27e Année N° 23 1er Décembre 1920

GENERAL LIBRARY
JAN 5 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
Jean Giraudoux	*Suzanne et le Pacifique* (1re partie)	449
Albert Veymon	*La Méthode de Commandement de Foch*	478
Prosper Mérimée	*Lettres à Monsieur Thiers*	512
André Obey	*Camarades Rouski*	527
Alexandre Arnoux	*La Nuit de Saint-Barnabé* (fin)	555
Maurice Muret	*Les Commentaires d'Erzberger*	582
Claude Anet	*Omar Khayyam*	595
Arnold Bennett	*Le Ménage Clayhanger* (fin)	605
Louis Laloy	*Le Ballet moderne*	639
Fernand Maurette	*La France en Afrique Équatoriale*	648

Copyright 1920 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1920

LIVRES NOUVEAUX

UN APOSTOLAT
par **A. t'Serstevens.**

Il y a beaucoup d'originalité et de verve dans ce roman. M. A. t'Serstevens nous montre des continuateurs, un peu bohèmes, de Fourier et de Saint-Simon, essayant de réaliser aujourd'hui la vieille chimère phalanstérienne. Les avatars de la « Colonie » aux prises avec les difficultés pratiques et gérée par un directeur indélicat ont déjà diverti les lecteurs de cette *Revue*. L'apôtre Pascal, moitié mystique, moitié jouisseur, qui poursuit son idéal humanitaire sans dédaigner nullement les joies matérielles, est d'un comique assez voltairien. Bref, il y a dans *l'Apostolat* une satire philosophique comme le XVIIIe siècle les aimait, et elle est écrite dans un style robuste, haut en couleur.

UNE ENLISÉE
par **Marcelle Vioux.**

Toutes les catastrophes s'appesantissent sur la tête de Claire Héloïse. Enfant, on l'abandonne sur une grand'route, où des paysans la ramassent un 13 janvier (un vendredi sans doute). Petite fille, elle souffre le froid, la faim, les coups. Bref répit, durant l'adolescence : des châtelains bienveillants la recueillent. Mais voici le temps d'amour et l'amant inévitable. C'est Pierre; Pierre l'entraîne loin du château paisible vers un bonheur éphémère, car il l'abandonne bientôt. Et le rythme du drame s'accélère. Elle a un enfant. Il meurt. Elle se jette dans la Seine. Hélas, on l'en retire. Sa vie devient chaque jour plus lamentable et plus vile. Survivait, dans cette infortune, un doux souvenir : Pierre. Elle l'aime toujours, justement elle le retrouve. La liaison recommence, que Pierre régularise bientôt en l'épousant... Mais ce n'était pas l'homme qu'elle croyait : il est injuste et elle s'ennuie. Mieux vaut Paris, la vie... libre et ses hasards. Elle y retourne. Évidemment le tableau est un peu poussé au noir, bien que les exemples ne manquent point dans la réalité. On appréciera certainement d'excellents croquis du Paris nocturne, de vivants portraits de courtisanes dans la splendeur ou la misère, les silhouettes de leurs compagnons divers, etc. Mais sur l'enlisée elle-même, on ne pourra se tenir de penser qu'il y a une certaine incompatibilité entre la résignation accablée avec laquelle elle accepte une existence qui la dégoûte et la violence même du dégoût que provoque cette existence.

Ce n'est pas qu'une telle situation psychologique soit invraisemblable, mais elle étonne un peu chez une femme aussi intelligente, aussi lucide que Claire Héloïse. L'auteur l'a trop fait participer à ses propres qualités.

SA VRAIE FEMME
par **André Corthis.**

Ce petit roman est surtout une étude d'âme : on sait que l'auteur y excelle. Félice Grimaud vit séparée de Julien, son mari, par une sorte de malentendu sentimental; elle n'en continue pas moins à le chérir. Il a pris une seconde femme, qui le trompe. Félice l'apprend : révéler cette trahison à Julien serait une vengeance qu'elle est sur le point de s'offrir. Mais elle n'a pas le courage de torturer celui qu'elle aime encore, et elle s'applique, au contraire, à détourner ses soupçons, prouvant ainsi qu'elle est toujours sa véritable épouse. par l'amour et l'abnégation. Toutes les femmes se plairont à cette délicate esquisse de psychologie féminine. *Madame Firmin*, qui complète le volume, est une nouvelle attachante par la grâce des détails et des nuances ; on y trouve ce qui manque à tant de romanciers : le frémissement de la vie.

ARIANE, JEUNE FILLE RUSSE
par **Claude Anet.**

Parmi les livres de l'année, le roman de Claude Anet occupe une place tout à fait exceptionnelle. L'intérêt en est constant et soutenu. L'auteur épargne aux lecteurs les dissertations inutiles, sachant bien qu'une phrase, un geste donnent plus de force et de lumière que de longues analyses. L'heureuse Ariane a tout le bénéfice de cette recommandable sobriété : elle abandonne le froid royaume livresque, où végètent tant de protagonistes de romans, pour pénétrer dans la vie avec toute sa fraîcheur, son originalité, son charme, sa délicatesse enfin, car c'est une belle défense que celle de cette jeune fille au caractère dominateur qui, vaincue par le charme d'un homme, ne veut pas qu'il puisse mesurer la grandeur de sa victoire. Elle affecte de ramener son amour aux banales proportions d'un caprice physique, aimant mieux être méprisée que paraître vaincue. Folie, si l'on veut, mais folie d'une âme forte !... Le récit progresse allègre, sûr, émaillé de dialogues justes et de simples descriptions. Le lecteur se surprend à regretter cette Russie d'avant guerre, où Ariane pouvait réaliser paisiblement ses capricieuses fantaisies. Il songe tristement à ce décor maintenant assombri, car il aime Ariane et craint pour elle en pensant à son cher sourire amer et délicieux.

SUZANNE ET LE PACIFIQUE

I

C'était pourtant un de ces jours où rien n'arrive, où, comme les poules quand la pluie va durer, sentant que jusqu'au soir la vie sera monotone, les astres occupés d'habitude à la varier sortent sans emploi et voisinent. Il y avait de tout dans le ciel. Il y avait le soleil ; il y avait, sous une housse, la lune. Nuit, matin, tout était servi sur les mêmes nappes radieuses. Le vent du Sud tombait sur le vent d'Est, perpendiculaire, et des souffles Nord-Ouest-Sud-Est vous caressaient dans l'angle droit. Les cloches sonnaient ; quand le battant frappait leur côté oriental, déjà tiède, le son était moitié plus tendre. Tout le monde était sur les portes, on mettait son ombre au soleil. Le facteur allait en zigzag d'un trottoir à l'autre trottoir ; il semblait ivre de beau temps, la rue n'était pas assez large. Il ne se hâtait guère, il regardait décacheter chaque enveloppe, et chaque nouvelle passer du secret à un jour aveuglant. Puis il me fit avec le bras ces signes défendus pourtant dans les Postes depuis Morse, agita vers moi une lettre dont je vis le timbre étranger...

Je rougis...

Car pourquoi m'a-t-on dressée, cette gêne, ce malaise

On les rassurait... On faisait malgré soi un geste pour les rassurer... Un grand oiseau volait très haut, seul éclairé encore en ce bas monde ; on était ému à le voir comme s'il y avait chez les oiseaux non des races qui volent haut, mais un épervier solitaire et toujours lumineux... Un braconnier là-bas pêchait les écrevisses et sa lanterne suivait le ruisseau ; le vent se levait, retroussait nos prisonniers chênes, nos prisonniers vergnes, leur donnant à tous la couleur des saules. On souriait à suivre ce feu qui taquinait cette eau, cet air qui taquinait la terre, les quatre éléments ensommeillés et doucement en jeu. A la première étoile nous abandonnions notre visage comme une prime, nous reprenant à la seconde. De la Montagne de Blond un hululement terrible s'élevait, c'était le grand-duc des Cévennes, le plus grand, disait mon tuteur, après celui des Andes. Une lune ronde, ronde, dont tous les nuages étaient rejetés, qui parfois semblait tourner à reculons, comme si allait virer ce que Mademoiselle appelait chaque soir le char de la nuit, une lune qu'il eût suffi pour me faire pleurer de dire semblable à celle de Batavia, montait... On entendait Marie dans la chambre, cornant les lits pour sa dernière visite... Tout à coup sur la rue s'allumait le gaz, et le char de la nuit tournait vraiment, chassant des chauves-souris... C'est alors qu'on sonnait et qu'arrivaient mes amies.

Je vais vous dire leur taille, leur couleur. En les poussant toutes trois devant moi je pourrai peut-être enfin commencer ce récit. Je vais vous dire la longueur de leurs cheveux, leur pointure. Dès que je place devant moi une feuille blanche, deux personnes dissemblables fuient de moi, comme sous un bec de gaz nos ombres, mais de moi il ne reste rien. J'ai dû si longtemps, dans une réclusion et une solitude insoupçonnable, par besoin ou par jeu, laisser parfois mon cœur, ma volonté, jusqu'à mon corps, me dominer et m'effrayer comme ceux d'un être infiniment plus grand et plus fort, tant de fois au contraire réprimer des gestes d'enfant au berceau, rattraper avec peine au fond de moi tout ce qu'il y a de plus menu comme pensée, de plus végétal comme âme, que je ne trouvais à choisir, quand je voulais raconter mon aventure, qu'entre une image gigantesque et une image minuscule de moi-même ;

j'avais beau m'installer comme tous les écrivains femmes, pour ne pas me sentir à moi-même ni trop étrange ni trop familière, en face de ma psyché ; j'avais beau écrire de force une première phrase, un premier souvenir, saisi au hasard, — c'était fini, cette personne intraitable en moi m'abandonnait plutôt, quand je tirais sur elle, sa main ou son bras entier et ma phrase restait unique. Mais je vais promener aujourd'hui devant elle, pour l'apprivoiser, le petit troupeau de mes amies, et si c'est aussitôt après les avoir décrites que je parle de moi, vous risquez peut-être d'apercevoir à sa vraie taille — deux centimètres de moins que Juliette, deux pointures au-dessous de Victoria — une âme que je ne m'occuperai plus, dans les autres chapitres, de gonfler ou de contenir.

Victoria avait dix-sept de cheville, trente de mollet. Elle était née le même jour que moi. Notre vie, depuis dix-huit ans, était une sorte de petit match, et chacune s'efforçait de le gagner en arrivant une seconde plus tôt à table ou dix centimètres en avance au jardin. Mais je ne la battais qu'à la course. Pour les fumées, les oiseaux, elle les voyait alors qu'ils étaient encore invisibles à nous toutes. Pour les souvenirs, elle en avait qui remontaient à sa première année et épouvantaient ses parents. La nuit, elle reconnaissait le village d'un paysan à son pas, qu'elle trouvait différent selon la commune. Il eût suffi de bien peu d'êtres avec des sens aussi perçants pour que la France fût exactement peuplée et que rien, du travail même des roitelets et des taupes, n'y fût sous un contrôle humain. Aussi, quand elle vous souhaitait votre fête, vous aviez l'impression d'être à la minute anniversaire, exacte de votre naissance. Quand elle disait : — Vous avez raison, on sentait qu'en effet cette petite illumination et ce petit bien-être qui sont la raison se déliaient en vous. Sur elle, chaque objet, chaque trait reprenait sa valeur et sa mission ; ses sourcils étaient forts et empêchait bien, quand il pleuvait, l'eau de rouler de son front dans ses yeux ; ils se rejoignaient, le nez aussi était abrité ; ses cils protégeaient bien ses yeux de la poussière, et s'emboîtaient comme un démêloir, au cas où un brin de paille y serait pris ; ses cheveux étaient longs, de façon à la vêtir, et châtain

doré, de façon, une fois vêtue, à la rendre invisible ; son index vacillait toujours comme une boussole, et l'on comprenait, en la voyant à l'affût d'un lièvre, accroupie pour bondir, pourquoi les genoux des hommes et des femmes se replient en dedans et non en dehors.

Juliette Lartigue était plus vivante encore, mais avec moins d'à-propos. Ses yeux brillaient quand elle avait faim. L'eau lui venait à la bouche quand on achetait des parfums, et son nez remuait quand on parlait de Dieu. Elle disposait d'une foule de réflexes, tous faux ; elle donnait des gifles dans les semaines de piété, elle tendait la main pour savoir s'il faisait beau, et quand un de ses cils glissait sur sa joue, elle le recueillait et le croquait. La vue d'un animal lui arrachait toujours le cri d'un animal différent, et quand on l'entendait chanter on était tranquille, c'est qu'elle avait envie de dormir. Parfois elle se fardait, minutieusement, c'est que nous allions à l'étang nous baigner. Elle parlait par phrases jumelles, contradictoires, la première commençait par le mot « physiquement », et l'autre par « moralement ».

— Physiquement, il est très mal, — disait-elle par exemple de Stendhal. — Moralement, il est parfait. Sensuellement, elle est sérieuse, — disait-elle de moi. — Moralement, elle est légère.

A propos d'elle-même aussi, elle faisait depuis son enfance cette distinction. Une forte réflexion au cours d'une quarantaine l'avait ainsi à neuf ans coupée en deux, et nous avions pris l'habitude de l'appeler par son prénom ou par son nom de famille, selon qu'il s'agissait de Juliette physique ou de sa contraire éthérée. Elle ne s'y trompait plus :

— Que penses-tu, Juliette?

Juliette pensait que sa peau, en la frottant, sentait le mort.

— Holà ! Lartigue, que penses-tu?

Car nous la surprenions pour qu'elle sortît de son rôle. Mais Lartigue, au milieu de cet émoi, et sous notre poids même, car nous avions bondi sur elle, pensait justement que l'âme est immortelle.

De sorte que nous dirigions sur elle tout ce qui nous semblait d'un règne trop physique, crabes, écrevisses, araignées, ou tout ce qui dépassait notre morale, inceste, meurtre, tsaoisme, lui laissant le soin d'éprouver les frontières de notre âme. Elle

allait ainsi gentiment, une ou deux fois par minute, du néant à la grâce totale. J'oubliais de dire que sa main gauche était toujours froide, sa main droite chaude... Celle de nous qui, en somme, pesait le moins; mais cependant devant chaque émotion un peu mêlée, chaque coucher de soleil quémandeur, nous l'appelions vite, comme on met un gramme dans un plateau pour annuler dans l'autre le poids du papier enveloppe et avoir la pesée exacte.

Marie-Sévère est morte maintenant. Elle était condamnée ; on nous avait prévenues de sa mort subite; nos yeux dix ans la surveillèrent sans relâche et l'on ne saurait croire combien sur un visage d'amie il est peu de tressaillements ou de miroitements dont on puisse jurer qu'ils ne précèdent pas la mort. Chacun de ses désirs était pour nous son dernier désir, nous nous précipitions, et nous l'avions rendue autoritaire. Elle semblait parfois nous céder, mais, dès la fin de sa réponse, avait repris sa volonté...

— Tu n'auras plus de chambertin, Marie-Sévère.

— Non, je n'en aurai plus... J'en veux...

Muette et gênée, dès que notre conversation de pensionnaires prétendait s'élever, que nous parlions de la patrie, des mariages secrets, des supplices chinois, comme si de tout cela elle avait une expérience intolérable. Elle est morte chez moi, dans ma chambre, et moi, toute cette semaine, c'est dans son lit, chez elle, que je couchai, retrouvant au réveil tous ses vêtements, ses meubles, son savon, triste d'habiter son corps même. Juliette et Victoria m'évitaient, j'avais son parfum. Elle mourut lentement, sûrement, consumée comme ceux qui se dévouent et portent sur eux un sachet de radium, et d'elle toujours oisive, un peu égoïste, nous est resté le souvenir qu'elle s'était dévouée à une grande cause. Elle voulait être préférée de chacune de nous, et à chacune laissait croire qu'elle la préférait. Nous étions réunies autour d'elle, le jour de sa mort.

— Bonheur de mourir, — dit-elle seulement, — devant celle qu'on aime.

On devinait qu'il n'y avait pas d's à celle, aussi nettement que si on l'avait lu.

— Tu ne meurs pas, Marie-Sévère !

— Non, je ne meurs pas... Je meurs.

*
* *

Nos cousins et nos institutrices nous apprenaient la vie. On nous apprenait à appeler les promenades des randonnées, la mort la camarde, et à employer le plus possible l'expression « grâce d'état ». On nous donnait peut-être une fausse notion du monde. Je ne veux citer ici que ce dont nous étions sûres, ayant obtenu la preuve par des recoupements. On nous apprenait qu'en Amérique les prostituées volent les hommes, restent pures, mais sont en somme des voleuses; qu'en France, au contraire, les voleuses préfèrent se voler entre elles, car elles tombent amoureuses des victimes chloroformées. On nous apprenait que sur leur Suède gantée de lichen, les Suédoises sont des volcans de neige, des feux de glace. Que les Petites-Russiennes imitent les écritures des vingt hommes qu'elles désirent, s'écrivent à elles-mêmes vingt demandes en mariage, les refusent par vingt réponses motivées, et vont, méprisantes, par le monde. Que les Américains, de même que leurs étudiants ne viennent apprendre à Paris que l'architecture, viennent copier dans le cœur des Françaises je ne sais quelle architecture du bonheur, qu'ils partent ensuite au galop établir à Minnéapolis, dans le sein de jeunes filles géantes nommées presque toujours Watson. On ne nous laissait rien ignorer du Turkestan, où le sultan, ennemi des chenilles et des pucerons, est précédé dans son jardin, par trois petites filles qui les écrasent dans leurs doigts ; du shah de Perse, de passage à Paris où il vendait la Perse à l'Angleterre, qui voulait en échange, sous le nom de M. Téhéran, voler la plus belle danseuse de l'Opéra à M. Sanchez y Tolédo. Mon tuteur nous lisait dans les *Débats*, agacé par nos chuchotements, les nouvelles de l'Arabie, où les femmes se marient à dix ans : — allions-nous nous taire? — où à dix-sept ans elles sont difformes ; un mot, un mot de plus et nous étions vieilles ! de Monte Carle, où la duchesse Coupeau met un lorgnon de presbyte pour placer sa mise, puis un de myope pour suivre la bille, qu'on pouvait apercevoir tourner toute brillante, si loin qu'elle fût, grâce d'État, dans l'œil de la princesse Kohn. On nous apprenait que dans le métro, à Paris, une femme honnête peut cependant, avec ce reflet d'elle dans la vitre, toujours

vif à cause du souterrain, sourire au jeune homme d'en face, — avec le reflet seulement, sévère et dédaigneuse quand elle le regarde elle-même; et, avec tous nos reflets, nous ne manquions pas de faire des sourires ou des promesses à l'avenir, au mariage, pudibondes et dures s'ils nous regardaient bien en face. Peu Orientales, nous nous disputions un carré de rahat loucoum comme on se dispute un gâteau sec, le tirant chacune à nous. Parfois de vieux généraux, affectant une paternité parfaite, nous prenaient la taille et tiraient à nos tresses, secouant notre tête sans parvenir à secouer nos yeux, que nous rendions implacables comme deux disques. Nous avions une maîtresse de piano déplorable, mais bonne, de sorte que nous faisions venir de Limoges, à la dérobée, un professeur du Conservatoire; nous avions un vieux confesseur sourd, de sorte que nous allions une fois par mois nous confesser en supplément au chanoine de Saint-Martial; mais tous deux étaient contents de nous, nos progrès en piano et en sagesse déconcertant Bellac, et ravis d'eux-mêmes. Nous avions des cousins revêches, peuplés de boutons, labourés par de jeunes rasoirs, mais tous les jeudis, à Limoges, des lieutenants de hussards inconnus, cousins ravissants d'autres filles, nous suivaient. De sorte que la vie et l'âme nous apparaissaient déjà doubles. Tout ce qui plus tard deviendrait nos armes pénétrait jusqu'à nous par les canaux les plus secrets, le Baume Salva dans un faux livre, la Crème-de-Beauté cachée dans un pain d'épices, la poudre de riz de l'Empereur de Chine dans une poche de manchon, comme les instruments qui, réunis, scient les barreaux des prisonniers. Puis, ces choses secrètes, nous nous en barbouillions les joues, nous les étalions sur notre visage et les promenions innocemment par la Promenade du Coq; les cheveux bourrés d'invisibles épingles dorées, dont parfois une tombait à terre, sans que nous daignions l'apercevoir, la laissant ramasser par une duègne, comme une reine le fait d'un amant maladroit; des rubans roses ou noirs sortant tout d'un coup de nos manches, sur lesquels il eût suffi, peut-être, de tirer pour nous ouvrir comme des boîtes à dragées. Nous avions des pyjamas, que nous mettions à minuit, nous nous réveillions avant l'aurore pour les remplacer par nos chemises, et jamais l'on ne nous surprit dans nos métamorphoses. Nous avions

découvert, après quinze années d'espionnage et d'expérience, que c'est de trois heures vingt à quatre heures dix que la fatigue de la vie se faisait sentir chez nos aînées, et que leur surveillance était en défaut. Dès trois heures vingt et une nous respirions à une fiole d'éther, nous fumions à une cigarette ambrée, nous débouchions une bouteille de Célestins pour contrôler si c'est vraiment l'eau qui a le plus le goût de larmes, nous brûlions du houx à la chandelle pour avoir l'odeur exacte de l'opium, et quand à quatre heures onze le plus méfiant des êtres fatigués arrivait, il ne trouvait que deux portes ouvertes, deux fenêtres ouvertes, un parfum de sorcière...

Ainsi, chaque après-midi, nous jetions toutes quatre au milieu de nous nos années éparses, et l'une avait le droit d'en prendre plus que son compte, devenait soucieuse, l'autre moins que son compte, devenait notre enfant. Nous nous sentions un corps plein, des sens à peine creusés sur lui et les démons ne pouvaient y pénétrer plus que la pluie dans une oreille. Il nous eût été bien facile, avec cette Victoria, si proche, par sa mémoire, de l'existence antérieure, avec cette Marie-Sévère si voisine, elle, de la mort, de faire de notre présent un terrain plus réduit encore et plus pathétique que ce tréteau sur lequel Norvégiennes et Russes boxent la vie. Mais nous étions des Françaises. Mais, à Bellac, on se laisse conduire par la faim et la soif, par la fatigue et le sommeil, seules marées des campagnes, et par tout ce qui dilate et rassemble une famille autour de sa maison ou de sa ferme. La courroie qui unit les deux repas, le rideau qu'on tire le soir, tout fonctionnait à merveille. Nous ne cherchions pas, comme les snobs à Paris, la destinée ou la politique dans les mots des concierges. Nous ne trichions pas dans les anecdotes, pour donner au monde un aspect de folie ou de stupidité,nous ne rencontrions pas le cousin de Kipling le jour où nous prononcions son nom, notre fabricant de cercueils ne s'appelait pas Courteline, Nous avions des yeux sans double fond, un cœur ovale et qui jamais ne se mettait de biais; et ceux qui paraissent aux Parisiens des êtres étranges, les grands-ducs russes qui déjeunent en jouant du tambour, les Américaines qui se font raser le crâne pour porter une chevelure en tulle, nous voyions que c'était une malfaçon, nous en avions pitié. Point de sort non plus, de

malédiction divine sur nos cousins ou nos parents, et quand ils partaient pour la chasse, entre deux perdrix, l'une marquée de Dieu et l'autre perdrix simple, nous étions sûres que leur fusil se tournerait irrésistiblement vers le perdreau.

Notre ville était posée sur la route nationale de Paris à Toulouse, nos domaines les plus éloignés allaient à quelques lieues au Sud, et entre la borne 405 et la borne 420, atteignant ce degré suprême en cas de beau temps fixe, nous la goûtions, comme on l'appelle aussi à Bellac, la vie, dans sa plénitude. Nous ne revenions point des jardins, tant les paniers débordaient, sans qu'on pût trouver notre trace aux cassis, aux framboises, aux fraises, et ceux des chiens qui aiment mieux les fruits que les larves nous suivaient de préférence aux charrues. La nuit, par la fenêtre ouverte, on entendait selon la saison des chutes molles ou dures ; c'étaient les abricots ou les noix qui tombaient. Parfois, en été, nos parents couchaient aux domaines et après le dîner nous rentrions seules. D'abord raisonnables, par la route de grès, sur laquelle sonnaient nos talons, puis par les prairies, nos souliers à la main, puis, les pieds enfin nus, par le ruisseau lui-même. Nous allions à la nuit sans laisser de traces. Au ras des champs de blé noir, tout rouges et noirs, le soleil était encore assez large pour que s'y encadrât une de nos têtes, ou, tout entière, celle de nous qui s'éloignait un peu. Nous jouions à nous cacher, oubliant de désigner la chercheuse, et chacune restait étendue, sans mot dire, sans un geste, bientôt ignorée d'elle-même. La première caille rappelait, les signaux des oiseaux déjà étaient valables pour nous, nous repartions. Il faisait nuit. La louange au beau temps était passée subitement des grillons aux crapauds. Un vieux paysan nous saluait et s'attirait quatre saluts tout clairs. Juliette s'appuyait à mon bras, devant l'ombre, à moins que ce ne fût Lartigue, devant l'inconnu, qui s'appuyât à mon silence. Victoria voyait le premier hibou; au moment où nous l'apercevions enfin, entendait son vol ; quand nous l'entendions, respirait, pour nous un mystère, son odeur de fourmi ; et des carrières le kaolin glissait doucement comme le sable d'un sablier.

— La vie !

Que ne promet pas la vie, quand du haut d'une colline, à

distance égale de parents et de grands-parents endormis, on aperçoit soudain, tous allumés, comme au poste téléphonique les mille ampoules qui réclament toutes qu'on leur parle, lancinants, exigeants, les becs électriques de Bellac. Des cloches nous appelaient aussi, vieux système, de tous les plis dans la plaine et la montagne où les hommes savent le mieux reposer et dormir. Chaque peuplier frissonnant, chaque ruisseau coulant, chaque ramier attardé s'offrait de lui-même et s'élargissait en nous comme une métaphore. Seul moment où nous osions, à travers la nuit comme à travers des lunettes noires pour dévisager le soleil, regarder en face notre destin, notre bonheur, et tous ces petits feux en bas et tous ces petits feux là-haut en semblaient seulement les éclats. Nous nous accoudions au belvédère. Nous nous taisions. Parfois un craquement dans un verger, c'était une branche de prunier, surchargée, qui cassait, c'était cent jeunes fruits voués à la mort. Parfois un cri dans un sillon, c'était la musaraigne saisie par la chouette. Une étoile filait. Toutes ces petites caresses d'une mort puérile, ou d'une mort antique et périmée, flattaient notre cœur et lui donnaient une minute son immortalité. Derrière nous, tout le passé du monde s'accumulait soudain, et nous nous arc-boutions à la balustrade pour le contenir, faible barrage. Notre moindre regard retenait en lui tout ce que l'être peut distiller des aventures humaines. En nous bougeaient tous les germes de notre vie future, tous probables, tous contraires, tous désirables ; notre mort prochaine, immédiate, mais enlacée à notre mort lointaine, à notre éternité; notre cœur toujours calme et notre cœur toujours agité, l'un près de l'autre, se chevauchant comme les visages d'époux royaux sur des médailles; nos époux, nos amants jouant paisiblement avec notre jalousie féroce, notre confiance aveugle; ces voyages à Bornéo, ces tempêtes délicieuses, ces beaux naufrages, mais aussi ce séjour bienheureux, immuable, dans Bellac où nous étions nées; cet étranger brun et chéri auquel nous commandions, implacables, mais avec ce Français blond un peu bougon, à grande jaquette, près de qui nous vivions, passionnées, dans une fausse crainte; et ces aveux en plein salon à celui qui ne veut pas comprendre; et cette fuite devant celui qui nous poursuit; et cette décision de s'abandonner à tous, — à

personne; et cette soif de modestie, d'effacement; et tous ces millions, et ces orgies, et ces honneurs ; tout cela s'agitait en nous, de la taille à peu près de souvenirs d'un an. Appuyées l'une sur l'autre, nous hissant l'une sur l'autre pour aspirer la nuit, nous nous laissions allaiter par un doux monstre noir; la bouche ouverte, mais muettes ; les yeux élargis, mais sans lueurs, et le gros diamant de Marie-Sévère était notre seule réponse, digne d'ailleurs, il venait de Tobolsk, à tant d'ombre, à tant d'éclat.

Un renard qui mangeait les baies d'un genévrier nous faisait peur. Nous redescendions vers la ville à grands pas d'homme. L'image d'un petit renard qui mange nous rassurait. Autour de chaque maison les gaillardes, les dahlias, les soleils et les crêtes de coq entassés semblaient en avoir été expulsés pour purifier l'air du dormeur. La pleine lune, un nuage à la place où nous voyions parfois ses yeux, se donnait le secret d'une lune masquée. Nous longions le cimetière dénudé et lumineux, avec dans un des coins, debout, les pelles, les pioches, les brancards des fossoyeurs, et dans l'autre, en bouquet, trois cyprès, les fuseaux, qu'éventait minuit, des parques de Bellac. Les héliotropes embaumaient, tout droits, dédaigneux de la lune, persuadés que le jour aussi ils n'obéissaient qu'à eux-mêmes. Au premier coin de rue, notre corps, déjà pénétré de tant de clarté, tombait sous un bec électrique, qui nous semblait donc éclairer soudain notre âme même. Puis venaient des maisons d'amis, où nous était connue l'orientation de chaque lit, de chaque dormeur, et nous grattions au volet quand nous savions sa tête toute proche. Une à une mes compagnes m'abandonnaient, comme des doubles touchés l'un après l'autre par le vent de minuit, je montais à ma chambre en me hâtant, poursuivie de tout près par je ne sais quelle métamorphose. Les arbres frissonnaient. C'était bien minuit. On entendait au dehors le froissement d'un grand feuillet qu'on tourne : je prononçais mon nom tout haut pour parapher la page fraîche, mon prénom, mon nom surtout plus fragile chez les jeunes filles qu'un prénom; toute cette toilette de nuit qu'on fait devant un miroir, devant la vitre, sans me voir, je l'achevais; les dents serrées d'angoisse parce qu'elles tenaient une épingle; la tête penchée de

tendresse et pour ne pas brouiller mes cheveux déliés. Je laissais les rideaux ouverts. Je m'endormais, avec de petites enclaves de froid sur mon visage ou sur mes bras, aux endroits que frappait la lune; et soudain juste aux mêmes places j'avais chaud, j'ouvrais les yeux, j'avais dormi huit heures, c'était le soleil !

Alors, — et mon histoire a l'air de ne jamais finir et en fait elle ne finissait point, — alors, éloignées tout le jour de cette vie étrange à laquelle nous étions secrètement engagées, affectant du dédain pour elle, et pour Verlaine, et pour Loti ; remplaçant pour la journée dans notre langue de la nuit le mot soie par le mot coton, le mot émeraude par le mot améthyste, nous flirtions avec la vie médiocre de la ville comme avec un jeune cousin. Les petites villes ne sont point des miroirs déformants. Les vertus, les mouvements de l'univers ne se reflétaient dans Bellac qu'ordonnés, et si visibles qu'ils étaient inoffensifs. Janvier y était toujours froid, août toujours torride, chaque voisin n'avait à la fois qu'une qualité ou qu'un vice, et nous apprenions à connaître le monde, comme il le faut, en l'épelant, par saisons et par sentiments séparés. Chacune de ces maisons bien crépites était dans la rue une note, avarice, vanité, gourmandise : pas de dièse, pas de bémol ; pas de gourmand-avare, de vaniteux-modeste; insensibles, nous frappions à tour de bras sur chacun, ou nous amusant, comme à notre piano le jour où nous avions pris le morceau où l'on croise les mains, à des visites alternées, de l'avare au prodigue, de l'envieux au satisfait... C'était le 14 juillet, les drapeaux à la fenêtre le matin qui font à la fois le bruit de la pluie et le bruit du feu, et les chevaux de bois qui tournent autour de l'arbre de la liberté... C'était la foire, et le sommeil troublé par des meuglements, des hennissements coupés court comme si le paysan étouffait de ses mains la bouche du cheval ou du bœuf, des piétinements, cette relève mensuelle que font les animaux vers le travail et la mort. C'était la Sainte-Hortense, c'était le 15 août, gonflés de soleil et sonores comme des chapelles désaffectées. C'était la mort de madame Parpon, et son mari qui sifflait toujours, commençant chaque minute un sifflet machinal, s'arrêtant dès la première note, faisant toute la première semaine de son deuil le même bruit qu'un crapaud

le soir : c'était une faillite et l'avoué failli, qui hier écartait du pied mon chien couché sur le trottoir, se baissant pour le caresser et le contournant. C'était un incendie dévorant le hall de l'hôtel; on voyait les boules de verre refléter un moment les flammes, puis éclater; et les palmiers en pot soudain calcinés, déçus jusqu'au bout par un pareil climat. Mais tout cela, et ruine, et fête nationale, et le feu lui-même, nous l'approchions sans en souffrir avec un masque de mica rose que les deux vieux généraux touchaient quelquefois du bout de l'index en hochant la tête. Le frère du roi de Portugal traversait le Limousin dans un carrosse à douze mules ; il pesait deux cents kilos ; le duc de Palmella, son compagnon, cent trente ; mais ce n'était pas pour nous une désillusion ; notre avenir commençait encore au delà de ce royaume dont les rois présents sont les extrêmes marques. Nous allions ; les parents du fils Merle nous obligeaient à toucher ses cils qu'il venait de couper au ciseau, on eût dit deux brosses à dents. Jacques Lartigue nous passait les vers que le petit poète bibliothécaire inlassablement nous dédiait, de petits vers recourbés, sans rime, dont il changeait seulement les adjectifs pour chacune de nous, comme s'il pêchait à la truite. De sa fenêtre où il lisait l'*Odyssée* attribuée à Homère (car il contestait toujours l'existence des auteurs), et l'*Adolphe* attribué à Constant, M. de Lardois, depuis qu'il croyait nous avoir prouvé l'immortalité de l'âme par les causes finales, souriait à nos robes mortelles, et nous envoyait mille signes dictés par l'amitié, cause finale de l'amour. Au bord de sa terrasse, nous trouvions madame Blébé, toute poudrée, les bras nus fardés, étendue devant le soleil, et molle, et faible, comme un pain avant la fournée. Les deux médecins se croisaient, le jeune qu'on appelait pour les vieux, le vieux qu'on appelait pour les jeunes, et aucun n'eut jamais un client de son âge. M. de Lalautie, qui avait juré de ne plus dépenser sa fortune en allumettes, enjambait soudain la rue avec un papier flambant qu'il venait de plonger dans la cuisinière de sa sœur, qui habitait en face, pour allumer son gaz. L'hiver venait, la terre brune picotée un beau matin de points blancs, comme un œuf de vaneau. L'automne, et les rides brunes que les paysans amoureux de la terre effaçaient avec des herses, et les vignobles, qu'ils massaient

à la main. L'été, le printemps. Nous allions, versant parfois des larmes insensibles, brûlant notre cœur de fers rouges tout froids, et notre seule souffrance était aux deux places, plutôt petites, par lesquelles nous touchions à la terre : les pieds un peu las en juillet, les pieds tout gelés en décembre.

Or ce jour-là le facteur me remit vraiment une lettre d'Australie. J'avais gagné le voyage autour du monde offert par le *Sidney Daily*, à la première de son concours de la meilleure maxime sur l'ennui. — Si un homme s'ennuie, avais-je écrit à Sydney, excitez-le; si une femme s'ennuie, retenez-la! En échange d'un conseil aussi utile pour elle l'Australie m'appelait, et je partis. Mademoiselle m'accompagnait. Je quittai Bellac par un train de nuit et si j'avais laissé brûler mon gaz, comme Philéas Fogg, j'aurais pu le voir de la gare. Peut-être un voyage dans un seul pays eût-il attristé mes amies, mais elles pensaient que chaque pas loin d'elles me ramenait, et quand le wagon s'arrêta, elles me poussèrent, elles me hissèrent sans trop pleurer, comme si elles m'élevaient simplement à la hauteur où la vitesse de la terre n'emporte plus, et qu'elles viendraient demain à la même heure, avides de nouvelles, me décrocher au passage.

II

Une fois dépassée la Chapelle Saint-Ursin, terminus de son plus grand voyage, tout ce que voyait Mademoiselle était nouveau. Elle avait dans le wagon, comme dans une voiture de paysan, le sentiment des moindres montées, des moindres descentes. Aux peupliers de Vierzon, aux porteurs des Aubrais, elle trouvait ces puissantes particularités que les autres explorateurs ne perçoivent plus que sur des baobabs au moins et des métis portugais. Elle se pencha au viaduc d'Orléans à voir son reflet dans l'eau. Les femmes d'Étampes détestaient les corsets, leur gorge était belle. Les hommes de Juvisy saluaient chaque fois qu'ils parlaient et se coiffaient trop juste. Elle voulait descendre à chaque gare comme dans une escale. Pleine d'attention d'ailleurs pour les voyageurs qui s'installaient ou qui partaient, poussant leur valise, les protégeant

du soleil, leur offrant du lait coupé d'eau, comme si tous ces êtres, jeunes ou vieux, non seulement étaient nouveaux pour elle, mais venaient de naître.

Elle voulut rester un mois à Paris, car ce qui était sur elle vacillant ou fragile, deux ou trois dents, une broche qui fermait mal, elle le fit attacher solidement par des spécialistes en prévision des tempêtes. Elle se procura des lunettes quadrillées en prévision des typhons. Tous les matins nous quittions ensemble notre hôtel du boulevard Raspail où nous ne rentrions que le soir (et nous ne coûtions ainsi au concierge, à deux, que juste deux saluts par jour). Par le grand pont où le péage est perçu, politesse suprême de Paris, par un aveugle, nous traversions la Seine en jetant à droite un coup d'œil à Notre-Dame, à la royauté, à gauche au Trocadéro, à la République ; nous longions vers la Concorde la balustrade des Tuileries tendue contre le jardin comme le mètre-type de toutes les promenades, avec ses balustres comme des centimètres, et, notre pas ainsi étalonné, elle me quittait, fuyant pour la journée vers une rue, vers une seule rue, la rue Pape-Carpentier, où elle avait trouvé par hasard un dentiste et depuis, avec parti pris, tous ses autres fournisseurs. Chaque soir elle en revenait avec un membre réparé et une emplette, un chapeau de duvetine rouge quand sa canine fut limée, un éventail de friseline verte quand l'ongle de son orteil eut été redressé, si bien qu'elle se vit dans la glace toute neuve et éclatante le jour où les artistes de la rue Pape-Carpentier l'eurent libérée de ses imperfections cachées. Au dîner j'avais ses remarques, qui restaient à peu près celles de Bellac, car elle avait gardé dans Paris l'ouïe d'une provinciale : on avait sonné le glas à Saint-Germain ; le tonnerre était tombé rue Danton ; les girouettes de la rue de Condé étaient coincées, il fallait aller jusqu'au Panthéon pour savoir le vent. Parfois des quartiers-maîtres en congé l'abordaient pour lui vendre des bibelots. Elle acheta une poupée japonaise pour la rapporter au Japon, pour l'y relâcher sans doute, comme elle eût fait d'un oiseau, et du dentiste elle tenait mille renseignements décisifs pour notre voyage : les Siamoises ont les dents rouges, les Annamites qui ont les dents laquées noir ne sont pas des Annamites, mais des Tonkinois.

Moi qui ne connaissais pas Paris, je regardais sans ardeur et dignement, ainsi qu'il sied pour un point de départ, cette ville qui à tous les êtres est le point d'arrivée, et où les gens de l'univers lâchant enfin leurs valises, comme les sauteurs dans les cirques, se sentent pour la première fois libres et bondissants. La pudeur qui écarte les jeunes gens des grands hommes m'écartait, moi, des monuments célèbres. Cet arc de Triomphe que les Américains mettent sur leurs âmes comme un binocle à voir la France, je m'en détournais, j'aimais ma myopie. Cet arc du Carrousel, abandonné debout comme un palanquin dans le désert, je laissais les Suédois et Danois chercher autour de lui les ossements de l'animal qui l'avait apporté puis qui était mort là. Cette irritation, cette déception que l'on éprouve dans une forêt pétrifiée, je l'avais aussi devant toutes ces pierres qui personnifiaient des gloires ici rigides, mais dont l'ombre à Bellac ondoyait encore et palpitait, la colonne Vendôme, celle de la Bastille, la Chapelle expiatoire. Dans ce Louvre, dans ces tableaux où les jeunes filles des pensions viennent contempler leur image suprême en Cléopâtre ou en Judith, comme ils sont recouverts de vitre, c'est surtout mon image en costume de voyage que j'y contemplais, et les esthètes scandinaves ne comprenaient pas pourquoi j'ajustais ma blouse, je resserrais ma ceinture devant une Antiope nue. Ces canaux vénitiens, ces regards lombards qui viennent vers vous toujours de face, et se déversent en votre cœur sans arrêt, gouttières d'une contrée bien chargée de nuages ; ces bourreaux qui s'arrangent pour couper un rayon de soleil juste avant la tête du saint, je les regardais, mais sans insister, comme les cartes postales d'un pays qu'un jour je verrais moi-même. Ou bien, tous ces tableaux pendus l'un à côté de l'autre m'excitaient au bonheur, en général, comme les affiches des gares excitent au voyage. Ou bien ils ornaient pour moi cette semaine de départ. Soudain, à la seule idée de Rubens, j'étais gaie, comme celui qui voit, le bateau du Havre doublant le môle, une grosse Normande courir sur le quai. Devant Rembrandt, je me sentais soudain reconnaissante, à la pensée d'une grande âme dévouée aux hommes, comme celui, au lever de l'ancre pour les Indes, qui voit un petit fonctionnaire barbu sauver de la mer un enfant.

Ou aussi j'étais heureuse comme si c'était Delacroix qui avait pris mon billet, Manet qui avait fait enregistrer mes malles ; et l'idée de Watteau ou de Chardin se posait sur ma valise ou sur mon nécessaire... Mais c'était tout... Mais ce cœur, que l'avenue des Champs-Élysées tenue aux quatre coins comme une couverture, du moins les Tchèques le certifient, lance au ciel, il était en moi tranquille. Sur les créneaux de Cluny, sur les visages des Rodins, roue sans dentelure, il ne mordait pas. Je revenais doucement boulevard Raspail en remontant la Seine, et quant à cette foule des gares, ces Égyptiens, ces Australiens, ces Japonais qui arrivaient si péniblement à ce palier d'où nous partions, loin de vouloir les connaître, il me semblait que j'allais dans je ne sais quel double merveilleux de leurs fades pays, inconnu surtout à eux-mêmes.

L'après-midi, j'allais à Chatou, à Joinville. Je prenais des tramways qui ne quittaient la Seine, grésillants plus que des hydroplanes, que pour gagner la Marne ou l'Oise, et qui me ramenaient chaque soir à l'Alma, à la Concorde, au cœur de Paris et au niveau de l'eau. Jusqu'à la porte de Clichy, d'Ivry, de Vincennes, je restais dans mon coin méfiante. Mais, dès que la muraille de Paris n'était plus derrière moi qu'un pauvre pneu éclaté en vingt places, qu'il eût fallu souffler encore longtemps pour rendre rond et dur ; une fois criés par la receveuse ces noms de grands hommes qui arrêtent, à l'exclusion de tous les autres noms, et brusquement, les tramways dans les banlieues : Lakanal, Carnot, Zola ; une fois doublée la grille du cimetière des chiens, à travers laquelle on voit de vieilles dames à fourrure en poil végétal, à boas en plume de palmier, à chaussures en cuir de bananes, terribles pour les végétaux, sarcler des tombes effroyablement inégales, perroquets, éléphants et levrettes y alternant ; une fois franchis tous ces espaces incroyablement ouverts où se commettent cependant tous les crimes ; où l'on sent se mêler, gare de marchandises pour le vide et l'impalpable, les ondes de la télégraphie sans fil, où les méridiens font leurs aiguillages, et, entassés en paquets invisibles, tous ces frets sans corps qui cherchent Paris ; dépassée par les autos dont un gros parvenu à bagues d'or tient le volant, comme les cocottes quand elles qoivent, en relevant les deux petits doigts ; les grands pan-

neaux-réclame éclatants ou dépérissants, dans les champs en bordure, selon que leur marque s'enrichit ou fait faillite ; un ruisseau, dans un bas fond, sur un seul remous apportant vers la guinguette une touffe de ronces, plus fier que le Mississipi ; à la limite de la zone que n'atteignent plus les petits bleus, de tristes villes où l'on fait le savon, toutes parfumées, sans arbres, sans buissons, et où les seuls oiseaux sont des serins échappés ; une fois dépassée la file des petites villas si neuves qu'en criant tout haut le prénom inscrit dans leur plaque de marbre, Mado, Nadine ou Colette, on appelle à la fenêtre la femme qui l'habite, ou qu'on voit, devant le chalet des Hortensias, dans un pot de grès et d'onyx au centre du jardin, aimé comme un jet d'eau, un pied d'hortensia, le parrain ; alors, quand la route tourne droit vers l'Est, et que les ormeaux, les panneaux de la Bénédictine, inclinés par le vent du Nord, s'inclinent soudain tous vers vous ; quand elle remonte au Nord, et que dans les terreaux, éclairés de face par le soleil, tous les tessons, toutes les boîtes de sardines flamboient ; quand une bande de fillettes (les mêmes qui goûtent leurs larmes depuis qu'on leur a dit qu'elles sont salées) se précipitent derrière le train depuis qu'on leur a dit que les rails deviennent brûlants, et les touchent ; quand le fleuve, que le remorqueur à bande rouge coupe en son centre exact pour que le remous use également les deux rives, coupait la plaine au hasard, usant au hasard mon cœur, et que vers lui descendaient au bain les zouaves de Rosny, ceux qui savent le mieux nager marchant le plus vite, et qu'une rivière déportait vers lui plus digne que l'Orénoque, sur des eaux irisées par la benzine, des écorces de citron, un canoe vert et rouge appelé *Youpinskoff* ; et que soudain, la route entrant dans des falaises, on apercevait, surplombant les acacias, au faîte des talus, la dernière rangée des épis de blé d'un grand champ, les épis de blé les plus proches de la ville ; alors, et comme les jeunes filles, tout ce qui est autour des passions et de l'amitié elles le reçoivent et le comprennent sans vouloir comprendre les passions, l'amitié, je comprenais tout cela, je fermais les yeux, je les sentais à l'intérieur, salées, mes larmes, sans comprendre Paris.

Parfois j'apercevais, réclame de la nature, une autre jeune

fille. Je lui souriais, je lui faisais signe. Elle me répondait de si loin en secouant la tête, en agitant les bras, par un de ces gestes de sourd-muet qui les livre alors que leur langage est si vide. Parfois, immobile et encadrée par la fenêtre ou la porte comme jadis une de ces marques qui indiquaient, à l'insu des propriétaires, qu'il fallait tout y piller ou tout y respecter ; ou bien courbées, et nourrissant à deux un brouvreuil ; d'autres renvoyant leur souffle sans l'aspirer jusqu'au fond, comme les mauvais fumeurs la fumée, songeant à peine à respirer, condamnés à mourir au premier oubli ; une qui me ressemblait, dont chaque regard, chaque mouvement ne s'expliquait que par une franchise intraitable ; une qui me ressemblait tout autant, dont tous les gestes ne s'expliquaient que par une hypocrisie sans bornes ; et d'autres qui me faisaient des sourires d'entente, si bien que je me sentais à la fois conjurée et dénuée du mot de passe. Mais un jour je m'aperçus que j'étais suivie moi-même.

Un jeune homme me suivait. S'il voulait le secret des jeunes filles, il tombait bien. Chaque matin il m'attendait près de l'hôtel, devant une boutique d'anatomie, avec des poumons vernis en vitrine, des foies en cire, des têtes demi-découpées, mais qui exhalait l'odeur du pain frais, car il y avait un pétrin dans le sous-sol. On voyait le boulanger tout blanc au-dessous des squelettes, incolore et gras, fantôme bien nourri. Dès que j'étais passée, l'autre m'escortait à distance, désormais indifférent aux humains et à leurs membres, à leurs globes oculaires, aux muscles de leur rotule, mais caressant les chats, les chiens, et, toujours à la porte d'un café, une grosse terre-neuve si affectueuse qu'elle se laissait choir tout entière du côté de la caresse. Bientôt il osa prendre mes tramways, jusqu'à leur point terminus, inspecta ces buttoirs qui les arrêtent à Bonneuil ou à Créteil, revenant avec moi sur la banquette d'en face, au-dessus du rail qui n'était pas le mien, aussi proche et aussi lointain de moi qu'une vie d'une vie paralléle, soumis aux mêmes édits de la police des omnibus qu'il lisait sans cesse, aux mêmes humeurs des receveurs, ayant parfois sur cent mille numéros de tickets le numéro qui juste suivait le mien...; mais, tant que nos rails ne se couperaient pas, je n'avais pas même l'idée qu'il pût m'adresser la parole.

Parfois je le dévisageais, et lui transmettait froidement ce regard à l'affiche des tarifs extra-urbains. Parfois il tournait les yeux avec affectation vers un point dans la campagne; j'étais sûre alors, si je l'imitais, de voir quelque ruisseau ou quelque arbre extraordinaires. Parfois il tournait tout son corps, c'est qu'il m'indiquait un château, une ruine; parfois il mettait un lorgnon, il semblait insister : j'avais l'impression, comme le cocher de ma grand'mère quand j'étais assise sur le siège avec lui, qu'il m'orientait la tête de sa main vers des clochers ou vers des églises. Alors je résistais et sacrifiais à ma liberté la vue d'un donjon ou d'une cathédrale. Puis, — il faut bien s'amuser, — je jouais avec lui à notre jeu du pensionnat, qui consistait à s'occuper des êtres les plus indifférents avec les mots et les gradations mêmes de la passion. J'étais satisfaite de le voir rabroué par un contrôleur pour avoir grignoté son billet après l'avoir plié en quatre, puis roulé; j'étais charmée de voir son reflet dans la vitre, — en dépit des histoires qu'on nous contait à Bellac, — se conduire avec mon reflet avec plus d'égard encore qu'avec moi-même; j'étais navrée et sans force de voir qu'il n'avait ni moustache, ni barbe; j'étais folle et délirante que le contrôleur le forçât à payer de nouveau. Tout cela au fond m'était égal, et rentrée à Paris, je l'abandonnais sans plus y penser entre son pain frais et ses cadavres; un peu vexée cependant d'être suivie non pour moi-même, mais, comme un chien d'arrêt, pour je ne sais quel gibier dont je sentais sa carnassière pleine quand les douaniers l'interrogaient aux portes. Un matin d'ailleurs il ne parut point; le lendemain pas davantage; mais en somme j'étais satisfaite d'être enfin seule; j'étais charmée de sentir deux guides flotter sur mon cou; j'étais ravie et sans force de m'asseoir au bord de l'abreuvoir de Marly sans trouver en face l'image d'un étranger dans l'eau; j'étais folle et délirante d'avoir effleuré une amitié d'homme, de l'avoir égarée pour toujours. Au fond je le regrettais un peu, et, privée de mon spectateur, comme les grands joueurs de tennis ou de pelote dès qu'ils n'ont plus de public, je jouais mal avec Paris, je prenais une voiture pour une autre, je devais changer à mi-chemin, je décochais avec moins de sûreté mes tramways sur Triel

ou sur Pavillons. Un jour je tombai. Je me surpris à la recherche de quelqu'un qui m'aurait cherchée. Un après-midi je l'aperçus enfin assis dans un jardin ; il ne me voyait pas, il avait les deux bras passés derrière la barre du banc, une guêpe l'attaquait sans cesse. Au moindre tressaillement il allait être piqué. J'abattis la guêpe et l'écrasai. Puis je m'éloignai, d'une ardeur qui me fit tuer une seconde guêpe, qui jamais ne l'eût menacé, un perce-oreille, à terre cependant et loin de toute oreille, et je brisai la branche basse d'un arbre bien peu vénéneux, d'un tilleul. Puis, — que risque-t-on quand on part dans quinze jours pour contourner le monde? — pour la première fois, de bien plus loin d'ailleurs que je ne voulais le faire avec le globe, je tournai autour d'un homme ; ennuyée de n'avoir pas été élevée avec lui depuis l'âge de deux ans, désolée de ne pouvoir me rappeler au juste la couleur de ses yeux, navrée de n'avoir pas de miroir pour lui envoyer un rond de soleil, désespérée de n'être pas sa fiancée, sa femme. Tout heureuse, si heureuse d'être libre, et de ne le connaître jamais.

Soudain, sans que mes yeux pourtant se fussent détournés de lui et comme dédoublé en un quart de seconde par cette attention que je lui accordais enfin, je le vis debout et près d'une jeune fille. Il parlait; elle ne répondait pas, double trop récent encore pour avoir un avis ; le soleil se voilait ou se découvrait, elle ouvrait son ombrelle et refermait comme pour garder un équilibre que chaque mot du jeune homme semblait menacer. Je ne saurais jamais décrire un visage parce que je ne sais, comme pour faire un signe de croix ou une cravate sur un autre, par quel trait commencer ; mais elle avait le type grec avec un nez retroussé, des cheveux blonds, une bouche ronde ; elle était simple avec tout ce qui surcharge, des petits nœuds le long de chaque couture, des boucles d'or sur les souliers, des paniers à sa robe ; elle avait une tête et des mains qui semblaient indécemment nus malgré une dizaine de grosses turquoises à ses doigts, un collier, des peignes ornés de turquoises, des boucles d'oreille en turquoises. On devinait que c'était sur elle une éruption subite de pierres bleues, qu'elle s'en était couverte ce jour-là par un amour soudain pour elles, et que c'était une preuve, non de mauvais goût, mais de courage. Elle appelait le jeune

homme Simon et l'embrassait, de petits baisers furtifs dont il n'avait pas l'air de s'apercevoir, et sans qu'elle quittât son air noble et railleur. Elle lui ressemblait un peu. J'avais devant moi un spectacle bien simple, une rencontre de famille, des fiancés, des cousins ; ou affreusement compliqué, un adultère, un inceste. A travers les grilles du jardin, je regardais ce monstre sans qu'aucun des sentiments préparés en moi pour le jour de ma rencontre avec lui pût me servir, comme d'ailleurs pour le premier lion que je vis. Je les regardais de biais, un peu honteuse malgré tout, comme ces provinciaux qui se confient à un banquier parisien, de placer soudain sur ce groupe tout le dévouement économisé sou à sou dans Bellac aux dépens de cœurs limousins; et bientôt, comme s'il y avait par là un quatrième spectateur dont l'œil, plus puissant que le mien, devait donner au jeune homme deux doubles au lieu d'un, j'allai vers lui, et il me regarda venir en souriant, sans surprise, comme ceux auxquels l'univers a l'habitude de fournir des amies et des taxis. Satisfait de moi ou de lui, il m'accueillit dans ce jardin public comme un enfant qui vient vers un autre groupe jouer à la liberté, à l'hypocrisie, à la franchise. Moi, satisfaite à la fois et mécontente que mon joli profil fût du côté d'elle et non de lui, j'eus la stupidité de demander le boulevard Gambetta.

— Comme cela tombe bien, — dit-il, — nous y allons. Vous tombez sur deux personnes qui partaient pour le boulevard Gambetta. Venez. Notre voiture est là.

Il m'entraîna. Son amie Anne nous suivait, mais je vis, quand elle monta dans la voiture, qu'elle n'avait plus de boucles d'oreille et plus de bagues. On entendait dans sa robe de petits craquements qui étaient des chocs de turquoises.

*
* *

Quand ils apprirent mon départ, Anne et Simon voulurent me faire connaître un soir leurs amis voyageurs. Je vis arriver, à de longs ou courts intervalles, et comme si c'était l'arrivée même d'une course autour de la terre, un jeune homme tout blond, potelé, craquelé par la Chine mais toujours rose, qui était le duc de Sarignon, une vieille actrice israélite des Français, qui parlait avec l'accent anglais et

qu'on appelait Ceorelle, un explorateur d'âge, remarquable en tout pays par ses canines qui étaient doubles, le seul qui parût avoir tiré un profit naturel de ses voyages, car il avait des perles aux oreilles, une chaîne de corail, des boutons en dents de molosse et des photographies de Lapons dans ses poches; la princesse Marie Belliard, toujours si curieuse et si étonnée de ce que disaient les autres qu'on se demandait quel chemin elle avait bien pu suivre autour du monde pour éviter à la fois la Sibérie et les Indes, le Brésil et les États-Unis, — se retrouvant cependant un peu aux isthmes, Suez, Singapour et Panama, et sachant le nom du président de chaque canal, — et un grand personnage maigre sur un ami tout rond, qui était Toulet sur Curnonsky.

L'explorateur se rua sur les huîtres. Rien de plus douloureux, déclarait-il, que la faim des huîtres au centre du Thibet! On voyait qu'il inventerait une anecdote pour chaque service. Mais Toulet l'avait, dès son premier mot, pris en haine, l'arrêta au potage, juste avant la description du potage nuptial des Kirghizes (toujours servi bouillant mais au dehors de la tente et qui s'achève en sorbet), et lui prodigua les avanies. Il lui prouva, malgré ses dires, demandant un dictionnaire au maître d'hôtel, que le Canada était plus grand que les États-Unis ; puis, réclamant de la femme de chambre un globe terrestre, que le fameux voyage de l'explorateur par la Sibérie, l'Alaska et l'Hudson n'atteignait pas en kilomètres le quart du voyage par l'Équateur. Comme l'autre se défendait, Toulet sut lui rappeler qu'il avait dédié son récit à Soleillet, et fit des allusions délicates à un autre Soleillet, qui venait d'assassiner une petite fille, affectant de les confondre. Comme l'autre insistait encore, Toulet lui montra bien qu'il n'ignorait pas que ce par quoi il avait été soudain poussé aux voyages c'était l'inconduite de sa femme : quand l'explorateur prononçait le nom de Perm, d'Irkoustk ou de Vancouver, il le regardait d'un air à la fois furibond et méprisant comme si cet homme à barbe blanche avouait sans rougir les péripéties de ses infortunes conjugales : au mot traîneau, s'effara comme jamais prélat ne le fit en entendant nommer le plus vil objet de toilette ; au mot de pemmican rougit, et plus le malheureux s'entêtait à nous apprendre le passage à pied sec d'Asie en Amérique,

par soixante degrés de gel, plus la mine de Toulet laissait croire qu'il nous contait là une indigne et discourtoise histoire de femme. Si bien que la transition parut naturelle à Curnonsky et qu'il nous mima le chant d'amour des épouses du Labouan, quand l'amant veut partir par le tramway pour Bornéo et que les maris le retiennent avec des fleurs.

C'était le 14 juillet. Toute l'assemblée monta pour le feu d'artifice sur le toit. Assis dans des transatlantiques, sur la terrasse en tôle comme sur une quille de bateau retourné, tous ces Français échappés du Pacifique regardèrent tirer le plus beau signal que capitaine ait jamais fait jaillir de son naufrage... Toulet fit éteindre le cigare de l'explorateur, disant que la lumière l'en gênait et troublait l'obscurité entre les pièces d'artifices... Autour de l'Institut, du Louvre, les rampes de gaz indiquaient de ces palais la vraie architecture, le vrai squelette... Le collier en feu de Ceorelle, ses bagues flamboyantes, semblaient de même correspondre à je ne sais quels os en cercles, ou quels os tout courts et ronds, différents des nôtres ; et quand elle entendait un cri dans la foule, elle frémissait, prétendait que le bâton de la fusée venait de retomber sur un crâne, de le percer peut-être s'il était retombé vertical, comptant après chaque détonation comme on le fait pour le tonnerre et rassurée au chiffre vingt. Marie Belliard, amie des drogues, inclinait curieusement son petit nez vers le duc de Sarignon, qui ne méritait pas tant d'honneur, qui avait tout simplement lavé son stylo à l'éther, et qui nous parlait, avec sa science des rites chinois et des distances françaises, selon que nous étions rouges, blancs ou verts (il n'y avait que ces trois couleurs, même pour le 14 juillet, car les pièces étaient italiennes), d'une voix et avec des égards différents. J'écoutais Toulet décrire le ciel ou les feux par des noms de couleurs que je ne connaissais pas, l'aventurine, l'itéra, le latil ; d'une voix si tendre et insinuante qu'il me semblait me farder les yeux. Il y avait ceux qui parlaient quand la fusée montait, ceux qui parlaient quand elle était éclatée, Ceorelle debout de peur, battant les secondes aussi fort qu'une horloge de campagne, et l'explorateur poussant un petit cri, un seul, juste au moment de l'éclat. Pourchassé par Toulet, il n'avait trouvé de refuge que sur cette seconde de lumière.

Toulet était maintenant près de moi, Curnonsky tenant sa droite qu'il avait gardée dans tout leur voyage autour du monde, un peu penché, paraissant rechercher de ses yeux myopes une signature dans le coin droit de toutes choses et de tous spectacles, Toulet ne lui cédant jamais la place centrale, — la signature des Pyramides, des baobabs... De cette main cruelle qui lança mille piastres de langoustes, une par une, aux pieuvres de l'aquarium de Malacca, pour qu'on vît la carapace happée jusqu'au fond par les ventouses remonter vide à la vitesse d'un boulet, Toulet suivait, bue par la nuit, chaque fusée. Je me sentais près de lui satisfaite. Quand on cause dix minutes avec Toulet, horloger des âmes, toujours courbé comme sur un rouage, on se sent aller juste pendant vingt-quatre heures ; on ne commet plus de pléonasmes, de solécismes, on n'obéit plus à de faux syllogismes ; et je n'étais un peu troublée que par ses yeux inspectant mon visage éclairé, réparateur qu'il était aussi de cadrans solaires ! Il me demanda ma province, et se mit alors à me parler du Limousin comme si c'était non point mon pays de départ, mais mon but. Chaque mot que je disais de Bellac, de Fursac, de Chateauponsac, il le prenait pour je ne sais quel compliment fait par moi à lui-même, saluant au mot Eymoutiers, rougissant (de plaisir cette fois) au mot Crozant, — ou bien comme une révélation telle, me baisant la main au mot Rochechouart, le poignet au mot Ambazac, que je n'osais lui parler de mes villages favoris. M'amusant à ce jeu de mon enfance, qui était d'ajouter à chacune de mes réponses, mais tout bas, un aveu à celui qui me parlait et me plaisait, je lui révélais qu'entre toutes nos collines, mon vieux Toulet, il y a non des grès et de la lave, ainsi que le prétend Reclus, mais de petits lacs, et il écartait de plaisir ses lèvres, comme celui qui trouve plein de liqueur un bonbon qu'on dit au nougat ; que les rochers de Blond, Toulet aux belles mains, poussent des plaintes en automne, et il me remerciait, comme s'il apprenait de moi non pas le mot montagne-de-Blond, mais le mot plainte, mais le mot automne ; que les bergères, pour chasser, adorable Toulet, les loups, retirent leurs sabots et les claquent l'un contre l'autre, et il avait l'air délivré, comme s'il allait profiter aussitôt de la recette dès qu'il arriverait près de Saint-

Augustin, sa paroisse. Puis, comme une modiste de Paris vous prend un chapeau de Limoges, le chiffonne et vous en coiffe à nouveau, il me rendit un pays élégant où je me connaissais à peine. Dans chacun de mes bourgs médiocres, il trouva le moyen de loger un grand homme ; cette province que je lui avais décrite, toute fière (confuse maintenant), éclairée à l'électricité jusque dans les métairies et les porcheries, il l'éclaira soudain au génie ; dans Limoges il logea Renoir, m'obligea à découvrir que mes grands-parents s'étaient mariés alors qu'il y peignait la porcelaine ; que leurs services à café et de table avaient été décorés, sûrement, par Renoir; dans Bellac même, La Fontaine, qui y aima une jeune veuve, fort probablement, disait-il, mon aïeule; dans Bessines, l'Anglais Young et la Danoise Yversen, l'amie de Chopin, qui y aima un jeune bourgeois, blond justement, sans aucun doute mon grand-père; de sorte qu'à ses yeux je fus bientôt la seule descendante du plus grand des poètes de France et de la plus belle romantique d'Europe, et il me traitait comme telle. Il tenait les yeux fermés, car le feu d'artifice maintenant l'excédait. Moi, je voyais des soleils tournant de gauche à droite, des lunes tournant de droite à gauche, Henri IV à cheval comme un fer à repasser sur la Seine toute lisse. Il me parlait, d'une lumière aussi lointaine que celle d'où les vieillards parlent à un enfant; après un silence, disant du bien de Bertrand de Born, le troubadour limousin, l'approuvant après tout de n'avoir fait dans toute son œuvre qu'une métaphore; après un autre, disant tout ce qui se peut dire d'affectueux, de sensible et d'équitable sur le kaolin et la pâte mi-tendre; après un autre, la vérité éternelle sur les saumons, les châtaignes, et j'étais vaguement heureuse et béate, agitée mollement dans mon pays comme dans un berceau.

Des brûlots suivaient maintenant la Seine ; Paris était attaqué par un faux incendie, couvert d'une vraie fumée, et les ombres de ses monuments se consumaient une par une. Le petit Sarignon m'avait pris le bras et me disait, je ne sais pourquoi, tout ce par quoi l'on console les rois qui abdiquent (excepté les rois de France), que Paris seul est beau, — Paris et Versailles; — Paris, Versailles et Marly; il ne pouvait plus s'arrêter : Paris, Versailles, Marly, Saint-Cloud. Puis tout fut

noir comme dans les beaux théâtres où l'on change le décor sans baisser le rideau, et, avec le bruit des grandes eaux, sous la pression de la nuit la plus comble, tous les jets des pièces finales, fontaines parties des points les plus pétrifiés de Paris, du plâtre de Montmartre, du pavé du Pont-Neuf, du marbre du Père-Lachaise, jaillirent. Tant d'éclairs luxueux, tant d'éclairs artificiels remuaient imperceptiblement en moi, mais du moins remuaient, tout ce qu'y réveillait un seul vrai éclair d'orage à Bellac, ces désirs, ce minimum de désirs, Sarignon chéri, d'une vingtième mort, d'un troisième sexe, d'une millième vie. Avec le vieil explorateur dans notre dos qui tressait à la dérobée les cheveux de Ceorelle comme les lutins le font aux crinières des pouliches ; avec Simon et Anne qui me souriaient, tantôt rouges, ou verts, ou bleus, comme des états différents de l'amitié ; entre Marie Belliard, qu'on disait un peu menteuse, qui me murmurait : « Je vous déteste », qui embaumait « Un jour d'autrefois », parfum bien menteur, et le petit duc qui cette fois me donnait tous ces avis pratiques qu'on donne aux rois qui prennent le pouvoir, que la beauté seule est belle, le vrai seul est vrai ; avec Curnonsky au coin, à droite, cherchant au lorgnon la signature de cette nuit ; avec toutes ces maisons au bord de l'eau portant tous leurs habitants dans l'angle de leur plus haute terrasse comme si elles allaient plonger et s'en débarrasser pour toujours ; avec des femmes criant vers nous de la rue comme elles crient des fenêtres à ceux du sol pendant les vrais incendies ; alors, avec Toulet près de moi comme Asmodée, j'attendais je ne sais quelle science subite et complète de Paris, et en effet il leva le bras, et il... Hélas, la nuit revint ; l'on n'entendit plus que les aboiements d'un chien, comme à la campagne, et tous les astronomes déjà s'empressaient vers leurs lunettes pour les tourner sur un ciel si bien secoué.

Tout le monde m'accompagna, car je partais pour Saint-Nazaire le lendemain, et j'entendis, en ouvrant ma fenêtre, Toulet qui frappait de sa canne en buis contre la canne en rhinocéros de l'explorateur, de toutes ses forces, pour me dire un dernier adieu et faire peur au loup.

(A suivre.)

JEAN GIRAUDOUX

LA MÉTHODE DE COMMANDEMENT DE FOCH[1]

Foch, le détenteur du commandement unique, fut le vainqueur dans « la plus grande bataille de l'histoire », au cours de laquelle 7 millions d'hommes se trouvèrent aux prises pendant près de huit mois sur un champ de bataille de plus de 400 kilomètres d'étendue. On comprend l'intérêt qui s'attache à connaître la méthode employée pour conduire une pareille entreprise. Tel sera l'objet de la présente étude qui, simultanément, nous aidera à démêler et préciser la nature exacte du génie de cet homme de guerre éminent.

I

CONCEPTION NAPOLÉONIENNE ET MÉTHODE ALLEMANDE

L'organisation du commandement des armées est fonction de l'organisation des armées elles-mêmes, et fonction en quelque sorte de leur nature profonde.

Aussi longtemps que le principe de la « nation en armes » n'a pas été en plein épanouissement, le commandement des

1. Ces pages sont extraites d'un volume qui paraîtra incessamment sous le titre de *Foch, essai de psychologie militaire*.

armées était considéré comme l'apanage d'un chef personnel. Coup d'œil, sang-froid, hardiesse et vigueur, esprit de décision et d'à-propos, tout ce contingent de qualités intellectuelles, morales ou physiques qu'exige la conduite des troupes en campagne et qui donnent à la guerre son cachet d'œuvre artistique, font que l'exercice du commandement demeure l'œuvre d'un seul. Ne conçoit-on pas avec peine une statue, un tableau de valeur, un poème produits par une collectivité?

De même dans l'exécution de la guerre : l'ensemble est du ressort du général en chef et, s'il s'en remet à d'autres individus du soin de régler la multitude des détails nécessaires, il ne laisse à ces collaborateurs que les parties les moins immédiatement dépendantes de son rôle élevé.

Deux ordres de dispositions ont été adoptés dans ce sens, propres à faciliter la pratique du commandement supérieur : fractionnement des forces en unités subordonnées, armes, ailes et centre, divisions, corps d'armée, armées, groupes d'armées ; et création de l'état-major, « aide du commandement ». A chaque période et aussi à chaque chef correspondent des degrés dans le développement de l'un ou de l'autre. En 1796, Bonaparte trouve l'armée organisée depuis peu en divisions ; dès qu'il dispose sans restriction des ressources de son pays, il crée l'échelon du corps d'armée fait d'un nombre variable de divisions. Cette grande unité, assez puissante pour être, si besoin est, livrée à elle-même pendant une certaine durée, qui n'excède point les aptitudes professionnelles moyennes des commandants de corps d'armée de l'époque, qui n'est pas non plus susceptible d'échapper trop longtemps à l'autorité souveraine, convient à merveille aux forces militaires et aux projets d'opérations de l'Empereur, jusqu'à la campagne de 1812 exclue. Mais l'échec de la manœuvre sur Moscou montre que l'accroissement des effectifs exige un cadre d'organisation et des moyens techniques différents de ceux dont Napoléon s'est contenté jusqu'alors. Pour conduire la guerre sur d'aussi vastes étendues, avec des objectifs si lointains, il eût fallu un échelon nouveau, intermédiaire entre la plus grande unité subordonnée existante et le commandement suprême. A la « Grande Armée » de 1805, faite de plusieurs corps d'armée, devait se substituer le groupe de

plusieurs armées. Or Napoléon n'avait pas un choix suffisant de chefs à mettre à la tête de ces formations. Le temps avait manqué pour dresser à cette fonction supérieure un personnel adéquat. D'ailleurs, cette diffusion des capacités n'était guère de nature à s'harmoniser avec le caractère du commandement tout personnel du monarque. Et rien ne dit qu'en l'état des connaissances scientifiques de l'époque, la conduite de la guerre de masses que Napoléon concevait, aurait pu conserver l'intensité dans l'action, le caractère décisif dans les résultats que, le premier, il avait réalisés à un pareil degré...

Napoléon fit moins encore au point de vue de l'organisation des états-majors. Il laissa ces derniers dans la situation où les décrets de l'Assemblée nationale et de la Convention les avaient établis, se bornant à exiger d'eux leur rendement maximum. Toujours en 1796, libre d'agir à sa guise à la tête de l'armée d'Italie, il rencontre Berthier, nommé chef d'état-major de cette armée peu auparavant et sur la demande du commandant en chef qu'il vient remplacer. Non seulement il le garde pendant cette campagne, mais encore il ne s'adressera désormais à aucun autre et ne consentira jamais à l'éloigner de lui. En vérité, Berthier saura réaliser le modèle-type du chef d'état-major convenant à la taille de l'Empereur.

Reproduire et transmettre les ordres que dicte ou griffonne l'Empereur, connaître tous les détails de situation et être en mesure d'en rendre compte instantanément, rassembler les rapports demandés, assurer l'entretien de la troupe et le recomplètement des unités, tel est le rôle de Berthier et de son état-major, simple aide du commandement. Il n'eut jamais aucune part réelle dans la conduite des opérations, encore moins dans leur conception, et s'il est loin de mériter l'épithète dédaigneuse « d'oie » dont Napoléon, débordant d'amertume, le qualifie à Sainte-Hélène, tout s'accorde pour lui attribuer une place bien distincte de celle du maître. L'épreuve des premières opérations dans la campagne de 1809, en Bavière, permet de juger combien cette distribution était à la fois nécessaire et judicieuse.

Curieuse coïncidence ! En même temps que Napoléon Ier négligeait de faire des élèves dans l'art du commandement,

Berthier, bien que l'école en fût certes autrement aisée, ne cherchait point à développer chez les officiers les qualités qui facilitent le recrutement des états-majors. Alors, au manque déjà signalé de commandants subordonnés qui eussent les vertus d'initiative indispensables tout en observant la plus stricte discipline intellectuelle, s'ajouta la pénurie de bons chefs d'état-major de corps d'armée, aptes à compenser par leur érudition technique les défaillances artistiques de certains de leurs chefs. Partout où le génie de l'Empereur n'était en mesure d'intervenir, ces défaillances se produisirent, amenant vers la fin de l'Empire une sorte de faillite du commandement par vice d'organisation et pénurie de gens aptes.

*
* *

Il n'en allait point de même en Prusse, où une évolution sensiblement différente dans la conception même du commandement allait aboutir, au cours du XIXe siècle, à la suprématie militaire de ce pays. En ce qui concerne les attributions de l'état-major, ce serait une erreur de croire que l'état-major prussien sortit forgé de neuf, sans aucun précédent atavique, des défaites de 1806 et 1807. Certes, Frédéric II, tout en exigeant que les officiers de son entourage possédassent les aptitudes spéciales à leur fonction et une instruction étendue, était « non seulement son propre chef d'état-major général, mais de plus il remplissait souvent lui-même les fonctions d'officier d'état-major d'un grade inférieur. Le roi écrivait lui-même ou dictait les plans d'opérations, les dispositions et instructions. Quant aux ordres de combat, il les donnait de vive voix[1] ». Aussi n'avait-il besoin que de très peu de monde, et, si l'on rapproche sa manière de commander de celle de Napoléon, il semble que ce soit le propre des grands capitaines de borner l'emploi de leur état-major à des besognes d'un ordre secondaire.

Mais dès après lui, la situation se modifie et la place de l'état-major prussien tend à grandir. La préparation des officiers qui en font partie, bien qu'orientée vers des fins peu

1. Bronsart von Schellendorf. — *Le Service d'état-major.* — Traduction du capitaine Weil.

pratiques, est entreprise dès le temps de paix ; on les tient constamment en haleine. Dans une Instruction rédigée en 1800 par le général von Lecoq, chef d'état-major général, sur le service des aides de camp auprès du général en chef pendant la bataille, on lit cette phrase typique, que ces officiers « doivent se rendre utiles, *même par leurs conseils*, toutes les fois que le général leur demandera leur avis ».

Nous voilà déjà loin de la conception de Frédéric II, — tout autant de celle de Napoléon. Et, dans son absurdité, n'est-elle pas encore plus symptomatique, cette idée qu'avait, en 1802, le colonel von Massenbach, d'établir et collectionner à l'état-major des plans tout faits d'opérations, d'où l'on extrairait des résumés à l'usage du général en chef ! Sans doute, les dossiers de l'état-major prussien ne contenaient pas encore, quatre ans plus tard, la parade à la manœuvre d'Iéna ! Toujours est-il que dans l'œuvre de régénération qui suivit la catastrophe, l'état-major dirigé par Scharnhorst, prenant la part la plus active à la réorganisation de l'armée, devint le principal artisan de la revanche de 1813. Non seulement il sut préparer la guerre de libération par une exploitation judicieuse des moyens en son pouvoir, mais encore, dans la conduite des opérations, après avoir montré jusqu'à quel point il avait percé le secret des succès décisifs de Napoléon, il confondit son action avec celle du chef titulaire.

Nous n'entendons point ici méconnaître les remarquables qualités personnelles de ce dernier. Traité de « vieillard imbécile et malade » par les courtisans, mais soutenu par l'opinion populaire et *désigné au roi par le chef d'état-major de l'armée* pour prendre le commandement des troupes, Blücher, obstiné, audacieux, entraînant et brutal, fut incontestablement celui qui contribua pour la plus grande part à faire gagner la guerre aux Alliés de l'époque. Mais il était d'esprit peu cultivé, de savoir minime. Son chef d'état-major était Gneisenau, le véritable créateur des projets d'opérations et celui-ci, tout autant que Blücher, possédait, avec la science technique en plus, les mêmes qualités de caractère. En outre, les unités subordonnées avaient à leur tête des généraux, tels Bülow, d'une incontestable valeur intellectuelle; York, qui possédait le tempérament de son

chef, Kleist, dont l'audace fut si heureuse à Nollendorf; les différents états-majors étaient fortement constitués et l'on y comptait des officiers de première valeur, dont Clausewitz, le divulgateur de la doctrine napoléonienne.

Bref, on ne peut se défendre de l'impression que cette pléiade de chefs, jeunes ou vieux, instruits ou résolus, tous animés du plus ardent patriotisme et de la foi dans le succès, ont donné à la victoire prussienne — car plus qu'une victoire des Alliés, la défaite de Napoléon fut une victoire prussienne — l'allure d'un triomphe en quelque sorte anonyme.

En Prusse même, on en tira cette conclusion que « le libre concours d'efforts multiples peut, avec le temps, vaincre même le génie[1] ». Et Napoléon ayant « fixé la direction et la stratégie de la guerre nationale, Clausewitz et Moltke sont venus en faire connaître les bases à leur état-major[2] ».

A Moltke échut la bonne fortune, avant d'en réaliser l'application sur les champs de bataille, de pouvoir entreprendre et mener à loisir la longue préparation d'une aussi lourde tâche. En même temps qu'il se consacrait au dressage des officiers d'état-major, le progrès des sciences — télégraphe, chemins de fer, etc. — lui permettait de mettre en œuvre des effectifs toujours plus élevés, et de procéder à la création de l'échelon *armée* qui avait fait défaut à Napoléon. Ainsi, le commandement des grandes armées modernes, jugé désormais impossible à un seul homme, deviendra le fait prévu et voulu d'une collectivité ; chaque chef en sous-ordre, abandonné à ses propres inspirations, travaillera néanmoins dans le sens de l'intérêt commun, grâce à l'unité de doctrine qu'on aura eu soin de lui inculquer et, mieux encore, qu'on aura inculquée à son entourage. Dans ces conditions, point ne sera besoin d'une personnalité de premier plan à la tête de l'ensemble ou des autres échelons. Nous verrons les armées allemandes de 1870 commandées nominalement par des personnages princiers et un vétéran des guerres de l'Indépendance. Au sommet, le vieux roi entouré des conseils de son chancelier, de son ministre de la Guerre et de son chef d'état-

1. Yorck von Wartenburg. — *Napoléon chef d'armée.*
2. Foch. — *De la conduite de la guerre*, p. 482.

major, ce dernier « directeur spirituel de l'entreprise[1] » : un monarque de droit absolu réalisant cette gageure d'être un chef d'armée constitutionnel. Le succès couronne les efforts de cette « pluralité d'esprits moyens » qui, en l'absence d'un homme de génie, possède « sur la lutte une morale saine, une doctrine certaine », mais qui a aussi devant elle des soldats sans direction, des troupes que leurs propres chefs empêcheront, par ignorance ou impéritie, de faire la victoire.

Convenons-en à la fin de cet aperçu rapide, les faits semblent donner raison à la méthode allemande contre l'improvisation napoléonienne, et Foch lui-même, dans un de ses livres si profondément pensés sur la guerre, a conclu de la sorte :

> Les vrais vainqueurs redeviennent définitivement le roi et son chef d'état-major, montrant une fois de plus qu'en l'absence d'une colossale personnalité, à la conception géniale, les organisations et la préparation du temps de paix fixent bien l'issue dans les foudroyantes rencontres de nos immenses armées ; montrant en particulier le rôle d'un chef d'état-major pendant la paix : non seulement entretenir matériellement l'armée, en assurer la concentration à la mobilisation, mais aussi la préparer et l'instruire pour les besoins de la guerre moderne, développer en particulier dans un corps d'état-major formé par lui à sa doctrine, l'unité de vues seule capable de garantir dans l'exécution la convergence de tous les efforts[2].

Sur les bases, précises autant que prudentes, déduites de 1870, France et Allemagne se sont mises à préparer la guerre qui, fatalement, allait suivre.

II

LE COMMANDEMENT COLLECTIF GÉNÉRALISÉ EN 1914

Partant de zéro, l'état-major français avait tout à faire, pour regagner l'avance qu'avait su prendre son prochain adversaire. Sitôt l'armée réorganisée, la question du commandement se posa et, délicate à résoudre dans un pays à institutions populaires, elle fut envisagée du même aspect qui avait si bien

1. Foch. — *De la conduite de la guerre.*
2. *Id.*, p. 483.

réussi aux Allemands. Par une intense diffusion de l'instruction, on s'efforça d'abord de créer un noyau d'officiers d'état-major ajoutant à la connaissance approfondie de leurs fonctions subalternes celles relatives à l'exercice des hauts commandements auxquels ils étaient destinés, à mesure qu'ils atteindraient les grades élevés de la hiérarchie.

L'*École supérieure de guerre* devint la pépinière de cette élite et Foch en fut l'un des maîtres les plus écoutés. Mais lui-même considérait cette organisation des hautes études militaires comme un remède insuffisant à lui seul. Il rappelait que Moltke, plus de vingt ans durant, avait dirigé en personne le grand état-major prussien ; il demandait pour nos officiers, un entraînement intellectuel continu, appuyé sur l'étude de l'histoire. De ces suggestions sortirent, quelques années avant la guerre, la réorganisation du haut-commandement français.

Ce renouveau amena une floraison vigoureuse dans la doctrine de guerre et les procédés d'instruction qui en découlaient. Il consacrait d'autre part l'intime collaboration du commandement avec les états-majors dont les attributions, accrues jusqu'alors seulement en fait, le devinrent dans les textes officiels. Rien de mieux à cela tant que cet accroissement d'attributions en faveur des états-majors prenait sa source dans la multiplication des organes nouveaux s'ajoutant aux anciens et dans l'extension naturelle des grandes armées modernes. Mais si, pratiquement, le concours prêté par les états-majors au commandement en qualité d'aides ou d'auxiliaires restait soumis à maintes variations selon les cas d'espèces et selon les personnes, nos règlements, parus à la veille de la guerre, aggravaient cette collaboration en stipulant qu'elle aurait à s'étendre jusque dans le domaine propre de la pensée et de la conception.

Qu'on en juge ! Le décret du 2 décembre 1913 sur le *Service des armées en campagne*, fait pour les troupes, spécifiait bien à ses articles 1 et 3 que les forces agissant sur un même théâtre d'opérations sont réunies sous le commandement unique d'un général de division pourvu d'une lettre de commandement et que l'état-major, son auxiliaire, préparait les éléments de sa décision et achevait la besogne matérielle ou de détail dont le général en chef devait être utilement

dégagé. Mais le règlement du 28 octobre 1913, sur la *Conduite des grandes unités*, bréviaire des commandements supérieurs, après avoir rappelé ces fonctions normales de l'état-major, ajoutait : « Le chef d'état-major est tenu constamment au courant des intentions de son chef, afin d'être en mesure de prévoir et de préparer l'exécution de ces décisions. En présentant les éléments de ces décisions, il a le devoir de soumettre les avis ou propositions qui lui sont suggérés par une connaissance détaillée de la situation. » Et dans son rapport au ministre, la commission, chargée d'établir ce règlement, exprimait sans réticence la manière de voir de ses auteurs ; elle renchérit en ces termes formels : « La commission a été amenée à insister sur le rôle du chef d'état-major, dont l'activité ne saurait être limitée à la besogne matérielle de transmission des ordres du général. Renseigné à toute heure sur les détails de la situation, le chef d'état-major est l'auxiliaire et le collaborateur du commandement. Il a le devoir, lorsqu'il y est invité, de donner son avis en toute franchise et en toute liberté, sauf à faire ensuite abstraction complète de son opinion personnelle, dès que le général a pris sa décision. »

Aucun doute n'est plus permis : en ce qu'il a de plus personnel et de plus élevé, le commandement s'exercera officiellement en partie double, et c'est à peine si quelques précautions seront prises en vue d'éviter un conflit, d'ailleurs dûment prévu.

Quoi qu'il en soit, dans l'ensemble, en France, on disposait d'un général en chef titulaire dont le choix, en dépit des difficultés de tout ordre auxquelles le Gouvernement devait se heurter, pouvait être inspiré par l'intérêt supérieur et le bien général du pays.

Il n'en allait pas aussi heureusement en Allemagne où l'empereur naissait « chef suprême de guerre ». De sorte qu'à l'extension des attributions de l'état-major, provenant des raisons que nous venons de signaler pour la France, s'ajoute encore l'inaptitude possible du souverain à son rôle de général en chef. La situation de 1870 est demeurée la même : le chef d'état-major général est encore le véritable maître des attributions du commandement suprême [1]. Et qu'on ne

1. *Mémoires de Falkenhayn.* — Traduction Niessel, p. 3.

vienne pas objecter que dans la désignation de ce chef d'état-major général, voué au rôle ingrat d'*ad latus* du monarque, celui-ci s'adjoindra le plus qualifié, en dehors de toute considération extérieure, aiguillonné qu'il sera par son propre intérêt dynastique, inexistant sous un régime républicain. Témoin le chef d'état-major choisi par Guillaume II en 1914 : à part le nom de son oncle, le général von Moltke n'avait point d'autres titres que la souplesse de son esprit, l'obséquiosité de ses manières, lot habituel des gens de cour auquel un souverain médiocre se laisse toujours prendre. L'un et l'autre, a-t-on dit, avaient complètement perdu la tête au moment de la première bataille de la Marne et cet affolement ne contraste-t-il pas avec le calme, l'imperturbable sang-froid de Joffre devant l'échec sur les frontières et la douloureuse retraite de nos armées?

Cette distinction mise à part, les deux armées étaient sensiblement comparables dans le domaine subordonné de l'organisation : des commandants d'armée choisis avec un soin égal, bien entraînés à leurs fonctions, des états-majors instruits, abondamment dotés en personnel, enthousiastes et pleins de foi. Grands quartiers généraux et états-majors d'armée présentaient à peu de chose près les mêmes subdivisions avec des attributions analogues : opérations, renseignements, personnel et matériel, services.

Au cours de la guerre, les modifications apportées à ces états-majors se produisirent dans le sens d'un double accroissement, conséquence simultanée de la création de nouveaux services et développement de ceux déjà existants.

En ce qui concerne l'organisation proprement dite, on vit, dans chaque camp, apparaître deux échelons inexistants avant la guerre : le *détachement d'armée* et le *groupe d'armées*. Le premier fut créé dans l'armée française aux premiers jours des hostilités : détachement d'armée P. Durand sur les Hauts-de-Meuse ; et quant au groupe d'armées, Joffre l'organisa après la cristallisation des fronts dans les commencements de 1915. Foch passa à la tête de chacun de ces échelons, dont le fonctionnement donna lieu à certaines critiques.

Les mêmes critiques s'élevèrent également dans l'armée

allemande. Ainsi en va-t-il, peut-on dire, pour toutes les organisations qui, n'ayant pas encore subi la sanction de l'expérience, n'ont pu être étudiées et mûries au préalable. Déjà Moltke, en 1870, après avoir bien conçu et préparé l'organisation de ses armées, en venait, à l'usage, à régler directement les mouvements des corps d'armée et des divisions. La même phase se produisit dans la guerre de 1914-1918, avec cette variante qu'elle affecta des unités d'un degré supérieur.

La question mérite cependant d'être mieux retenue si on l'envisage au point de vue d'armées alliées faisant partie d'une coalition sur un même théâtre. Dans une opération à laquelle doivent participer des troupes de nationalités différentes, le groupe d'armées s'impose, car il importe de laisser à chaque contingent national son autonomie, faute de quoi la plupart de ses ressorts risquent d'être faussés. A ce sujet, on ne saurait trop admirer avec quel sens approprié Foch a su réaliser la composition de ses groupes d'armées interalliés au cours de la bataille de 1918.

Dans quelles conditions des changements de personnes ont-ils été apportés, tant dans la fonction de général en chef, du côté français, que dans celle du chef d'état-major général, du côté allemand?

Joffre ne sera relevé de son commandement qu'en fin 1916, c'est-à-dire après avoir conduit les opérations pendant plus de la moitié de la guerre, et sans que cette mesure fût provoquée par une faute de sa part ou un échec de ses troupes : Verdun et la Somme, pour cette année 1916, resteront à jamais deux victoires françaises ; sans être décisives, elles n'en sont pas moins glorieuses pour notre armée. Mais le caractère naturellement autoritaire de Joffre, accru par la gravité des circonstances du début de la guerre, devait à la longue contraster avec les tendances de nos institutions parlementaires. Les différents gouvernements qui s'étaient succédé depuis le 2 août 1914, et en particulier nos ministres de la Guerre, bien placés pour se rendre compte des nécessités imprescriptibles de la guerre, avaient constamment laissé au général en chef la plus large initiative dans les domaines le concernant. Mais avec la guerre qui s'éternisait, les récri-

minations se lièrent en un faisceau et, ne pouvant pas reprendre à Joffre ce qui lui avait été concédé jusqu'alors, on l'enleva à ses fonctions. Ses successeurs furent loin d'obtenir la même liberté d'action. A une puissance personnelle jugée trop étendue, on substitua un pouvoir atténué, avec droit de regard pour les assemblées politiques. En un mot, on fit un pas de plus dans le sens du commandement collectif.

Dans l'armée allemande, on n'avait pas attendu si longtemps pour opérer des mutations dans le poste de chef d'état-major général. Dès septembre 1914, Moltke était remplacé par Falkenhayn et celui-ci conservait en même temps ses fonctions antérieures de ministre de la Guerre, afin, dit-il, d'éviter tout tiraillement entre l'avant et l'arrière. Était-ce la marque d'un geste en faveur de l'unification du commandement?... Toujours est-il qu'en Prusse même, l'intérieur s'éleva contre pareille centralisation et force fut à l'autorité souveraine de nommer, à peu de temps de là, un nouveau ministre de la Guerre, Falkenhayn restant à sa tâche de directeur des opérations. Quand il eut cessé de plaire et que l'échec de son entreprise sur Verdun put être invoqué en guise de prétexte, Guillaume II s'en débarrassa. L'équipe Hindenburg-Ludendorff prit alors le pouvoir et, encore sous le couvert nominal de l'Empereur, ce fut, dans la même entreprise, une nouvelle raison sociale à trois têtes, se substituant à l'ancienne seulement bicéphale.

Ainsi, l'évolution de la méthode de commandement dont on a montré l'origine prussienne atteint son complet épanouissement au cours de la grande guerre de 1914. Des deux côtés, chaque belligérant aboutit à une organisation collective, anonyme, à la façon d'un conseil d'administration pour affaire industrielle : c'est l'*usinage* de la guerre englobant le domaine du haut-commandement.

Ces constatations fournies par les armées nationales se répètent avec une intensité encore accrue si l'on examine non plus ces armées isolées, mais les coalitions faites de plusieurs États alliés dont les forces militaires concourent, sur un même théâtre, à des buts communs.

En France, c'est une croyance assez répandue que la puissance de nos ennemis a résidé, en majeure partie, dans une

rigoureuse unité de commandement imposée par l'Allemagne à ses complices, tandis que dans le camp des Alliés, chacun agissait à sa guise, parfois dans des sens mal à propos divergents. Or, pas plus d'un côté que de l'autre, rien n'avait été prévu, avant la guerre, pour doter chaque coalition d'un organe de commandement supérieur. Les nations de l'Entente, en cette matière, étaient plus excusables que l'Allemagne, car leur situation réciproque rendait difficile l'emploi de cet organe commun : l'armée russe agissait sans contact avec l'armée française et aux distances où se trouvaient leurs zones respectives d'opérations, la combinaison des manœuvres pouvait, à la rigueur, s'accommoder des procédés diplomatiques en usage, dûment mis au point pour la guerre. Entre Grande-Bretagne et France, il n'existait qu'une entente assez vague et on admettait alors que, si les Britanniques entraient dans le conflit, leur action s'exercerait principalement sur la mer.

Au contraire, l'Allemagne formait avec ses alliés austro-hongrois un bloc homogène au centre de l'Europe ; et cependant aucune subordination entre les commandements n'avait été envisagée, encore moins établie, avant l'explosion préméditée du conflit. Celui-ci une fois ouvert, on renonça longtemps à modifier l'état de fait existant et les deux commandements en furent réduits, comme l'étaient Joffre et French, à s'entendre à l'amiable, dans chaque cas particulier, pour adapter des manières de voir dissemblables. En réalité, la prépondérance passa au commandement allemand, et c'était là le résultat naturel de la proportion supérieure des forces à sa disposition. Toutefois, la situation de la double monarchie s'étant sensiblement améliorée au cours du deuxième hiver de la guerre, le commandement austro-hongrois voulut s'émanciper. Il s'ensuivit une telle confusion qu'en août 1916 l'Allemagne invita formellement ses alliés à reconnaître dans le commandement allemand une « direction suprême de la guerre ». Dès ce moment, les troupes demeurées, sauf quelques rares exceptions, sous les ordres de leurs commandements nationaux, passèrent indistinctement sous les ordres de chefs étrangers. La solidité de certains contingents s'en trouva accrue et, dans l'exécution, on ne tarda pas à constater

une efficacité supérieure. Des tiraillements ne continuèrent pas moins à se produire entre les commandements : plus que par les chefs militaires, ils furent provoqués par les gouvernements qui n'acceptaient qu'à contre-cœur la suprématie de l'Allemagne.

Des difficultés du même ordre s'élevèrent parmi les armées de l'Entente, et l'on vit, à maintes reprises, la concordance dans les actions entravée, non seulement par des vues différentes des commandants d'armées, mais encore par des intentions rivales chez les gouvernements. L' « unité de front », en soi formule magique, mais creuse, ne pouvait devenir une vivante réalité que si elle était fondée sur le « commandement unique ». Or Kitchener n'avait-il pas écrit au maréchal French que jamais un Anglais ne serait placé sous les ordres d'un chef étranger?... Orgueilleuse formule qui étonne sous la plume d'un militaire réputé, et dont il fallut bien rabattre. En effet, aux conversations diplomatiques vite insuffisantes, succéda le système des conférences périodiques, d'abord exclusivement militaires, puis mixtes, instituées par Joffre à son quartier général. La vanité du système ne tarda guère à se révéler. On crut avoir trouvé la solution en créant le comité interallié de Versailles. Ce n'était qu'une conférence, en vérité permanente ; un état-major de plus et celui-ci, sans chef ou sous les ordres de Foch, mais toujours sans troupes, constituait une nouveauté certes bien originale, mais peu sérieuse...

Par bonheur, en dehors de ces tentatives officielles de collaboration, la fusion nécessaire qu'on ne voulait point provoquer par le haut, était pratiquement établie, du mieux possible, par les exécutants entre eux, mis en face des urgentes nécessités du champ de bataille. Foch prit à cette œuvre une part essentielle qu'il serait intéressant d'examiner en détail. Si féconde fût-elle, elle ne remplaçait pas un lien de subordination véritable ; elle restait un palliatif momentané et ne donnait point la faculté de faire des prévisions, premier devoir du commandement. Seule la menace imminente d'une catastrophe irrémédiable put, en 1918, faire tomber des préventions mesquines, rejeter un régime boiteux de direction suprême. La cause la moins contestable de la prolon-

gation indéfinie de la guerre se trouvant supprimée, moins de huit mois après la victoire était obtenue.

En définitive, jusqu'en mars 1918, la grande guerre, en ce qui concerne la méthode de commandement, à tous les échelons élevés et pour tous les belligérants, a été le couronnement de la doctrine allemande. Cette doctrine avait fait obtenir de brillants succès en 1870; on oubliait, d'aucuns l'ignoraient peut-être, qu'elle n'avait alors rien devant elle. On le vit bien en 1914, quand, réalisée au même degré dans les deux camps adverses, elle frappa de stérilité les efforts de chacun. La conception, depuis si longtemps ridiculisée, des Conseils auliques, venant à son tour renchérir sur l'anonymat des états-majors, provoqua un émiettement total des responsabilités militaires : aptitudes des chefs subordonnés ou vaillance des soldats, rien ne put empêcher d'aboutir à des effets décevants. Et une conclusion s'impose avec force, qui proclame la faillite du commandement anonyme ou collectif.

III

ORGANISATION DE L'ÉTAT-MAJOR FOCH

A cette organisation du commandement dont nous venons d'indiquer le défaut, Foch eut-il une part? Et tout d'abord, de quel côté allaient ses préférences? Il suffit de parcourir ses deux ouvrages, l'un sur les *Principes*, l'autre sur la *Conduite de la guerre*, pour qu'éclate le choix qu'il avait fait depuis longtemps entre les deux méthodes de commandement, celle de Napoléon et celle de Moltke. Pour lui, Napoléon, est le « génie incomparable », la « gigantesque personnalité » qui a animé son « époque éblouissante dont le souvenir prestigieux traversera les siècles sous le nom d'*épopée* ». Toutefois, il convient que, devant les difficultés rencontrées en 1812 et 1813, Napoléon « malgré sa taille, échouait à la tâche ». Mais en définitive, Moltke « se place au-dessous de Napoléon »; sa méthode « n'aboutit à l'ordre, qu'après être passée au préalable par l'anarchie ». Moltke n'est qu'un chef d'état-major et, bien qu'il le soit « au sens large du mot », il ne peut

se substituer au commandement véritable, qui requiert « un homme d'action », non « un homme de cabinet ».

Foch se garde bien d'identifier l'état-major, organe de cabinet, avec le commandement chargé, non seulement de donner des ordres, mais encore d'en assurer l'exécution. Et ce n'est pas sans une certaine déconsidération qu'il parle de « cette pluralité d'esprits moyens » que constituent état-major et commandement prussiens de 1870.

Par ailleurs, ne perce-t-il pas une pointe d'ironie méprisante quand il nous représente Berthier, ce parfait chef d'état-major de Napoléon, « qui pense à tout, en particulier à remplir toutes les cases de son ordre »? Quand il évoque Victor, le chef d'état-major de Lannes en 1806, c'est pour le traiter d' « élément vieux de la colonne » — il a quarante ans ! — et le comparer au jeune maréchal qui commande.

Pour Foch, l'état-major doit être confiné dans ses attributions modestes et ne point se substituer au commandement. Si la tâche actuelle de celui-ci est « rarement possible à un seul homme » — notons le mot : *rarement* ; Foch ne l'estime donc pas d'une impossibilité absolue — il importe de recourir « à l'initiative propre de chefs subordonnés travaillant dans le même sens, pratiquant une même doctrine ». Moltke, autant qu'à lui-même, doit les succès prussiens de 1870 à ces commandants en sous-ordre, instruits au préalable dans le sens qui convient. Certes, ils eussent été plus purs si un commandant suprême véritable se fût trouvé à leur tête ; mais, tout compte fait, la fin justifie les moyens. L'étude et la méditation des faits de guerre, jointes à l'application des progrès de la science, permettront à ce commandant de toujours *pouvoir plus* ; des chefs moyens dépasseront alors les hommes supérieurs du passé, tout comme les chirurgiens ordinaires d'aujourd'hui réussissent couramment des opérations que les grands praticiens d'autrefois n'osaient pas entreprendre.

Ainsi se résume l'opinion de Foch. Voilà pourquoi, durant ses passages à l'École supérieure de guerre, il contribua de son mieux à la formation intellectuelle d'une élite dans le corps d'officiers, non pas avec la perspective de façonner des états-majors devant se substituer au commandement, ce

qu'il ne saurait admettre, mais en vue de doter ce commandement à ses divers échelons. Matériellement, son rôle se borna à demander, quand il dirigeait cette École, que la durée des études fût portée de deux à trois ans. Une troisième année paraît, en effet, nécessaire si l'on veut aborder avec ces élèves les questions transcendantes de la guerre, les problèmes de haute stratégie qui s'adressent à l'art seul du commandement supérieur. Foch n'obtint pas satisfaction. Sa suggestion sera reprise dans la création du centre des hautes études militaires; en ce qui nous occupe ici, retenons l'indication qu'elle donne sur le sens des préoccupations de son auteur.

On le voit, l'action de Foch, avant la guerre, reste en quelque sorte confinée dans la seule préparation intellectuelle, par conséquent théorique, du haut commandement. Sa propre carrière militaire ne lui permettait pas de faire plus. Celle-ci, sans la guerre, se fût déroulée normale, sans grand éclat. A coup sûr, Joffre n'était pas sans l'apprécier, puisqu'il lui avait donné, en août 1913, le commandement du 20e corps d'armée à Nancy, la grande unité d'avant-garde. Mais, né en 1851, on le jugeait trop âgé pour occuper utilement, pendant une durée suffisante, un poste de commandement d'armée au Conseil supérieur de la guerre. Dans les milieux de l'état-major on n'oubliait pas, certes, le prestige qu'il avait exercé sur la génération de ses auditeurs; cependant, on murmurait — déjà! — qu'il était fatigué, que sa pensée, obstinément élevée, se perdait parfois dans les nuages, qu'elle était difficile à saisir et que l'originalité, soit de ses formules, soit de son mode de commander, celui-ci et celles-là non coulés dans les moules d'usage, constituait un obstacle dangereux à la bonne exécution du service. Bref, on le trouvait distant, rebelle à cette fusion intime, estimée nécessaire, entre un grand chef et son entourage.

La guerre, si elle le révéla comme un chef de tout premier ordre, n'apporta point de changement dans son attitude à l'égard des états-majors. Qu'on en juge par cette scène typique qui nous a été contée par un des assistants [1]! On est en octobre 1914, en plein développement de la course à la mer.

1. La même scène a été rapportée par le commandant Jauneaud dans ses *Souvenirs de la bataille d'Arras* (*Revue des Deux Mondes* du 15 août 1920).

De Maud'huy commande la Xe armée en formation au nord de celle de Castelnau. La situation est grave. Tout l'état-major, selon la méthode classique[1], palabre dans la mairied'Aubigny, autour de la pipe légendaire du commandant de l'armée. Foch, qui vient d'être nommé adjoint au général en chef pour coordonner l'action des forces alliées dans la région du Nord, arrive en coup de vent dans la pièce enfumée où tout le monde parle. Il ouvre ses bras à de Maud'huy ; puis, se tournant à demi vers les gens de l'état-major rendus subitement silencieux, d'un revers de main et d'un mot brutal il les invite à disparaître...

Aussi bien, dans tous les postes de combat qu'il occupa au cours de la guerre, ne vit-on jamais Foch entouré d'un état-major complet. Quand, après avoir commandé de la brillante façon qu'on connaît le 20e corps dans les batailles de la frontière, Joffre décide de l'utiliser pendant la retraite pour combler l'espace vide qui sépare les armées IV et V, ce n'est pas avec une armée autonome qu'il débute dans son commandement : on lui donne un simple *détachement d'armée*, et on sait que cette unité ne comporte pas un état-major constitué de toutes pièces. Il amène avec lui trois officiers ; l'un d'eux, le lieutenant-colonel Devaux, sera tué à quelques semaines de là; les deux autres, le lieutenant-colonel Weygand et le commandant Desticker, deviendront les collaborateurs dont il ne se séparera autant dire plus.

Envoyé ensuite dans le Nord, Foch reçoit d'abord un titre et il exerce des fonctions qui, n'ayant pas été prévues avant la guerre, n'ont, pour le moment, pas encore provoqué l'établissement de tableaux d'effectifs pour la composition de son état-major. Libre donc d'organiser celui-ci comme il l'entend; il le maintiendra très réduit. Comme d'ailleurs il a mission de coordonner les opérations d'armées appartenant à des nationalités différentes, une ingérence trop complète de sa part dans les affaires intérieures de ces armées éveillerait des susceptibilités, créerait des froissements d'ordre gouvernemental

1. Voir le général Lanrezac consultant ses officiers avant de prendre une décision. Il était cependant l'un des commandants d'armée le plus à même de prendre une décision fondée sur ses propres connaissances techniques. *Le Plan de campagne français.* (1919.)

qu'il importe d'éviter à tout prix. De tels ménagements à observer sont incompatibles avec le fonctionnement habituel des organes anonymes d'un état-major irresponsable. Il est de l'intérêt général que l'action du commandement de Foch soit personnelle ; et ceci est bien en harmonie avec les propres tendances du chef.

Plus tard, quand les groupes d'armées seront régulièrement constitués sur l'ensemble du front français, Foch deviendra commandant du groupe d'armées du Nord, tout en conservant ses fonctions de représentant du commandant en chef auprès des Alliés. Formés en vue des seules opérations actives, ces groupes d'armée sne disposent à leur tour que d'un état-major restreint.

De décembre 1916 à fin mars 1918, Foch sera éloigné de tout commandement effectif. Lui qui n'aura jamais une heure d'indisponibilité et dont la résistance physique l'emporte sur celle des jeunes officiers qui l'entourent, des rumeurs de plus en plus persistantes l'affectent de maladie ; à peine s'il s'agit d'un léger surmenage dû à la tension d'esprit des six mois de la Somme. La guerre l'a révélé homme d'action ; on le confinera dans un cabinet : à Senlis, il dirigera un bureau d'études des grandes questions interalliées ; à Mirecourt, il commandera sur le papier un groupement destiné à agir hypothétiquement du côté de la Suisse ; aux Invalides, chef d'état-major général de l'armée, il sera le conseiller technique du Gouvernement français ; enfin, à Versailles, dans cet état major interallié qui n'a ni troupes ni chef, il représentera la France et, s'il est nommé président du comité exécutif de ce Conseil, il aura en quelque sorte à présider le conseil d'administration d'une société anonyme créée dans le but de faire la guerre !.. Foch ne sera point là dans son élément préféré et s'il sait partout se rendre utile — témoin son rôle au moment de Caporetto — gardons-nous d'y venir chercher le secret de sa méthode de commandement.

La soudaine proximité d'une catastrophe définitive ouvre les yeux des moins avertis et révèle la nécessité qui s'impose de renoncer, pour la conduite de la guerre, aux procédés usuels de la vie courante. A cette multitude de soldats dont la patience et l'héroïsme dans le sacrifice le plus noble n'ont abouti qu'à les faire durer quatre ans, il faut un guide, mieux

que cela, un chef dont l'autorité soit telle qu'elle amène la fusion des tendances particulières dans le creuset de l'intérêt commun. L'attaque allemande, qui débute dans la matinée du 21 mars 1918, fait tout craindre pour l'avenir le plus proche. Foch, vers qui on se tourne, déclare n'y rien pouvoir, privé qu'il est de tout moyen d'exécution, sans aucun droit de commandement sur les armées. Mais il n'ignore pas ce qu'il conviendrait de faire et il s'offre aussitôt pour chercher à sauver ce qui peut l'être encore.

Le 26 mars, à Doullens, se réunit la conférence des chefs des gouvernements alliés assistés des divers généraux en chef. Au nom de la Grande-Bretagne, et d'accord avec sir Douglas Haig, d'accord aussi avec les gouvernements de Belgique et des États-Unis d'Amérique, Lloyd George propose qu'un général français, à désigner par Clemenceau, soit chargé de *coordonner les opérations des armées alliées*. Simple palliatif, incomplet encore, puisqu'il n'était pas spécifié que ce coordinateur aurait le droit de donner des ordres aux généraux en chef et que ceux-ci auraient le devoir de les exécuter. C'était la mission qu'avait remplie Foch, *de facto*, dans le nord de la France en 1914, 15 et 16 et dont Nivelle avait été chargé pendant quelques jours en 1917, après une entente établie entre les gouvernements de Paris et de Londres.

En proposant à Doullens de donner la direction à un général français, le Gouvernement britannique consentait un réel sacrifice d'amour-propre ; l'histoire saura lui en tenir compte. Il se bornait toutefois à reprendre une conception déjà réalisée par deux fois. D'ailleurs, la conduite des opérations échéant sur le théâtre français de la guerre à un général français, c'était en une certaine manière, la transposition dans le domaine militaire, de ce vieil usage diplomatique qui a fait donner la présidence d'un congrès international à la nation sur le territoire de laquelle se tient ledit congrès.

Peu de jours après, le 3 avril, à Beauvais, au cours d'une nouvelle réunion des chefs de gouvernement les barrières maintenues à l'exercice du commandement suprême étaient renversées, à la demande de Foch, qui reçut la direction stratégique des opérations. Une seule entrave éventuelle restait :

au cas où un commandant d'armée alliée estimerait les ordres donnés par Foch de nature à léser les intérêts vitaux de sa troupe, il aurait le droit d'en appeler directement à son gouvernement. Tel fut le pacte de Beauvais. Une troisième étape, moins importante que la précédente, sera franchie le 14 avril seulement ; Foch recevra enfin le titre de la fonction qu'il exerce depuis le 3 avril : « général en chef des forces françaises, anglaises, américaines et belges combattant sur le front occidental ».

Dès le 26 mars, Foch installe son poste de commandement à proximité de la région où se déroulent les opérations actives. Son état-major est instantanément constitué par le regroupement du personnel qu'il a déjà utilisé sous ses commandements antérieurs. Le général Weygand, chef d'état-major, quitte Versailles où il représentait Foch au conseil de guerre interallié. Il emmène avec lui le colonel Desticker qu'il connaît depuis août 1914 et dont il ne s'est séparé qu'à de rares et courts intervalles; le lieutenant-colonel Pagézy qui, affecté à l'état-major du G. A. N. pour la bataille de la Somme, a suivi Foch dans tous ses déplacements. Quelques autres officiers également familiers, s'ajoutent à ces têtes de colonne. Le groupe est infime ; il constitue, non pas un état-major organique, mais un simple troisième bureau [1], où l'on s'empresse de réunir la documentation nécessaire sur les différentes armées : situations, cartes, opérations, etc. Tandis que les événements suivent le cours précipité qu'on connaît et que Foch va de l'un à l'autre des exécutants, le général Weygand met en marche la machine bureaucratique ; les officiers du début, avec lesquels on a paré au plus urgent, sont successivement renforcés sans que soit modifié le caractère de l'organisation : ce troisième bureau ayant à s'occuper d'armées qui ne sont pas identiques, il importe de le répartir en autant de sections qu'il y a d'armées alliées mises sous les ordres de Foch ; on forme donc une section française (trois officiers), une

1. On sait que les grands états-majors comprennent en général quatre bureaux entre lesquels les attributions se trouvent réparties comme il suit : 1er bureau, personnel; 2e, renseignements; 3e, opérations; 4e, matériel. En outre les services sont placés sous la direction d'un organe distinct : direction des étapes ou de l'arrière, formant un second groupe de l'état-major.

section anglaise (deux officiers), une section américaine (un officier), une section italienne (un officier). On lui rattache en outre les officiers de liaison dont le titre indique suffisamment la fonction.

Au premier répit laissé par l'ennemi, on accole au troisième bureau, un deuxième, composé de trois officiers, non pas pour procéder à la recherche des renseignements, ni établir des synthèses, ce qui supporte mal l'improvisation, mais pour recevoir et commenter au chef les bulletins établis par les services correspondants des armées alliées. Un premier bureau vient ensuite, tout à fait insignifiant.

A côté de cet état-major proprement dit, les armées étrangères ne tardèrent pas à vouloir être représentées par des officiers leur appartenant. Prétention fort justifiée si l'on songe à la variété des organisations intérieures et aux dissemblances d'esprit ou d'aptitudes. Un double jeu d'organes d'information et de contact s'imposait : officiers étrangers à la disposition de Foch pour le renseigner sur les éléments spéciaux dans le détail desquels son propre état-major ne pouvait s'immiscer ; officiers français, relevant de lui, au contact permanent des armées étrangères dont ils suivaient les opérations. Telle était, d'ailleurs, la raison d'être des missions militaires créées dès le début des hostilités, sans que Foch ait eu la moindre part à leur institution, mais qui, depuis plusieurs mois, recevaient de lui une impulsion vigoureuse. La seule modification introduite, en mars 1918, dans le régime établi, consista dans le transfert des deux missions britannique et américaine au siège de son quartier général. Les missions françaises auprès de ces armées furent maintenues en fonction et des liaisons régulières s'établirent aussitôt.

L'ensemble du réseau d'état-major décrit ci-dessus qui, sous la direction du général Weygand était l'*aide* de Foch dans l'exercice de son commandement, se rapportait au seul front d'Occident. Mais Foch s'occupait déjà des autres fronts et il continuait d'en garder la haute direction au point de vue français. Les organes dont il disposait à cet effet ne le suivirent pas dans les divers déplacements de son quartier général, à Sarcus d'abord, puis à Bombon, enfin à Senlis. Il les maintint à Versailles ou à Paris, d'où ils continuèrent

à assurer les relations avec les missions françaises fonctionnant auprès des armées italienne, hellénique, etc. Le colonel Georges, déjà placé à leur tête dans l'état-major Foch à Paris et chargé par suite d'établir la documentation relative aux fronts extérieurs, ne quitta point Paris en mars 1918. Tous les quinze jours environ, il se rendait auprès de Foch pour le mettre au courant des situations et recevoir ses directions. Toutefois, à partir du 4 novembre, quand les défections successives de la Bulgarie, de la Turquie et de l'Autriche permirent d'envisager l'encerclement de l'Allemagne, le colonel Georges vint établir son service au poste même de commandement du maréchal Foch.

En résumé, l'organisation de l'état-major du commandement suprême des armées alliées se présentait sous la forme suivante :

1° Un noyau d'officiers français (une vingtaine environ, au moment de leur maximum, y compris les officiers de liaison [1]) constituant l'*état-major proprement dit*, ne remplissant guère que le rôle d'un troisième bureau. Il est le collaborateur aussi intime que l'autorise le chef, avec la pensée de celui-ci. Il comporte deux fractions : l'une, qui marche avec Weygand, s'occupe de la bataille de France ; l'autre, chargée des fronts extérieurs, reste d'abord à Paris et ne rejoint Foch qu'en novembre.

2° A part ce noyau, à côté de lui, « hors du temple, et non dans le temple », pour employer l'expression dont se servaient les initiés, les *missions*, composées les unes d'officiers étrangers auprès du commandement suprême, les autres d'officiers français auprès des armées étrangères ; entre elles, un jeu d'officiers de liaison pour établir des relations fréquentes du centre vers la périphérie et *vice versa*.

La composition exclusivement française de l'état-major Foch n'alla pas, on s'en doute bien, sans provoquer quelques récriminations de la part des officiers étrangers. Ils imaginaient peut-être que le rôle revenant à cet état-major n'était pas sans analogie avec celui des troisièmes bureaux dans les autres grands états-majors. Or, nous le verrons

1. Le seul G. Q. G. français comptait à la même époque plus de 500 officiers ; il était parti, en 1914, avec 110 officiers.

plus loin, rien dans cette supposition n'était conforme à la réalité. Foch s'opposa donc constamment à ce que des officiers étrangers vinssent grossir son état-major immédiat dans des proportions qui n'étaient nullement en rapport avec son exacte importance. Une réclamation écrite ayant été formulée, à l'adresse du Gouvernement français, par un gouvernement allié, force fut à Foch de donner un semblant de satisfaction. Ainsi décida-t-on, en octobre 1918, la création d'un quatrième bureau composé d'officiers appartenant aux différentes armées de la coalition. Ce fut l'origine de la D. G. C. R. A. (direction générale des communications et des ravitaillements alliés) placée sous la conduite d'un spécialiste éminent, le colonel français Payot. Par suite de la forme même de la bataille en cours, cet organe n'eut pas à déployer une activité bien soutenue et, de ce fait, ses rapports avec Foch restèrent assez espacés. Par contre, à partir de l'armistice du 11 novembre, pendant la translation des armées de la frontière française au Rhin, les services rendus par cette D. G. C. R. A. furent de premier ordre.

IV

FONCTIONNEMENT DE L'ÉTAT-MAJOR FOCH

S'il ne constitue pas un état-major à la façon de ceux qui fonctionnent simultanément ailleurs, l'état-major Foch n'en renferme pas moins quelques individualités remarquables. Gens modestes, comme il convient à leur rôle; dévoués, corps et âme, à la sainte cause de la patrie ; décidés, pour que soit gagnée la guerre, à tous les sacrifices. Nous ne voudrions pas, dans une étude consacrée à leur chef, et sachant combien sincère est leur désir de s'effacer devant la personnalité colossale de ce dernier, parler d'eux en des termes qui les feraient rougir. Il est cependant nécessaire, pour le sujet même qui nous occupe, de définir en quelques traits brefs ceux d'entre eux qui se trouvèrent le plus près de Foch à l'heure de la crise décisive.

Le colonel Georges, affecté à l'étude des théâtres exté-

rieurs d'opérations, était, au double point de vue physique et intellectuel, l'un des plus vigoureux officiers de l'état-major de l'armée en 1914. Bien au courant de la troupe avec laquelle il avait fait campagne en Algérie et au Maroc, c'était un esprit cultivé, plein d'ardeur, qui, jeune encore, avait atteint sa complète maturité. Après avoir reçu, étant à la tête d'un bataillon et sur le front français, dans les premiers temps de la guerre, une glorieuse blessure ; après avoir séjourné quelques mois auprès du général Sarrail à Salonique, on l'avait employé à des missions, de nature délicate, au cours desquelles l'étendue de ses connaissances, la noblesse de son caractère, la largeur de ses vues, lui permirent de rendre des services remarqués. Notamment, le département de la Guerre l'avait, en 1917, adjoint à M. Jonnart quand celui-ci fut, au nom des puissances de l'Entente, chargé de liquider le dangereux *imbroglio* qu'en toute impunité, jusque-là, le roi Constantin de Grèce avait pu machiner sur les derrières de l'armée d'Orient.

Sur le même plan que le colonel Georges, mais chargé du théâtre d'opérations franco-rhénan, un studieux artilleur, le colonel Desticker, avait, si notre mémoire est fidèle, compté jadis à l'état-major du général Maunoury, gouverneur de Paris, et à ce titre, membre du Conseil supérieur de la guerre.

Ces deux aides immédiats de Foch connaissent donc à fond le mécanisme des grands états-majors modernes. Ayant longtemps vécu dans l'ambiance des idées en cours sur les problèmes supérieurs de la technique militaire, on est fondé à les croire bien préparés à saisir promptement et traduire avec fidélité les volontés du commandant en chef.

Une telle élite, issue de l'École supérieure de guerre, travaille sous la direction d'un chef d'état-major qui, sans être passé par cette école, pépinière classique d'officiers d'état-major, n'en est pas moins éminent. Encore lieutenant-colonel en août 1914, le général Weygand appartenait au 5e régiment de hussards, à Nancy, l'un des régiments de cavalerie du 20e corps d'armée que commandait précisément Foch. Les deux hommes se sont retrouvés à ce poste militaire après que la Bretagne eût établi entre eux des contacts mondains. Né à Bruxelles en 1857, Weygand, brillant officier, joignait aux qualités extérieures de son arme un fond

de solides aptitudes morales et intellectuelles. Il avait compté à l'École d'application de cavalerie, en qualité de chef d'escadrons instructeur en chef, à l'époque où le général Bourdériat, un des professeurs renommés de l'École de guerre, commandait à Saumur. L'année d'après, on le retrouve suivant les cours du centre des hautes études à Paris et Joffre l'y a certainement remarqué. Esprit très ouvert, consciencieux et appliqué, d'une intelligence extrêmement vive, débordant d'activité, mais sans fracas ni ostentation, rompu aux exercices du corps et doué d'une résistance physique qui lui permet de travailler sans dormir plusieurs nuits de suite, il possède tout ce qui convient à un officier d'état-major complet ; mais il n'a subi aucune des déformations professionnelles qu'imposent fréquemment des stages prolongés dans les bureaux du temps de paix. Ses subordonnés, pleins d'affection pour lui, disent : « Weygand fait tout, voit tout, pense à tout. »

Quand il s'agit de constituer, à la fin d'août 1914, l'état-major du détachement d'armée qui devint peu après la IXe armée, Foch demanda et obtint, du bureau du personnel du G. Q. G., d'emmener, comme chef d'état-major, le lieutenant-colonel Weygand. Depuis lors, celui-ci est resté constamment sous les ordres du futur maréchal, et quand on parlait à Foch de cette longue collaboration, il se bornait à répondre qu'il était désormais trop vieux pour s'accoutumer à de nouveaux visages. Il y avait, personne n'en doute, bien autre chose que la tyrannie des habitudes prises pour pousser Foch à conserver le premier chef d'état-major de son choix.

Aux belles qualités militaires que nous venons d'exposer, le général Weygand joint, en effet, d'être un homme de cœur ; aussi ne semble-t-il pas possible de ne point éprouver pour lui de vives sympathies. Lui-même a toujours montré le dévouement le plus absolu à son chef. A cet esprit d'abnégation et de discipline dont tous les officiers de l'armée se sont sentis animés, soit dans la période pénible des premières semaines de la guerre, soit au cours des interminables mois de la guerre d'usure, le général Weygand ajouta une patience, une douceur tout à fait méritoires. Son égalité d'humeur, sa sim-

plicité, sa courtoisie à l'égard de chacun ont fait l'admiration de ceux qui eurent, pendant la guerre, des rapports avec lui. Il avait le don, non pas de réprimer puisqu'ils font en quelque sorte partie du génie même, mais de contenir, d'amadouer les bouillonnements fréquents de son chef. Quand les circonstances priveront celui-ci du voisinage apaisant d'un confident fidèle, son humeur s'en ressentira et ceux placés en dessous diront alors, en leur langage familièrement respectueux : « Le patron est comme un crin ! » Ces accès répétés de mauvaise humeur se produiront en particulier en 1917, quand, dépossédé du commandement dont il a cependant tiré le meilleur parti possible pendant l'ingrate bataille de la Somme, Foch deviendra errant de Senlis à Paris, de Mirecourt à Versailles. On sait qu'au cours de cette année-là, le général Weygand fut envoyé à Berne pour y régler, d'accord avec l'état-major helvétique, les conditions dans lesquelles on ferait face à une attaque éventuelle allemande à travers la Suisse. Grâce au tact habile qu'il sut déployer dans ces tractations, au prestige sans emphase que lui valurent ses connaissances techniques, il revint en France apportant la féconde garantie du concours armé de nos sympathiques voisins du Jura.

Mais à part ces très rares intermittences, Weygand ne quittera, autant dire, jamais Foch. Il l'accompagnera dans la plupart de ses déplacements, assistera à ses entretiens importants. Dans son bureau, toujours porte à porte avec celui du maréchal, les échanges seront incessants. Prenant leurs repas à la même table ; ensemble, faisant à pied, chaque jour, de longues promenades, le général Weygand deviendra le collaborateur le plus assidu, le dépositaire le plus exact de la pensée de Foch. C'est principalement au cours de ces promenades en commun que s'élaboraient les décisions du grand chef. Au retour, bien pénétré des volontés exprimées, à la genèse desquelles il avait au moins assisté, Weygand pouvait alors, sans crainte d'erreur, à l'abri des omissions qu'une mémoire fidèle lui permettait d'éviter, répartir la besogne entre ses subordonnés, faire procéder à la rédaction des ordres, se réservant les plus importants ou les plus délicats, régler en pleine connaissance de cause, avec les divers

intéressés, la foule des détails que soulevait la stricte et ponctuelle exécution de ces volontés.

Il semble y avoir, dans cette présence constante de Weygand, non seulement aux divers actes du commandement de Foch, mais encore au déroulement de son existence courante, comme une intention délibérée, voulue par celui-ci. Bien certainement, jamais celui-là n'aurait rien tenté pour s'imposer de la sorte : cela résulte à la fois autant du tempérament de l'un que du caractère de l'autre. D'ailleurs, toujours modestement effacé, déférent et silencieux, Weygand ne cherche pas à jouer un rôle effectif dans les conversations auxquelles il assiste. Impassible et sans un geste, les yeux rivés sur Foch dont il se tient prêt à saisir, dans les mouvements du visage, les variations du regard, les moindres inflexions de la voix, tout le travail progressif de la pensée, on dirait qu'il aspire à en deviner le premier les manifestations prochaines ; il suit, à travers l'esprit de son chef, l'échange en cours des idées. Weygand demeure spectateur sans que Foch songe, comme s'il ignorait sa présence, à se tourner vers lui, à rien solliciter qui puisse ressembler à un concours ou la moindre marque d'approbation. Il y a à peu près unanimité dans les nombreux témoignagnes recueillis sur ce point.

Une pareille intimité, quand elle n'aboutit pas à une présence obsédante d'où ne tardent pas à naître des froissements réciproques suivis de près d'une bruyante séparation, développe, à la longue, une amitié sûre, sincère, profonde, un dévouement fertile en conséquences bienfaisantes. Et c'est ainsi, croyons-nous, que l'Histoire, pour être exacte, devra se représenter Foch et Weygand : deux amis inséparables entre lesquels aucun tiraillement ne peut surgir, les exigences du premier, si rigoureuses soient-elles, étant toujours tempérées par l'affection de celui qui les dicte et satisfaites grâce à l'esprit de discipline et d'abnégation du second.

Il y a, entre les deux hommes, en plus de l'écart entre les situations acquises avant leur rapprochement, l'écart entre les âges qui justifie à merveille la déférence du second, excuse et rend tolérables les brusqueries du premier. Le grand chef, paraît-il, ne s'en fait point faute quand il a lieu d'être soucieux

ou mécontent, et c'est à peine si, dans ces moments-là, le général Weygand se trouve un peu mieux traité que les autres.

Par bonheur pour *les autres*, ils restent confinés dans une tâche très secondaire de rédaction ou d'enregistrement. Autour de Foch, point de « parlote » dans le genre de celles entrées dans les mœurs militaires, tendance à peine déguisée vers l'anarchie du commandement ; on ignore le rapport journalier ; le travail intellectuel du chef ne s'exécute jamais en public, si restreint soit ce dernier, et il n'est pas rare, dans cet état-major, de connaître les décisions prises par l'exécution qui s'en fait. Foch n'a guère d'autres contacts avec son état-major que ceux établis par Weygand. C'est à peine s'il en connaît les officiers ; et à l'exception de deux ou trois, le plus grand nombre ne l'aborde, autant dire jamais. Cette indifférence, plus apparente à coup sûr que réelle, la sollicitude étendue du chef d'état-major s'efforce de la compenser. Peut-être eût-elle fini, à la longue, par devenir nuisible à l'esprit de corps de ce groupe si, pour maintenir le liant et la franche camaraderie indispensables à son bon fonctionnement, il n'y avait eu, pendant la guerre, le sentiment haut placé du devoir...

Nous l'avons déjà dit, tous sont des officiers de valeur. Foch, à quelque usage qu'il les destine, n'aime pas les esprits lents; il faut vite comprendre avec lui et cette qualité doit savoir se plier à des termes fréquemment sibyllins, aux phrases ramassées et concises glissant à travers son éternel cigare, jets subits de ce bouillonnement intérieur d'idées qu'élabore sans cesse son puissant cerveau.

Il requiert encore de chacun une précision, une exactitude méticuleuses. S'il veut n'avoir affaire qu'à de simples scribes, il les exige parfaits. Impitoyable sur les questions de forme, il vérifie avec soin, avant de signer, tous les documents qu'on lui a préparés à la machine à écrire. Malheur à l'officier qui, involontairement ou à dessein, modifie en quoi que ce soit la minute qu'on lui a remise. La seule omission d'une virgule, la plus insignifiante interversion dans les mots, en voilà assez pour jeter le chef dans de violentes colères et valoir à leur auteur de cinglantes observations.

Foch se souvient d'avoir été lui-même officier d'état-major.

On lui dresse des cartes constamment tenues à jour et présentées sous l'aspect qui lui est familier. Les états de situation des armées à lui fournir pour des dates fixes sont épluchés jusque dans leurs moindres détails.

L'état-major Foch fonctionne dans le calme absolu et s'obstine à le rechercher. Aussi échappe-t-il presque aux regards des mieux avertis : c'est seulement vers la fin de la guerre qu'il installera près de lui un poste de T. S. F. Point d'apparence théâtrale, ni de déploiement de troupes ; nulle parade ; on a peine à imaginer qu'au point d'où partent les ordres qui mettent en mouvement des millions d'êtres humains en proie au flux de passions les plus exaltantes, un si discret apparat puisse suffire. De sa personne, Foch est toujours très simplement logé ; le faste, les réceptions lui déplaisent. Sa façon de vivre s'est maintenue d'une régularité exemplaire, malgré l'ascension qu'il faisait vers les plus hauts sommets de la hiérarchie. Il se complaît dans le groupe restreint de ses habitués; mais à l'égard des étrangers qui l'abordent, et quand ses préoccupations lui laissent quelque répit, sa conversation prend volontiers un tour enjoué, son attitude est empreinte d'une cordiale bonhomie.

Les repas, modestes et courts, sont invariablement fixés de façon précise à midi et sept heures du soir. La table est un service ; il n'est pas permis de s'y présenter après l'heure et quand il arrivait en retard, fût-ce d'une minute, le général Weygand lui-même allait dîner à une table autre que celle de Foch. Celle-ci, jusqu'en 1918, comprenait les officiers faisant partie du troisième bureau proprement dit. Quand l'état-major Foch prit l'extension signalée plus haut, le maréchal ne garda à sa table, avec Weygand, que le colonel Desticker et ses deux officiers d'ordonnance.

Foch mange vite et de fort bon appétit. Languissante par moments, la conversation qui, par ordre, ne roule jamais sur les opérations, tourne parfois à la plaisanterie ; Foch n'est pas prude et, s'il n'en fait pas montre pour son compte, il ne déteste pas l'esprit gaulois de nos pères. Quand il veut bien s'en donner la peine, et le cas n'est pas rare, il s'entend à merveille à parler sur n'importe quel sujet ; il fait alors le ravissement de son auditoire. Mais il arrive que la situation soit

tendue; alors, Foch reste silencieux et on l'imite alentour. Il faut néanmoins le distraire. Pour cela, on a recours à ce que Rabelais nommait un *morosophe* ; on le choisit parmi les officiers d'ordonnance, sur l'un desquels le général Weygand tape d'autant plus fort que les préoccupations sont plus dominantes. Il arrive que Foch se laisse aller à sourire...

Quoi qu'il arrive, Foch se couche entre dix et onze heures du soir ; il se lève régulièrement de bonne heure. Il fume de gros cigares qu'il mâchonne entre ses dents, ou bien la pipe. On ne l'a jamais vu indisposé pendant toute la durée de la guerre, si ce n'est à la suite d'un accident d'auto, dont il fut victime, peu avant les débuts de la bataille de la Somme. Il n'a pas même subi les atteintes de la grippe qu'eurent à supporter les gens de son entourage.

Cet accident d'auto le rendit indisponible quatre ou cinq jours seulement, et encore par ordre du médecin. Il était dû à la vitesse exagérée à laquelle on le conduisait. Foch, qui se déplace beaucoup, n'est satisfait qu'à l'allure de cent kilomètres à l'heure : jamais, selon lui, on ne roule assez vite. Il peut ainsi se montrer partout où il estime sa présence utile et, comme s'il possédait un don d'ubiquité, faire sentir à la fois son action personnelle, effective, sur les divers exécutants. L'obstacle créé à l'exercice de son commandement par l'étendue des fronts de la guerre qu'il mène et la distance qui sépare les opérations en cours, se trouve de la sorte vaincu. Lui-même se rend mieux compte des situations ; il les voit de ses propres yeux, sans intermédiaire, sans subir l'oppression, quoi qu'on fasse, déformante des transmissions écrites, des officiers de liaison ou des psychologies ébranlées de chefs subordonnés.

Une telle façon d'agir exige de sa part une activité formidable et il serait intéressant de relever l'emploi de ses journées, mesurer les longueurs de route couvertes. Après avoir circulé depuis le matin, courant de l'un à l'autre de ses commandants d'armée, réconfortant celui-ci, combinant avec celui-là, il revient le soir à son poste de commandement où il donne ses ordres ; on les rédigera dans la nuit pour les présenter à sa signature le lendemain, avant qu'il ne reparte dans une direction nouvelle.

Semblable dépense de forces physiques n'entrave en rien le jeu régulier de sa pensée. Comment s'élabore cette dernière?

Ceux qui, pendant la guerre, ont vécu dans le voisinage de Foch, s'accordent à déclarer que son cerveau est en constant labeur. Sans cesse l'homme réfléchit, médite, voit au delà du moment présent ; son esprit glisse, échappe à ce qui l'entoure. Ainsi s'expliquent ses formules énigmatiques, ses phrases souvent incomplètes : on dirait de simples repères parlés, analogues à ceux qu'on prend sur un carnet de notes. L'éclair de sa conception gagne sa parole de vitesse ; avant même qu'il ait fini d'exprimer une idée, l'idée nouvelle a surgi, impatiente à son tour d'être émise. Voilà pourquoi Foch paraît parfois difficile à comprendre. Non pas qu'il ne sache avec toute la netteté désirable ce qu'il veut, ni que de l'afflux simultané des mots naisse, dans son esprit, la moindre confusion : nul n'a, au contraire, plus de lucidité, plus de clarté que le sien ; nul n'est, comme lui, capable de s'absorber dans une seule tâche. S'extériorisant de tout ce qui est accessoire, il voit instantanément, dans un problème complexe, le point qui lui revient en sa qualité de chef. Il y applique alors toutes ses facultés et, sans effort apparent, il mène à bonne fin la découverte de la solution la meilleure.

Autre pouvoir merveilleux ! Si, pour cette œuvre intellectuelle, le calme lui est profitable, le tumulte ne le gêne en rien et les dangers ne sont pas faits pour l'amoindrir dans l'usage de ses facultés. Mais ce qu'à aucun prix on ne l'a jamais vu tolérer, ce sont les influences extérieures qui voudraient réagir sur lui, l'empêcher de procéder directement à un examen rigoureux des faits eux-mêmes, examen d'où doit sortir la décision à prendre. Quand les circonstances l'empêchent de voir de ses propres yeux, et s'il en est réduit à établir son opinion sur les dires des intermédiaires, il est impitoyable à qui ne se borne pas à rapporter la réalité stricte et entremêle à son récit des appréciations personnelles ou des opinions émises par d'autres.

Dans le travail incessant d'élaboration auquel il se livre, Foch prend souvent des notes, et combien précieux sera un jour, dans nos Archives nationales, le petit cahier aux feuilles jaunies qui l'a suivi pendant toute la durée de la campagne

et dans lequel, chaque soir, en quelques lignes, il a vraisemblablement résumé, avec ses propres observations, les faits marquants dont il désire garder la trace.

Il rédige en entier, de sa main, la minute de certaines instructions. Son style, vigoureux et concis, militaire mais sans sécheresse et ne manquant pas d'une sobre élégance, présente des tournures de phrases, des mots, qui n'appartiennent qu'à lui ; ils donnent à son texte une allure très personnelle. Foch tient à ces formes qui mettent le fond en valeur et font ressortir comme il l'entend les points importants. Plus souvent, il se borne, au cours de ses méditations, à noter de sa grande écriture régulière, peu penchée, où se révèle l'équilibre si caractéristique de sa nature, les idées qui restent à développer et dans l'ordre où il désire que soit faite leur présentation; la précision de sa méthode jaillit de ces bouts de papier aux paragraphes si nets : 1°, 2°, 3°... Au général Weygand d'utiliser ensuite ces notes et de faire établir le document définitif qu'il proposera à la signature du chef. Il n'est pas rare que le chef d'état-major rédige lui-même ces documents. Quel qu'en soit l'auteur, Foch n'hésite pas, quand il n'est pas complètement satisfait de la forme, à ajouter ici, à retrancher ailleurs, au besoin à tout recommencer. « Il faut, dit-il, être toujours prêt à bouleverser le plan d'un travail et le refaire de fond en comble. » Bref, rien ne sort de son état-major qui ne porte, d'une ou d'autre manière, son estampille particulière. — Il lui arrive enfin de se borner à donner des instructions verbales et celles-ci sont les plus difficiles à transformer en ordres ; celles qui attirent parfois sur les exécutants les foudres du chef. Tandis qu'on procède à la rédaction, la pensée de Foch continue à évoluer; elle creuse le problème, en découvre d'autres solutions auxquelles, mentalement, sa préférence est acquise. Et quand le travail matériel exécuté parallèlement par son état-major vient à lui être soumis, il ne se trouve plus en concordance avec la décision nouvelle qu'il devrait traduire...

En résumé, la méthode de commandement de Foch se révèle à nous sous la forme d'un état-major minuscule, fonctionnant à la façon d'un simple cabinet militaire, bien plus

qu'il ne ressemble aux autres grands états-majors contemporains. Les quelques officiers qui en font partie, pris individuellement, sont, avec des qualités différentes, des officiers de valeur, mais sans aucune spécialisation. Ils se serrent autour du général Weygand, seul confident et dépositaire des intentions du chef dont il est l'auxiliaire le plus fidèle, le plus intelligent, le plus actif. Mais la pensée dirigeante, les hautes spéculations de l'esprit, la conception des opérations, le concours énergique dans leur exécution, voilà qui demeure l'apanage exclusif et personnel de Foch. Ainsi, dans une futaie, la ramure élevée du chêne accède seule aux régions baignées de lumière éclatante, cependant que, sous sa protection et pour son utilité, se tiennent au ras du sol les brindilles et les plantes de la forêt.

ALBERT VEYMON

LETTRES DE PROSPER MÉRIMÉE

A ADOLPHE THIERS

Les papiers de Thiers, légués à la Bibliothèque nationale par sa belle-sœur, mademoiselle Dosne, contiennent sept lettres autographes de Mérimée, dont quatre sont inédites [1].

*
* *

La première en date (21 septembre 1843 [2]) a trait exclusivement aux ambitions académiques de l'auteur. Mérimée, qui sous la Restauration s'était lié avec Thiers dans le salon du peintre Gérard, et qui (sauf à railler son exubérance dans certaines correspondances intimes) le fréquentait beaucoup depuis 1840, Mérimée considérait l'ancien président du Conseil comme l'un des plus solides appuis de sa candidature éventuelle à l'Académie française. Il s'agissait de l'informer que, sans renoncer à ses ambitions de ce côté, il les ajournait, pour briguer immédiatement un fauteuil de membre libre à l'Académie des Inscriptions. La lettre est amusante, beaucoup moins par les facéties faciles alignées sur le compte de l'érudit

1. Les lettres des 21 septembre 1843, 22 mars 1860 et 15 août 1862 ont été publiées par M. Daniel Halévy dans la *Minerve française* du 15 octobre 1920.

2. L'original de cette lettre n'indique pas de millésime d'année, mais elle ne peut être que de 1843. C'est par une erreur manifeste que dans les papiers Thiers elle est classée parmi les lettres de 1841.

dont la mort vient de créer une vacance, que par les grâces prodiguées, avec un empressement tant soit peu inquiet et fébrile, pour désarmer le mécontentement possible du « patron » en dehors et à l'insu duquel une si grave décision vient d'être arrêtée ; elle montre un homme d'esprit aux prises avec une situation embarrassante, qui s'est renouvelée et se renouvellera sans doute plus d'une fois dans la chronique des élections et des manœuvres académiques.

Le calcul de Mérimée se trouva d'ailleurs justifié par le succès. Il fut élu à l'Académie des Inscriptions le 17 novembre 1843, malgré l'opposition de Raoul Rochette et de ce qu'on appelait déjà alors le clan de l'École des Chartes. Cette première victoire flatta fort son amour-propre, bien qu'il se soit donné le tort, pour divertir madame de Montijo, de tourner en ridicule la cérémonie de son installation : « J'ai fait hier mon entrée triomphale à l'Académie. Le secrétaire perpétuel [1], ayant mis des gants dont il n'use, je crois, qu'à cette occasion, m'a conduit par la main comme sa danseuse au milieu de l'auguste assemblée, qui s'est levée en pied comme un seul homme. J'ai fait quarante saluts, un pour chaque membre. Je me suis assis et tout a été dit. Heureusement qu'à cet établissement on ne fait point de discours comme à l'Académie française [2]. »

Cette soi-disant satisfaction déguise mal l'impatience qu'éprouvait désormais Mérimée de faire partie de l'Académie française. Le fauteuil de Charles Nodier lui fut attribué dès le 14 mars 1844, c'est-à-dire dans un délai sensiblement moindre que celui qu'il escomptait en esquissant à Thiers son plan de double campagne académique [3].

1. Ces fonctions étaient alors remplies par le baron Walckenaer.

2. Lettre du 25 novembre 1843 : Augustin Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 139-140.

3. « Observez que je n'avais aucun espoir d'ici à longtemps pour l'Académie française. Tous les académiciens qui me veulent du bien, vous excepté, me disaient : « Touchez là, vous n'aurez pas ma voix. Je l'ai promise à Sainte-« Beuve. » Après Sainte-Beuve venait un autre saint, Saint-Marc Girardin, qui étant de l'Université et du *Journal des Débats* devait être pour moi, pauvre cruche, un pot de fer terrible. Il meurt un académicien et un quart par an. D'ici à quatre ans il y aura donc cinq vacances. Si je suis nommé *libre* à l'Académie des Inscriptions, d'ici à un an je ne pourrai montrer le bout de mon nez. Mais dans deux ans, lorsque deux de vos collègues, confrères, veux-je dire, seront partis

*
* *

Les autres lettres effleurent la chronique mondaine et politique de 1856 à 1862 ; elles abondent en boutades d'agressive irréligion, « la seule cause », a écrit son biographe, « qui ait parfois fait manquer de goût à Mérimée ». Mais elles ont trait principalement aux derniers volumes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* ; elles reflètent des impressions et elles formulent des jugements qui ne laissent point que de nous déconcerter.

S'il est une tradition établie sur le compte de Mérimée, c'est que dès sa petite enfance il s'appliqua à tarir en lui les sources de l'émotion, à se rendre constamment impassible, au moins d'apparence, surtout en matière politique. C'est dix jours avant sa mort seulement que les désastres de 1870 lui arrachaient cette confession : « J'ai toute ma vie cherché à me dégager des préjugés, à être citoyen du monde avant d'être Français, mais tous ces manteaux philosophiques ne servent de rien [1]. » Il n'en est que plus surprenant qu'en pleine maturité, en pleine sérénité aussi, la simple évocation de la Bérézina, de Leipzig et de Waterloo l'ait jeté dans de véritables accès de fureur patriotique, au point de forcer cet homme si maître de lui à interrompre sa lecture et à arpenter sa chambre à grands pas. Il est encore plus étrange que Mérimée se soit ouvert et presque vanté de ce passionné chauvinisme [2]. Ses déclarations à Thiers sur ce sujet sont

pour le temple de Mémoire, ne pourrai-je pas bien timidement hasarder une première démarche? On me dit qu'on ne réussit qu'à la troisième. Ma grande objection pour me présenter à la première vacance (dans le cas où je n'aurais pas fait cet acte de candidat ailleurs), c'est que je n'aurais eu qu'une voix, c'est-à-dire la vôtre. Si l'on votait publiquement, la qualité du suffrage m'aurait consolé, mais pour le respectable public j'aurais trop ressemblé à M. Azaïs, et je n'ai pas autant de philosophie que lui. »

(Pierre-Hyacinthe Azaïs (1766-1845), inventeur du système philosophique des *Compensations*, écrivain et conférencier intarissable, était depuis 1830 candidat malheureux et persévérant à un fauteuil académique.)

1. A la comtesse de Beaulaincourt, 13 septembre 1870 : Filon, p. 347.

2. « Pour moi qui suis resté toujours un peu chauvin... » (Lettre du 22 mars 1860.)

empreintes d'un irrécusable accent de sincérité, et passent singulièrement la mesure des compliments par lesquels tout homme bien élevé se croit tenu de payer l'hommage d'un volume.

Infidèle à sa devise favorite, qui prêchait sans répit la méfiance, Mérimée adopte sur parole les conclusions historiques de Thiers. Il admet avec lui, par exemple, que, lors de l'armistice de 1813, les coalisés souhaitaient franchement la paix, à laquelle aurait seule mis obstacle l'intransigeance de Napoléon. Le soupçon ne lui vient point à l'esprit que Thiers, flatté, ébloui par la communication des papiers inédits de Metternich, ait pu s'en laisser imposer par les allégations intéressées du chancelier autrichien [1].

Il y a quelque chose de plus inattendu encore : ce sont les félicitations enthousiastes que Mérimée adresse à Thiers, non seulement sur la méthode et la limpidité de son récit, mais sur l'excellence de son style, traitant tantôt l'auteur de « grand artiste » et tantôt déclarant l'œuvre empreinte de « poésie touchante et sublime » ! N'oublions point que, si la masse des lecteurs de ce temps-là, séduits par la merveilleuse lucidité de la narration, saisis par le pathétique grandiose du sujet, saluaient en effet Thiers comme un maître écrivain [2], il se rencontrait déjà des réfractaires, pour protester avec Lanfrey : « Le style de M. Thiers a beaucoup de défauts : il est lâche, abandonné, sans nerf, d'une facilité banale, mais il a une qualité suprême : la vie... Il sait, il a entendu dire qu'il y a des scènes majestueuses ou tragiques qui veulent être décrites avec des couleurs plus sombres, des traits plus énergiques que les événements de tous les jours. Mais, comme la nature l'a traité avec une extrême parcimonie sous le rapport du pathétique et de l'inspiration, il emprunte ses couleurs à la rhétorique, au lieu de les demander à une inspiration qu'il

1. Il n'est plus douteux aujourd'hui qu'en 1813 les Alliés, et l'Autriche avec eux, ne cherchaient qu'à gagner du temps, et que, si Napoléon s'était prêté à leurs premières ouvertures, ils étaient décidés à produire de nouvelles et inadmissibles exigences. La démonstration d'Albert Sorel est à cet égard pleinement convaincante.

2. Les papiers de Thiers, conservés à la Bibliothèque nationale, contiennent un grand nombre de lettres dans lesquelles des lecteurs de toute catégorie lui expriment leur admiration.

ne ressent pas[1]. » En dépit des dissidences politiques, Mérimée avait le goût trop sûr, trop fin, trop indépendant pour ne point prendre ici contre le vulgaire le parti de Lanfrey. Si la courtoisie, si les relations de confraternité académique, si certaines arrière-pensées, dont il nous reste à parler, le détournaient de formuler aussi crûment ses réserves, rien du moins ne le contraignait à user avec Thiers d'un banal et grossier encens. Je me suis longtemps demandé si l'énormité des compliments débités en cette occurrence ne dissimulait point une secrète ironie : mais encore une fois, pourquoi se donner ici gratuitement les apparences de la naïveté, de l'engouement moutonnier et irréfléchi, toutes choses que Mérimée avait en particulière aversion? Force nous est de conclure que, dans une très large mesure, comme ces vétérans de la Grande-Armée, qui, d'une écriture malhabile et d'un style « troubadour », adressaient à Thiers leurs congratulations, l'auteur de *Colomba* a subi le prestige de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.*

*
* *

D'autre part, Mérimée, avec l'assentiment de Napoléon III, avait entrepris de rallier Thiers au second Empire, et ne désespérait point de réussir. L'empereur s'était flatté de séduire l'amour-propre de celui qui avait été exilé après le 2 décembre comme l'un des plus redoutables adversaires du coup d'État. De là des éloges publics et privés prodigués à l'historien, de là des ébauches de négociation avec l'homme politique. Une des lettres publiées ici révèle que le décret, fameux en son temps, du 24 novembre 1860, fut rédigé pour satisfaire à certains vœux de Thiers, transmis par l'intermédiaire de Mérimée : c'est du moins ce que celui-ci mandait à l'ancien ministre de Louis-Philippe et désirait assurément lui persuader. Des correspondances, publiées il y a quelques années, attestent qu'on s'inquiéta dans les milieux d'oppo-

1. Article de juin 1861, recueilli dans *Portraits et études politiques*, p. 67-68. Le comte Molé écrivait de son côté dans une lettre intime, après la publication du tome XII : « Le style est lourd, les phrases ne finissent pas et sont mal construites. » (3 novembre 1855 : *Souvenirs du baron de Barante*, t. VIII, p. 113.)

sition irréconciliable ; on alla même jusqu'à prétendre que Thiers, brûlant du désir de se rallier avec éclat, avait été retenu par les objections de « ses dames », comme on appelait communément autour de lui sa femme, sa belle-mère et sa belle-sœur.

Les illusions de Mérimée furent plus tenaces qu'on n'aurait pu l'attendre d'un sceptique. Après les élections de 1863, qui avaient fait rentrer Thiers au Palais-Bourbon, Mérimée écrivait encore de Fontainebleau : « Il m'a parlé en très bons termes de l'empereur et paraît déterminé à se séparer de l'opposition... Je ne doute pas qu'un de ces jours nous ne le voyions ici [1]. » La déception s'en trouva d'autant plus rude, quand, à la tribune du Corps législatif, Thiers dénonça avec une impitoyable vivacité les lacunes et les erreurs de la politique impériale : tantôt Mérimée lui reprochait, après les discours sur la question romaine, de se laisser griser par les adulations du faubourg Saint-Germain et de s'être fait une mentalité d'émigré; tantôt il le traitait de jacobin, et diagnostiquait non sans discernement : « Thiers est devenu à peu près républicain, vraisemblablement parce qu'il espère être nommé président à son tour [2]. »

La correspondance paraît s'être close en 1862 : mais les relations entre les deux personnages ne prirent fin que le 3 septembre 1870, par le plus tragique des dialogues.

Thiers, après avoir reçu du ministre Jérôme David la confidence de la catastrophe de Sedan, venait de rentrer chez lui, quand on lui annonça la visite de Mérimée, qui apparut accablé par la maladie autant que par le désespoir. De brèves répliques s'échangèrent :

— Vous devinez pourquoi je viens.
— Oui, je le devine.
— Vous pouvez nous rendre un grand service.
— Je ne puis vous en rendre aucun... Après Sedan, il n'y a plus rien à faire, absolument rien.

Malgré la gravité et l'on peut dire l'horreur des circonstances, le tempérament de Thiers était trop réfractaire au laco-

1. 25 juin 1863 : *Lettres à Panizzi*, t. I, p. 328.
2. 2 octobre 1864 : *Ibidem*, t. II, p. 56.

nisme pour qu'il pût s'en tenir là. Il développa son avis sur la situation militaire et sur la convenance de prendre l'opinion de Bazaine, tout en déclinant obstinément soit un portefeuille, soit même un concours officieux donné à la régente. A son témoignage, Mérimée se retira « fort malheureux [1] ». Le lendemain, le trône croulait plutôt qu'il n'était renversé. Le 8, Mérimée gagnait péniblement Cannes, où il s'éteignait le 23.

***

Est-il besoin de spécifier que les lettres de Mérimée à Thiers sont reproduites ci-après dans leur intégrité, sans corrections ni coupures? Je ne me suis permis de rectifier que deux ou trois inadvertances d'orthographe, plaisantes sans doute à rencontrer sous la plume de l'auteur de la légendaire dictée de Compiègne, mais au moins inutiles à consigner dans un texte imprimé.

Quant aux quelques notes placées en bas des pages, elles ont pour but soit d'identifier certains personnages peu connus ou oubliés, soit d'éclairer des allusions devenues forcément, après deux ou trois quarts de siècle, énigmatiques pour la grande majorité des lecteurs.

DE LANZAC DE LABORIE

***

(1855)

Mon cher maître,

Mille remerciements de votre volume [2], que je m'en vais lire aussitôt que je serai quitte d'un curé qui me tient (pour son église). Je vous le rendrai bientôt avec mon jugement, car je suis un de vos souscripteurs, mais je ne veux pas perdre

1. Thiers ajoutait, dans sa déposition devant la commission d'enquête de l'Assemblée de 1871 : « Quelques heures après, il m'écrivit que l'impératrice appréciait ma réserve respectueuse, mais ne renonçait pas à mes conseils. » Cette lettre n'a point été conservée dans les papiers Thiers.

2. Sans doute le tome XII, dont la préface expose et justifie la méthode historique de Thiers.

cette bonne occasion de me régaler de bonne prose et bien historique avant le commun des martyrs.

J'apprends avec bien du plaisir que madame Thiers va de mieux en mieux ; j'espère que madame Dosne n'est pas trop fatiguée. Veuillez leur présenter mes respectueux hommages et agréer l'expression de tous mes sentiments dévoués.

P^er MÉRIMÉE

Vendredi.

(Nouv. acquis. fr., 20.616.)

*
* *

Paris, 5 septembre 1856.

Mon cher monsieur,

J'arrive d'Écosse, et j'ai trouvé à mon arrivée votre 14e volume [1] qui m'attendait depuis longtemps déjà. Je me suis cassé le nez en allant place Saint-Georges pour vous remercier, puis je me suis mis à vous lire, et en vous lisant j'ai eu bien plus d'envie de vous remercier. Vous dites quelque part que la vérité est ce qu'il y a de plus beau. Cela est bien vrai. En vous attachant à être historien fidèle, vous avez été poète et peintre. La bataille de la Moskowa et la retraite, surtout le passage de la Bérézina, sont des tableaux qui transportent. Pour moi, j'en suis malade. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce dernier volume l'emporte encore sur les précédents, peut-être, parce que vous avez ajouté quelques notes qui font apprécier votre méthode et votre critique. Il est impossible de vous lire et de ne pas dire : « Voilà la vérité ! » Et combien cette vérité était inconnue ! Personne n'avait compris jusqu'alors les mouvements de Napoléon et ceux des Russes, la bataille de Smolensk et celle de la Moskowa.

Pourtant il faut que je vous fasse mes critiques. Vous écrivez *Ghjat* et vous avez raison, mais vous écrivez *Araktchejef* et vous avez tort ; dans le premier cas le *j* a le son du *j* français dans *jeu*, dans le second il a le son de *y*. Et puis vous écrivez

1. Le tome XIV de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* ne comprend que deux « livres » ou chapitres, *Moscou* et *la Bérézina*.

Czarewo Zaïmitché? Où avez-vous pris celui-là? *Tsarevo Zaïmichtché*, s'il vous plaît [1]!

Si par hasard, ce qui n'est pas impossible, la postérité était obligée de savoir le russe, elle vous arrangerait joliment.

Je suis chargé par M. Ellice [2] de vous dire mille tendresses. Il a eu un instant la présomption de vous attendre à Glenquoich. C'est un lieu enchanteur, ainsi que tout le reste des Highlands. Il n'y a pas d'habitants dans ce pays-là. Point de villages, rien que des auberges excellentes, des maisons de campagne délicieuses, des lords et des ladies. C'est la perfection.

Autant de tendresses de la part de lord et lady Ashburton [3], laquelle prend des brochets de 17 livres, à la ligne. Croyez que les Highlands seraient le paradis terrestre s'il n'y avait pas des bêtes fort cruelles nommées *midges*, qui vous mangent un homme tout vivant. Ce sont de petites mouches grosses comme la pointe d'une aiguille. Lorsque je suis arrivé à Kinloch Luichart, lady Ashburton comparait mon front à une carte de Suisse en relief. A quand les cartes de la Russie?

Adieu, cher monsieur; veuillez me mettre aux pieds de madame Thiers et de madame Dosne, et agréez l'expression de tous mes remerciements et de mes sentiments dévoués.

P. MÉRIMÉE

1. Mérimée, qui s'était mis à l'étude du russe dans les derniers mois de 1848, par manière de diversion à ses multiples soucis, s'était engoué de cette langue, qu'il proclamait « la plus belle de l'Europe, sans en excepter le grec » (A. Filon, p. 203-204 et 294-295).

2. Édouard Ellice (1781-1863), fils d'un directeur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, lui-même très mêlé au monde des affaires, entré dans la politique en 1818, membre en 1830 du ministère de son beau-frère lord Grey. Quoique sa sauvagerie l'eût fait surnommer « l'Ours » par Brougham, il avait de nombreuses relations en France, notamment avec Guizot, Thiers et la princesse de Lieven. Quelques mois avant sa mort subite, il déclina la pairie et le titre de lord Glengurry. (*Lettres à Panizzi*, t. I, p. 307-308 et 311.)

3. William Bingham Baring, second baron Ashburton (1799-1864), avait de 1845 à 1846 fait partie du ministère de sir Robert Peel. Sa première femme, lady Harriet Mary Montagu (qui allait mourir à Paris le 4 mai 1857), était une personne de haute valeur intellectuelle, qui aimait à s'entourer d'écrivains, et chez qui fréquentaient, à Londres comme en Écosse, Thackeray et Carlyle.

J'ai laissé lord et lady Holland[1] en très bonne santé. Ils comptent être à Paris vers le 15 de ce mois.

(Nouv. acquis. fr., 20.616.).

*
* *

Lundi, 7 septembre 1857.

Cher monsieur,

Je suis revenu de Suisse la semaine passée. J'ai trouvé votre 16e volume[2] qui m'attendait, et je viens de le finir. Comme j'apprends que vous êtes à la campagne, il faut que je vous écrive tout le plaisir que vous m'avez fait. « Plaisir » est un mot fort impropre, car plus d'une fois il m'est arrivé de bondir de mon fauteuil dans une espèce de rage et de faire cinq ou six tours dans ma chambre avant de pouvoir retrouver le calme nécessaire pour continuer ma lecture. C'est que nous autres ganaches, nous avons encore la fibre patriotique et nous nous vexons lorsqu'on nous dit tout ce que nous avons perdu.

Est-il possible qu'en 1813, pendant l'armistice, les alliés voulussent la paix et que l'empereur ne la voulût pas? Cela est non seulement possible, mais vous l'avez démontré clair comme le jour. Cela m'a confondu. Je croyais encore, et bien d'autres aussi, moins ignorants que moi, que le génie militaire de Napoléon s'était affaibli en 1813 par l'âge et les revers. Vous m'avez montré qu'il n'a jamais été plus grand capitaine.

J'aurais parié qu'après la bataille de la Moskowa vous aviez jeté tout votre feu et qu'il ne vous en resterait plus pour Leipzig. Ah bien oui ! Ce morceau est un chef-d'œuvre de clarté comme toujours, et de verve, de passion et de vraie éloquence. On dira de vous : *Vires adquirit eundo*. Mais

1. Henri-Édouard Vassall Fox, quatrième lord Holland, petit-neveu du grand Fox, fils et héritier de Henri-Richard, troisième lord Holland (1773-1840), qui avait fait de Holland-House un centre si brillant.

2. *Dresde et Vittoria — Leipzig et Hanau.*

après ce volume, comment vous tirerez-vous du 17e ? C'est votre affaire, et je ne suis pas en peine de vous. Le peu de bipèdes raisonnables que j'avais rencontrés en Suisse m'avaient parlé avec admiration de ce 16e volume. Très franchement, je vous dirai qu'il me paraît supérieur à tout ce qu'on m'en avait dit. Tâchez d'être encore modeste après cet éloge d'un homme fort difficile, après avoir été appelé « l'écrivain national » par le neveu de votre héros [1], et après avoir reçu communication du portefeuille de M. de Metternich !

J'ai rencontré à Chillon monsieur et madame Duvergier de Hauranne [2], qui s'attendrissaient en voyant un trou qu'on leur montrait pour les oubliettes du château. Quoi qu'il en coûtât à ma pudeur, l'amour de la vérité m'a obligé de leur expliquer la véritable destination de ces *lieux*.

J'ai passé en revue l'armée suisse, qui m'a paru aussi martiale que notre garde nationale, sauf quelques chasseurs de chamois qui ont l'air de durs à cuire. Si j'avais été le roi de Prusse, je ne me serais pas laissé faire la queue par ces bourgeois [3]. Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est de trouver Genève sans fortifications [4] et pleine de curés en soutane. Il y en avait presque autant que d'Anglais.

1. A la fin de la préface de son tome XII, dont la publication (1855) coïncidait avec le glorieux achèvement de la guerre de Crimée, Thiers avait écrit : « Le plus grand dédommagement de n'être rien dans son pays, c'est de voir ce pays être dans le monde tout ce qu'il doit être. » En retour, dans son discours d'ouverture de la session parlementaire, Napoléon III avait cité une phrase de Thiers sur la réconciliation générale au temps du Consulat, en appelant l'auteur « un homme d'État, historien illustre et national ».

2. Prosper Duvergier de Hauranne (1798-1881), fils d'un député de la Restauration, lui-même entré dans la vie politique en 1831, et d'abord membre ardent du parti doctrinaire, s'était rapproché de Thiers lors de la coalition de 1838 et était devenu un de ses plus intimes correspondants et amis. Son *Histoire du gouvernement parlementaire* devait le faire entrer en 1870 à l'Académie française.

3. Par le traité du 26 mai 1857, Frédéric-Guillaume IV de Prusse venait de renoncer à toute prétention sur la principauté de Neuchâtel, qui était devenue purement et simplement un des cantons de la Confédération helvétique ; il y avait eu auparavant, entre la Suisse et la Prusse, une période de tension assez marquée.

4. A partir de 1849, le gouvernement radical de James Fazy avait fait entamer la démolition des vieux remparts de Genève, qui pour les calvinistes orthodoxes symbolisaient le passé. Ce même gouvernement se montrait conciliant à l'égard des catholiques. (Cf. Georges Goyau, *Une Ville-Église*, t. II, p. 100 et s.)

M. Ellice m'a écrit de Kinloch Luichart, où il avait accompagné lord Ashburton, toujours impassible, même dans cette maison que sa femme avait créée [1]. Mais je suis si niais que j'avais prédit que M. Molé ne survivrait pas six mois à madame de Castellane [2]. M. Ellice est à Glenquoich avec quantité de belles dames. Si vous y allez, comme préservatif contre leurs attraits, arrêtez-vous à Manchester et regardez les *Grâces* de lord Ward, par feu Raphaël [3]. C'est encore plus beau que les Écossaises de Glenquoich.

Adieu, cher monsieur ; veuillez présenter mes respectueux hommages à madame Dosne et à madame Thiers, et agréez l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Per MÉRIMÉE [4]

(Nouv. acquis. fr., 20,618.)

1. La brusque mort de lady Ashburton, le 4 mai 1857, avait vivement ému Mérimée (A. Filon, p. 274). Lord Ashburton allait, le 17 novembre 1858, épouser en secondes noces Louise-Caroline Stewart Mackenzie.

2. Louise-Cordelia-Eucharis Greffülhe (1796-1847), mariée en 1813 à Esprit-Victor-Elisabeth-Boniface, comte de Castellane (le futur maréchal de France du second Empire), avait été renommée pour l'éclat de sa beauté et de son esprit ; Mérimée, assidu chez elle sous Louis-Philippe, était demeuré en correspondance amicale avec l'une de ses filles, successivement marquise de Contades et comtesse de Beaulaincourt. L'intimité de madame de Castellane avec le comte Molé avait été de notoriété publique.

3. Le célèbre petit tableau des *Trois Grâces*, imité par Raphaël d'un groupe antique conservé à Sienne, a passé depuis lors de la collection Ward, à Manchester, dans la galerie Dudley, à Londres. (Cf. E. Müntz, *Raphaël*, p. 245-246.)

4. Ici se placerait une lettre (déjà publiée) du 22 mars 1860, accusant réception du tome XVII, et contenant des appréciations sur la campagne de 1814. Citons seulement cette observation qui a gardé tout son à-propos, exception faite de la réflexion matérialiste de la fin :

« Vous ne m'expliquez pas pourquoi les Français sont de si bons soldats. Ils se battent un contre quatre. Pourtant les Russes sont des soldats magnifiques, grands, forts, durs à la fatigue. Les Autrichiens tirent la plupart de leurs recrues de provinces où tout homme apprend presque en naissant le métier de soldat. Pourquoi un gamin de la rue Mouffetard bat-il un cosaque du Don ou un Croate? Dites le pourquoi, dans une page du dix-huitième volume, en remarquant que le gamin, n'étant pas convaincu comme le Croate qu'il a une âme immortelle, devrait être plus soucieux de ménager l'étui de cette âme. »

*
* *

Cannes, 11 décembre (1860).

Cher monsieur,

C'est bien aimable à vous et très peu conforme aux habitudes de nos seigneurs les Parisiens, de vous souvenir de ceux qui sont au désert et de leur envoyer la manne. Votre manne a été la très bien venue et m'a fait passer trois jours délicieux sans vous quitter que pour manger, s'il faut dire la vérité.

Après les scènes si dramatiques et si poignantes du 17e volume, je craignais, je vous l'avoue, la tranquillité forcée du 18e [1]. Comment soutenir l'intérêt lorsque le héros est derrière la scène? Vous vous en êtes, ma foi, tiré à merveille, et vous avez toujours quelque moyen tout prêt pour tenir le lecteur en haleine. Il me semble que pour ceux qui, ainsi que moi, ont quelquefois tenu une plume, il y a un grand plaisir d'artiste à vous lire, lorsque, sans événements dramatiques, vous racontez les intrigues, les sottises vulgaires, vous en faites la critique, vous en montrez la moralité et vous en faites prévoir les conséquences. J'ai toujours cru que, lorsqu'on est simple et vrai on est un grand artiste, et vous me le prouvez par exemple sans réplique.

Je connaissais très mal l'histoire de mon temps. Je me souviens cependant d'avoir vu Louis XVIII, que nous appelions alors « le Gros Cochon ». Vous en faites un portrait très fin et très ressemblant. Je crois qu'il était tout ce que peut être un roi légitime, quand il a de l'esprit et du bon sens. Ses fautes par insolence et orgueil de race sont incroyables, et montrent bien que les rois ne sont pas pétris du même limon que les simples mortels.

Le congrès de Vienne était absolument nouveau pour moi. C'est une comédie des plus amusantes et des plus instructives. M. de Talleyrand est peint de main de maître. Quelle habileté pour faire de petites choses et quelle superbe indifférence pour les grandes ! Il était bien le ministre de Louis XVIII, qui insolentait l'empereur Alexandre quelques jours après en avoir reçu une couronne.

1. *Restauration des Bourbons — Congrès de Vienne.*

Je vous crois le juge le plus impartial, car comme vous le dites fort bien, l'historien ne doit appartenir à aucun pays, à aucune époque, mais il est difficile à un Français de vous lire sans avoir des démangeaisons aux poings. Je crains que si quelqu'un de ma connaissance, propriétaire de beaucoup de canons rayés [1], lit votre 18e volume, il ne lui prenne envie de les faire parler. Vous prenez une grande responsabilité.

A propos de responsabilité, vous en avez une autre sur la conscience. Je pense que lorsque vous avez lu certain décret dans le *Moniteur* du mois passé [2], vous n'avez eu aucune surprise, et que vous avez pensé que votre ambassadeur avait exécuté vos ordres. L'ambassadeur, après les avoir remplis, avait cru, tant il est de son pays, que la proposition n'avait pas été goûtée. Mais on ne se décide pas sans réfléchir : c'est notre spécialité que de ruminer longtemps. J'espère que la réflexion aura toujours de bons résultats, et je désire bien que les bons conseils ne manquent jamais.

Je vous écris, toutes les fenêtres ouvertes. Nous avons acheté ce beau temps par un vrai déluge, mais ici ils ne durent pas comme dans les affreux climats que vous embellissez de votre présence. A quand le 19e et le 20e volume? Vous faites bien cependant de laisser un peu respirer les gens ; il faut prendre des forces avant d'aborder la grande catastrophe de votre héros et de la France.

Adieu, cher monsieur ; veuillez me mettre aux pieds de madame Thiers et de madame Dosne ; si je ne craignais d'exciter en vous le démon de la jalousie, je vous prierais même de présenter mes hommages à la princesse Julie [3], mais vous ne ferez pas ma commission.

J'oubliais une critique. Vous dites « la bataille de Kras-

1. Napoléon III venait de doter l'artillerie des pièces rayées du modèle dit de 1858-1860, établi sur les plans du lieutenant-colonel Treuille de Beaulieu.

2. Le décret du 24 novembre 1860 avait marqué un léger retour vers le système parlementaire par le rétablissement du vote de l'adresse ainsi que du compte rendu *in extenso* des débats du Corps Législatif, et par l'institution des *ministres sans portefeuille*, chargés de soutenir devant les Chambres la discussion des projets de loi.

3. Julie-Charlotte-Zénaïde-Pauline-Lætitia-Désirée-Bartholomée Bonaparte (1830-19..), petite-fille de Lucien par son père et de Joseph par sa mère, mariée en 1847 au marquis de Roccagiovine. La *Revue de Paris* a publié naguère les lettres qui lui furent adressées par Mérimée.

noé ». *Krasnoé* est un adjectif qui veut dire *rouge* ou *beau*. Le lieu où se livra ladite bataille s'appelle, je crois, Krasnoé Sélo, le village rouge ou Belleville. On ne pourrait dire « la bataille de Belle ». Il est fâcheux que votre éducation n'ait pas été mieux dirigée en matière de slavisme.

Adieu encore, cher monsieur, pardonnez à mon pédantisme et agréez avec tous mes remerciements l'expression de mes sentiments bien dévoués.

P^er^ MÉRIMÉE [1]

(Nouv. acquis. fr., 20.618.)

1. Une dernière lettre, datée de Bagnères-de-Bigorre, 15 août 1862, félicite Thiers du tome XX, qui couronnait l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* en racontant la campagne de Waterloo, la seconde abdication et la captivité de Sainte-Hélène. Mérimée n'articule de réserves que sur la comparaison finale entre Napoléon et les grands hommes de guerre qui l'avaient précédé : « Des pédants de mes amis vous accusent d'injustice à l'égard d'Alexandre, qu'ils aiment probablement parce qu'il parlait grec. Je crois pour ma part que vous le jugez selon ses mérites. Agésilas et les dix mille Grecs avaient montré avant lui que l'empire des Perses n'attendait qu'une chiquenaude pour tomber en ruines. Je vous ai trouvé un peu rigoureux à l'égard de César, que vous regardez comme tout à fait exempt de préjugés vertueux. Il y a sans doute du vrai dans cette appréciation, mais outre que César n'avait pas le bonheur d'être éclairé par les lumières de la vraie religion, il vivait dans un temps où l'homme était particulièrement mauvais. Il avait vu les grands massacres de Marius et de Sylla, et il me semble fort beau à lui d'avoir été plus scrupuleux qu'homme de son siècle à l'égard de la vie des hommes. Il y a une lettre de lui où il dit qu'il n'imitera pas Sylla, et je pense que ce n'est pas par politique seulement, comme vous le dites, mais aussi par principes, ou si vous voulez par habitude et par caractère, qu'il était clément. »

Notons encore ce post-scriptum insinuant, dont l'intention politique est indéniable : « J'ai dîné dimanche à Saint-Cloud, et le maître de la maison paraissait plein d'admiration pour votre description de la bataille de Waterloo, qu'il venait de lire. »

CAMARADES ROUSKI

(AOUT-SEPTEMBRE 1917)

A madame Edmond Blanguernon.

> Fécondante discipline, que l'on te doit de chants de liberté !
>
> CH. BAUDELAIRE

I

Le 3 août 1917 il faisait un temps affreux dans le Limousin.

En qualité d'infirmier, je marchais derrière une compagnie de jeunes soldats. A ma droite, les têtes sonnaillantes des mules de la voiture médicale. A ma gauche, mon brave camarade le caporal-mitrailleur Gental. Nous suivions la route qui va d'Eymoutiers, dans la Haute-Vienne, à Gentioux, dans la Creuse. Nous longions sans entrain de sombres lignes d'arbres qui bruissaient sous l'averse. Au loin une frise de collines bleues se dessinait sous le ciel jaune. Autour de nous un paysage plat, sans perspective aérienne, une grisaille qui semblait, à travers les raies obliques de la pluie, une mauvaise esquisse sabrée à coups de crayon.

— Eh bien, Gental !

— Eh ben, vieux zig. Ça flotte.

— Où va-t-on?

— Quèque ça peut f...? — dit Gental avec une admirable indifférence qu'il n'eût pas montrée s'il n'avait respiré, parmi les relents moisis des capotes mouillées, l'odeur impérieuse de la discipline.

Les jeunes soldats de la classe 18 s'obstinaient à considérer l'expédition comme une partie de plaisir. Ils portaient allègrement sur l'épaule un fusil Lebel, et des balles D dans leurs cartouchières ; ils croisaient aux carrefours des batteries de 75 dont les lourds caissons cahotaient aux ornières. Une expérience, même brève, de la guerre les aurait avertis qu'il ne faut jamais plaisanter avec les armes à feu. Mais ils riaient, chantaient, hurlaient comme... juste comme nous — les vieux — qui, trois ans auparavant, jour pour jour — le 4 août 1914 — descendions les rues de Lille avec fusils, cartouches et canons, la même joie que les jeunes soldats, le goût des aventures et la certitude de vaincre.

Devant nous, sur cinq cents mètres de route, les casques bleus de pluie dansaient comme mille petites vagues rondes. L'aigre odeur des capotes trempées flottait dans le vent chaud.

— N'iront pas longtemps de ce train-là, — me dit Gental.

Ils allaient, pourtant, depuis plus de quinze kilomètres, et quand on s'arrêta pour la grand'halte, ma voiture était vide.

— Bon Dieu ! — dit Gental aux bleus qui regardaient goguenards mon brassard à croix rouge en enfournant d'énormes bouchées de singe, — bon Dieu ! les gosses, faudra voir à ne pas vous faire porter malades pour des bobos. Quand qu'on abat quinze kilomètres sans accroc, y a pas d'place à l'infirmerie.

On repartit, et les bleus, dont beaucoup avaient dormi dans l'herbe mouillée, montrèrent des faces blêmes et traînèrent la jambe. Il y eut des à-coups dans la marche. Les sections s'entrechoquèrent comme les wagons d'un train qui manœuvre. Les bleus ne chantaient plus. Des jurons jaillirent le long de la colonne. C'est curieux comme la fatigue suit de près la grand'halte. On croirait que c'est *quelqu'un* qui vous attend, assis sur une borne (celle qui marque le vingtième kilomètre),

se lève à votre approche et vous touche tous au passage. D'un bloc, le silence tombe. Chacun se retire en soi-même, se tâte avec soin, de la tête aux pieds, comme un chien qui cherche ses puces. Délicatement, muscle à muscle, on note avec inquiétude les modifications — les moindres — dont la fatigue altère l'organisme. C'est le moment désagréable où les pierres se placent d'elles-mêmes sous les pieds pour les tordre, où le filet d'eau qui se déroule au long de votre échine use du froid, du chaud, du chatouillement, avec des nuances exquises.

Comme j'observais que mes jambes se déplaçaient tout d'une pièce sans que l'articulation du genou ni celle du pied consentissent à jouer, j'éclatai brusquement :

— Bon sang d'sort, où va-t-on, mais où va-t-on? Ça commence à être la barbe !

Gental coula vers moi un regard ironique, à ras de son casque cliquetant de pluie :

— Quèque ça f... de l'savoir, pisqu'on doit y aller ?

Près de nous, un officier chevauchait, énigmatique et renfrogné, serré dans son caoutchouc dont les pans ruisselaient sur la croupe lustrée de sa bête. Il entendit la réplique de Gental et le regarda fixement au passage.

— C'est l'capitaine Dubois, — souffla Gental, — un copain à moi.

— Eh bien ! — dis-je, — demande-lui où on va.

La route serpentait entre des bois épais, toujours fermée d'un rideau d'arbres. Un à un les casques s'accrochèrent aux musettes. Des coups d'épaule redressèrent des sacs. D'un bout à l'autre de la colonne un carillon de chaînettes et de gamelles tinta. Et enfin retentit un bruit de pas spécial, un lourd traînement de pieds qui n'appartient qu'aux soldats fatigués, ceux qui vont droit devant eux, qui s'en voudraient de faire un détour d'un demi-mètre et qui, pour rien au monde, n'éviteraient les obstacles.

Pour ma part, j'écoutais avec hébétude le *chuic... chuic...* spongieux de mes pieds dans mes brodequins pleins d'eau.

— Vise ce petit-là, — me dit Gental, — va caler !

Hagard et soufflant, le petit n'avançait plus qu'avec le déhanchement laborieux, le roulis d'épaules d'un ascensionniste sur une côte raide. Sa figure écarlate, luisante de

pluie et de sueur, offrait l'effrayante grimace d'un homme à qui l'on vient d'apprendre un grand malheur. A chaque pas, son cou s'allongeait, se décharnait, et sa tête, dont le crâne rond et ras fumait, pointait devant lui en secousses brusques comme celles d'une poule qui picore. Il buta contre une pierre et s'étala. Je le relevai et le hissai en voiture. Mais le petit bleu, en reprenant haleine sur une cantine médicale, avisa Gental qui souriait derrière la fumée de sa pipe, et, furieux :

— C'est malin de rire, vous, caporal, vous n'avez pas le sac.

— Bah ! — dit Gental, indulgent, — tu as fait ving-cinq kilomètres avec le barda complet. C'est pas si mal...

Nous traversâmes au crépuscule un triste village de la Creuse. Aux vitres sales des chaumières parurent des têtes soupçonneuses de vieilles femmes dont les bouches édentées mâchaient ou marmottaient des choses.

Sur le ciel où couraient des nuées d'orage, la tour ventrue d'une antique église penchait à tomber. Nous emplîmes de tumulte la rue fangeuse, les vieilles disparurent et le village nous sembla charmant d'accueil et de confort quand nous sûmes que nous n'y resterions pas.

« *Quand Madelon vient nous servir à boire...* », la chanson de route, lancée par un gradé, retomba sans écho. La voix du commandant cria :

— Encore un kilomètre !... Allons !... du cran ! Ça se tire !...

Gental me donna un coup de coude :

— Je l'attendais, celle-là, — dit-il.

Et, de voir les têtes des bleus se redresser et leur pas se relever, il éclata d'un large rire :

— Ça prend, tu vois, ça prend toujours !... On nous l'a fait aussi. Rappelle-toi, vieux, les étapes de Belgique. Hein? Encore un kilomètre !... Combien qu'on nous l'a dit de fois !... On arrivait toujours et on n'arrivait jamais ! Bon Dieu ! Quand je repense à ce temps-là, je me demande si de Charleroi à Épernay y a plus d'un kilomètre.

Il pouvait être dix heures du soir quand nous arrivâmes au cantonnement. Déjà je me glissais dans ma paille sans vouloir autre chose que dormir, dormir et dormir. Mes yeux clignotants regardaient vaguement la silhouette noire de Gental

debout dans le cadre de la porte. Par instants, la lueur de sa pipe rougissait sa figure éveillée. Il voulait savoir quelque chose.

Longtemps après, j'entendis la paille bruire à mes côtés, puis la voix de Gental me souffla à l'oreille :

— J'ai vu l'adjudant, dis donc. C'est contre les Russes qu'on marche. Paraît qu'y chambardent le camp de la Courtine.

— Ah bah ! les Russes, — murmurai-je ; mais j'avais trop sommeil.

Gental s'étira, bâilla, frictionna ses membres las. Et, comme je lui tournais le dos avec humeur :

— Vieux, — dit-il, d'une voix inspirée, — comme c'est facile de faire marcher des hommes. On leur dit rien. Ou, si qu'on leur parle, on leur donne des faux tuyaux.

— Et quand les hommes s'en aperçoivent? — dis-je.

— Oh ! tu sais, vieux, en France, on n'a pas de rancune. Non, vrai, pour la rancune, on n'en a pas.

Et il s'allongea avec délices, au plus profond de la paille poussiéreuse.

II

Tout le détachement — six cents hommes environ — connut assez rapidement que « l'on marchait contre les Russes révoltés ». Mais on commença — et c'était une singulière façon de marcher — par séjourner près de trois semaines, sans bouger d'une ligne, au même cantonnement, dans un petit village de la Creuse nommé Féniers.

Les bleus avaient quitté avec plaisir leur vieille caserne de Limoges, en s'apitoyant hypocritement sur le malheureux sort de leurs camarades qui restaient en garnison et connaîtraient les tortures de l'exercice tandis qu'eux-mêmes se gorgeraient de grand air, de lumière et d'émotions vivifiantes. Mais, après huit jours de cantonnement, ils s'ennuyèrent à mourir dans leurs granges étouffantes, puis ils retrouvèrent, comme à la caserne, les longues séances de gymnastique, le service en campagne et même les marches militaires aux alentours du village. Alors ils regrettèrent d'être partis et ils

envièrent leurs camarades de Limoges qui, en rentrant de l'exercice, jouissaient de la soupe, de la sortie en ville avec le cinéma et d'un bon lit.

Je n'avais, moi, d'autre occupation que de ranger et d'épousseter mes fioles et médicaments. J'accueillais avec enthousiasme la moindre coupure. Peu de plaies furent lavées, aseptisées, cautérisées, pommadées, pansées comme celle de ce petit soldat qui vint me trouver, un après-midi que je pleurais d'ennui, avec une ecchymose insignifiante du dos de la main et que je ne lâchai qu'une grande heure après, le bras en écharpe, un décamètre de gaze blanche autour du poignet.

Quant à Gental, sa mitrailleuse étincelait ainsi qu'une orfèvrerie de musée. Mais comme il était un paysan et qu'il aimait la terre, il supportait beaucoup mieux que moi le silence et la solitude des campagnes creusoises et il restait, la pipe aux dents, des heures entières, assis sur un tertre qu'ombrageait un sapin, des heures entières à regarder frissonner, dans la lumière changeante du ciel incertain, d'immenses vagues de bruyères aux pentes violettes des collines.

Chaque fois que je me laissais tomber près de lui, après avoir frappé de ma canne l'herbe tiède et les rocs moussus où les vipères aiment à dormir, il ôtait sa pipe de sa bouche, me décochait une œillade de coin et demandait :

— Quoi de neuf?

— Rien ! — soupirais-je en m'asseyant. — On... marche toujours contre les Russes !

Le fait est que nous n'avions point encore avancé d'un seul pas en direction de l'ennemi.

Les rares soldats qui se souviennent encore des grandes manœuvres du temps de paix savent combien il leur fallait jadis déployer d'imagination pour redouter le brusque assaut des manchons blancs dans un village où tout dormait malgré qu'on le dénommât « cantonnement d'alerte », oui, tout dormait, depuis le colonel enfoncé dans la « plume » du presbytère, jusqu'aux sentinelles vautrées dans les charrettes à foin qui barricadaient la grand'route. Notre campagne contre les Russes rappéla, à son début, les grandes manœuvres du bon temps.

Nous n'avions nulle haine contre ceux que nous étions censés

combattre. Nous doutions même qu'ils existassent. Pour ma part, j'en arrivais à croire qu'ils n'avaient point davantage de réalité que l'ennemi *figuré* d'un thème stratégique, quand, un beau jour, les premiers soldats russes firent, à notre stupeur, irruption dans Féniers. Nous nous dévisageâmes les uns les autres avec curiosité, courtoisie et bonne humeur, nous, un peu confus de notre appareil guerrier, eux très à l'aise et forts d'être sans armes.

La situation des adversaires recéla donc, d'abord, un haut comique dont je goûtai toute la saveur. Les Russes évoluaient à leur guise dans le village et sur les routes, montés à cru sur de petits chevaux ombrageux, à la longue queue bruissante. Ils saluaient les sentinelles d'un geste amical ou goguenard et se sentaient tellement chez eux parmi nous que c'en était touchant.

Quand le soir tombait sur la campagne, les Russes, qui sommeillaient tout le jour au frais dans les vastes casernes du camp, sautaient sur leurs chevaux et vagabondaient à l'aventure. Et les collines, toutes noires sur le ciel assombri, nous renvoyaient en échos lointains le roulement feutré des galopades dans la poussière des routes blanches.

— Qui vive? — criait la sentinelle du calvaire où un vieux christ de granit — sans croix — les pieds joints et les bras levés, paraissait prêt à plonger dans une mer chuchotante de bruyères.

— Camarade Rouski !

Une grosse figure joyeuse, claire dans le crépuscule, apparaissait au-dessus d'une tête de cheval. La sentinelle, n'ayant pas d'ordres, relevait sa baïonnette. Le Russe passait au galop, dans une odeur de cuir. Les fers du cheval clapotaient sur les pavés du village endormi pour s'arrêter net, dans une gerbe d'étincelles, au fond de quelque petite rue sonore et mystérieuse où *on* attendait le cavalier.

Car *on* les aimait bien. Bons enfants, d'humeur amène, ils avaient une exquise façon de « pas comprendre » les questions indiscrètes. Ils vous regardaient de leurs grands yeux naïfs où il semblait qu'on lût jusqu'au fond, jusque dans cette cervelle sans méandres qui devait emplir d'un seul bloc leurs grosses têtes rondes. On leur demandait ce qu'ils pen-

saient de la guerre, des Allemands, et comment ces cavaliers intrépides qui, sans étriers, serraient de leurs cuisses épaisses comme des troncs d'arbre les flancs palpitants de leurs chevaux, ne galopaient pas un peu du côté de Verdun ou de Beauséjour :

— Pas comprendre ! La guerre?... Triste... oui... très triste, la guerre !...

Et ils riaient, renversant la tête, découvrant un gosier de loup entre deux rangées de dents blanches.

Ils faisaient grand usage aussi des bicyclettes de leurs compagnies cyclistes. Car on les avait retirés du front, sitôt leurs premières turbulences, avec leurs armes et leurs bagages. Et nos sentinelles connaissaient bien le grignotement des pneus sur les routes et le froissis des billes qui stridulaient, dans la nuit chaude, comme des cigales.

Les bleus enrageaient. Leurs casques, leurs baïonnettes et leurs cartouches les encombraient, et ils souffraient de se sentir ridicules. En plus, ils étaient jaloux. Ils avaient cru partir pour la guerre et cantonner dans des villages soumis à la seule loi martiale. Ils avaient pris possession des granges, des remises, des greniers en frisant les quatre poils de leurs moustaches et en lorgnant les filles. Mais, si le casque et la jugulaire virilisaient leurs profils jeunets, ils ne pouvaient faire un pas sans semer des cartouches derrière eux, sans accrocher leurs baïonnettes aux jupes des femmes ou aux barreaux des chaises. Les Russes, qui ne semaient derrière eux que l'argent, qui n'avaient point de baïonnettes et dont les lèvres rouges transparaissaient au travers de leurs soyeuses et blondes moustaches, triomphaient avec nonchalance. Et il y avait beau temps que les bleus qui, chaque matin, faisaient la gymnastique sur la place de l'Église, n'attendaient plus rien — hélas ! — de la séduction de leurs torses nus, blancs et grêles, tandis que les filles distraites, retenant d'une main leur jupon aux hanches, relevaient de l'autre leurs cheveux dépeignés, dans le jaillissement des fontaines, sous les platanes dont l'ombre noire était toute jonchée de ronds d'or.

Le malheur est qu'on ne pouvait point se fâcher. Nulle occasion, aucun ordre d'intervenir. Les Russes riaient beaucoup et le rire est presque aussi contagieux que le bâillement.

Je me souviens qu'un soir, la section de garde au calvaire fit une manœuvre impeccable, toute cliquetante de bruits de crosses en l'honneur de trois fillettes, qui, un doigt dans la bouche, contemplaient de leurs grands yeux anxieux et admiratifs ces jeunes soldats qui jouaient à la guerre. Les faisceaux alignés, les bleus, derrière, tout raides, au garde à vous, attendaient que le sergent commandât : « Rompez ! ». Au détour du chemin, un Russe surgit, sur un petit cheval écumant qui se cabra net, sauta rageusement sur place, arrosant de terre les soldats immobiles et recula, la bouche sciée par le mors, dansant sur ses jarrets pliés comme un cheval de cirque, dans les faisceaux qui s'écroulèrent. Le Russe bondit à terre, reçut un jet d'écume en plein visage et corrigea sa bête à grands coups de cravache qui zébrèrent le pelage lustré de sueur. Puis il s'excusa en souriant d'un air apitoyé :

— Petits fusils par terre... oh !... chagrin... pourquoi fusils?...

Il resta là, perplexe, grattant sa tête rousse, à côté du petit cheval qui tremblait sur ses jambes fines. Et les soldats, dont plus d'un avaient pâli de rage, ramassèrent leurs « petits » fusils sans rien dire.

Il y avait un homme qui sentait jusqu'à la souffrance le comique de la situation. C'était notre commandant. Trente mois de front dont huit sous Verdun lui avaient fait concevoir la haine de la guerre et l'amour du soldat français. De mémoire d'homme, il n'avait jamais puni un poilu du bataillon. Non point qu'il ne commandât que des saints ou des héros, mais il connaissait la manière — qui faisait merveille — de regarder mélancoliquement le coupable, de ses bons yeux qui luisaient dans sa face barbue et de lui dire avec une émotion qui n'était pas feinte :

— Comment ! C'est vrai ce qu'on me raconte de toi? toi qui as fait Fleury, Souville et la cote 304? Je ne peux pas le croire !...

Il souffrait du ridicule de ses soldats et il supportait avec impatience les cavalcades russes.

A sa table où il nous traitait deux fois la semaine, le major

et moi, le major parce qu'il l'aimait beaucoup et moi parce que, disait-il, il m'avait vu pas plus haut que ça (je l'avais connu lieutenant à Lille), il dévoilait ses ennuis sans contrainte. Il commençait avec une douce ironie :

— Concevez-vous, mon cher docteur... (Une galopade de Russes faisait sonner les vitres et il fermait le poing.) Qui est-ce qui nous a fichu, mon cher docteur, ce N. de D. de métier d'idiots?

Nous étions à dîner, un jour, quand un planton lui remit un pli urgent de la part du général.

— Ah ! Ah ! — dit le commandant, en croisant les jambes avec satisfaction, — j'espère que cette fois nous allons en finir et qu'on va poser des conditions sérieuses à tous ces écuyers de malheur !

Il décacheta l'enveloppe, lut et poussa un juron formidable :

— Mon cher docteur, — dit-il au major, — le ciel vous garde d'être jamais nommé commandant. Savez-vous ce qu'on veut de moi?... Non?... Que je fasse des prisonniers ! Ça, c'est vraiment beau ! Pour où les mettre? Qu'est-ce que j'en ferai? Va-t-on publier aussi un communiqué officiel du camp de la Courtine?

On fit les prisonniers. Et les bleus s'amusèrent énormément. Le commandant les interrogea, comme il interrogeait les Allemands, là-bas, du côté du fort de Vaux. Quand on vous amène des prisonniers, même si vous ne savez qu'en faire, vous commencez par les interroger : c'est de règle. Mais le commandant n'avait pas d'interprète et les Russes ne connaissaient guère le français. Les interrogatoires ne donnèrent rien de bon. A cheval sur une chaise, devant la porte d'une grange qui exhalait une odeur de foin et de pain chaud, le commandant, vareuse ouverte, répétait sur tous les tons, du doux au violent en passant par l'acerbe :

— Qu'est-ce que vous faites, dans votre camp?... compris?... dans votre camp ?

Les Russes répétaient péniblement :

— Dans... vo... tre... camp...

— Yes — ja — oui — si — parfaitement ! — disait le commandant.

Et il s'appliquait à articuler fortement les syllabes comme s'il était aux prises avec un morceau de viande dure :

— *Dans vo-tre camp de la Cour-tine.* Compris?

Alors, les prisonniers, la tête de leurs chevaux sur leur épaule, tout contre leur joue, se regardaient, riaient à pleine bouche, se balançaient lourdement sur leurs pieds bottés en affirmant :

— Camarades... oui... Rouski... Voilà !

Le commandant, esclave de la consigne, leur tenait un discours enfiévré où il était question « de grands gaillards forts comme des Turcs... zut ! non, je veux dire forts comme des... machins, et qui ne faisaient plus que la chasse aux femmes de la Creuse ! » Et il se frappait violemment la poitrine, à gauche sur le cœur : « pan ! pan ! » Et les prisonniers, suivant son geste, dégrafaient leur tunique et pêchaient dans la poche gauche un livret graisseux où « il n'y avait rien, Mossié, rien du toute ! »

Les chevaux emmenés par les dragons, les prisonniers s'allongeaient dans la grange, sur la paille. On fermait la porte au oquet et le commandant s'en allait dans son bureau pour y attendre des ordres.

Alors, passant la tête par une chatière dans la grange, je voyais un long rayon d'or où flottaient des poussières couper l'ombre d'encre et tomber tout droit du toit sur la face camuse d'un captif. J'entendais des ronflements bruire, une grosse mouche bourdonner, une vache mugir et tirer le foin de la mangeoire en un léger froissement de soie. L'ennemi dormait.

— Concevez-vous, mon cher docteur?... Foutu métier ! Les rebelles sont dix mille. Bon. Si j'en prends dix par jour, nous en avons pour trois ans.

— Vous en prendrez plus de dix, mon commandant.

— Dieu vous bénisse, mon cher docteur, alors je ne saurai plus où les mettre !

En effet, toutes les granges du village sentaient bon le cuir de Russie. On aurait cru en suivant les rues tranquilles, au crépuscule, se promener au fond d'un portefeuille.

Les dragons comptaient six chevaux par homme et le cycliste du commandant songeait à ouvrir dans une écurie abandonnée un magasin de bicyclettes.

Mais les bleus ne se lassaient point de ramener des prisonniers. Ils défilaient avec ivresse à travers tout le village, encerclant quelque colosse qui souriait aux filles par-dessus les baïonnettes. Ils croyaient triompher enfin, mais ils ne pensaient point qu'ils auréolaient les vaincus d'une gloire de souffrance et de faiblesse et que les Russes avaient maintenant non point seulement l'amour des femmes, mais leur pitié.

III

Pour dire vrai, notre expédition n'était point si stupide. Si elle vous semble incohérente, c'est que je préfère vous raconter ce que j'en ai vu plutôt que ce qu'on m'en a dit. Et vous savez qu'un soldat ne voit pas grand'chose d'une bataille non plus que d'une manœuvre.

Vers la fin du mois d'août, quelques randonnées en automobile avec le major m'apprirent que, tout autour du camp de la Courtine, il y avait des bataillons comme le nôtre, reliés entre eux par des grand'gardes, des petits postes, des patrouilles, et que tout cela faisait une chaîne assez solide. Ces randonnées me fournirent également, sur notre rôle, notre place, notre but et la situation générale, quelques précisions qu'il est temps que je vous soumette.

Vous savez que, en 1916, deux ou trois brigades russes vinrent en France combattre sur notre front et occupèrent le secteur de Champagne. Elles se conduisirent avec vaillance à Croucy et en maints endroits. Dès le mois d'avril 1917 le corps expéditionnaire russe subit le contrecoup de la révolution avec autant de violence et d'enthousiasme — m'a-t-on dit — que s'il eût combattu sous Stanislau ou dans les marais du Pripet. Leur bouleversement fut si grand qu'on ne put les laisser en ligne. Retirés au camp de Mailly, ils se partagèrent, après d'orageuses discussions, en deux groupes ennemis. Le premier, fort d'environ cinq mille hommes (je ne puis naturellement garantir aucun chiffre), se déclara prêt à soutenir le gouvernement de Kerensky et à continuer à nos côtés la guerre contre l'Allemagne. Le second, qui comptait dix mille soldats et sous-officiers, adversaires de Kerensky, tint des

meetings, forma des soviets, élut des délégués et sema à tout vent la bonne parole communiste. Kerensky demanda leur retrait du front. Et ils furent cantonnés dans le camp de la Courtine, qui dresse sur un plateau de la Creuse, parmi de grands arbres, les murs blancs et les toits rouges de ses casernes neuves.

La Creuse et la Corrèze sont de belles régions que leurs collines ravinées, leurs cascades ni leurs bruyères mélancoliques n'empêchent d'avoir de bonnes routes favorables aux courses à cheval. Friands de cyclisme et d'équitation, les rebelles trouvèrent leur camp trop étroit et ils se mirent à rayonner en tous sens, à travers le pays, en confiant à qui voulait les entendre que Kerensky était un insupportable tyran, le capitalisme la gangrène du monde, et criminelle la guerre contre l'Allemagne. Pour prouver, sans doute, que l'argent n'a nulle importance et ne confère aucune supériorité, ils le jetaient des deux mains, et les minuscules villages de Corrèze connurent rapidement la théorie du bolchévisme et le tourment de devenir capitalistes.

Kerensky estima ne pouvoir admettre les libertés que prenaient les rebelles vis-à-vis de la discipline et de son gouvernement. Il fit donner aux cinq mille loyalistes l'ordre de s'établir en un long cordon sur les collines qui enclosent le camp de la Courtine. Et la République française mit à la disposition de la République russe des troupes qui servirent à doubler ce cordon et même à le tripler. Voilà, je crois, — en gros — la situation à la fin du mois d'août 1917. Que les rebelles voulussent ou non continuer la guerre et reconnaître l'autorité de Kerensky, c'était leur affaire et l'affaire de Kerensky. Mais, comme ils étaient en France et qu'ils ne pouvaient pour l'instant regagner leur pays, notre présence à nous, Troupes de Protection (c'était notre nom officiel), signifiait seulement que nous entendions faire régner l'ordre chez nous et que nous ne saurions tolérer le tapage dans notre maison. Voilà tout, et je crois être impartial.

Cette expédition du camp de la Courtine, dont les journaux ne purent parler, les imaginations l'ont transformée en je ne sais quelle sombre tragédie. On murmurait, quand j'y faisais allusion, les mots de lâcheté, d'injustice, de crime, que

nous étions tombés à cinquante mille (!) sur une poignée de pauvres moujiks qui réclamaient leur liberté. C'est faux. Notre rôle, je l'affirme, se borna à garder l'arme au pied, en supportant parfois, du fait des rebelles et des paysans, de cuisants affronts, sans nous rendre coupables d'aucune provocation. J'ai assez voyagé pendant les quinze premiers jours de septembre autour du camp pour pouvoir vous dépeindre à bon escient l'attitude des troupes françaises en cette aventure. Et mon ami le caporal-mitrailleur Gental, socialiste d'extrême-gauche, à qui je lisais ces notes le mois dernier, m'assurait une fois de plus que jamais il n'avait eu besoin de violenter, pour obéir aux ordres donnés, ses principes ni sa conscience.

. . . . . .

Je vous disais donc — et ce n'est pas nouveau — que les soldats, qu'ils soient des camarades, des citoyens, des sujets ou des mercenaires, ne savent jamais ce qu'ils font ni où ils vont.

Ayant passé trois semaines à Féniers, nous embarquâmes un beau matin à destination du village de Clairavaux, le Claravallis de la Gaule romaine, là où, quinze cents ans plus tôt, les Wisigoths, lointains ancêtres des Russes, administrèrent aux Gallo-Romains une si magistrale rossée. Mais aucune idée de revanche n'enfiévra notre départ.

IV

Nous ne séjournâmes à Clairavaux que quelques jours et sans rien faire qui vaille d'être rapporté.

Puis, pendant la première semaine de septembre, nous émigrâmes vers d'autres villages de Corrèze, de plus en plus petits et misérables à mesure que nous approchions du camp. Nous croisions en chemin des dragons et de l'infanterie française récemment amenés du front et des troupes russes loyalistes.

Nous retrouvions, Gental et moi, sur les routes encombrées, aux cris des conducteurs, parmi les convois grinçants, des

impressions qui dataient de trois années, quand le premier corps se concentrait autour d'Hirson, en août 1914.

— Te rappelles-tu, vieux? — disait Gental avec mélancolie, — comme c'est loin, tout ça ! On savait pas... on s'doutait pas qu'on s'embarquait pour si longtemps, pour si loin !...

— Ni qu'on sèmerait, — disais-je, — tant de braves camarades en route...

— Misère, — soupirait Gental, — te rappelles-tu le caporal Bourriez... le petit Heens... le gros Lebon...

— Et Rentiez qui souffrait le martyre et qui marchait, marchait, marchait, sur ses pieds en sang.

— Oui... Brave type !... y disait : « J'arriverai à Berlin su' les genoux, su' la tête, ou p'têt' ben les pieds devant. Mais j'y arriverai, bon Dieu ! »

— Il s'est arrêté à Dinant... Une balle compatissante lui épargna le voyage.

Une batterie russe de 75 roulait près de nous. Gental regarda les canons muselés de cuir noir et frissonna :

— Est-ce qu'on va encore mourir? — s'écria-t-il, en s'accrochant à mon bras. — Est-ce qu'on va encore tuer?

Un lieutenant d'artillerie russe qui passait à cheval avec la dernière pièce entendit Gental et fixa sur lui un regard si douloureux, si compréhensif, que j'en fus secoué jusqu'aux moelles.

— C'est drôle, — dit étrangement Gental, en changeant son mousqueton d'épaule, — je ne suis pas à mon aise. Là-bas, tu comprends, à Verdun, ou à Reims, ou à Arras, ça tombe, ça tue, ça claque, ça siffle ! On n'a pas le temps de penser. Ici, vieux frère, tu vois, c'est l'été, on n'entend rien, ça sent bon ; et nous, on arrive avec des trucs, des engins, des fourbis à casser des gueules... — Il hocha tristement la tête. — Ah ! vieux, — dit-il d'une voix creuse, — j'en ai marre !

Et je compris avec émotion que Gental, le simple et bon Gental qui marchait à mes côtés, ressentait confusément toute la poésie du poignant crépuscule et que le mystérieux bruissement du vent frais dans les bruyères chantait à son cœur de paysan l'appel du sol, l'amour des hommes et la haine de la guerre.

— Vieux, — dit-il en tremblant, — s'ils croient que c'est

pour not' plaisir... ben vrai !... c'est pas si rigolo... hein?... d'obéir !...

Il dépendit brusquement le mousqueton de son épaule et regarda de très près l'acier qui rougeoyait aux dernières lueurs du soleil. Sur la batterie huilée, une larme tomba, ronde et scintillante comme une pierre précieuse.

Je pris Gental par le cou :

— Je t'aime bien, — lui dis-je tout bas.

V

Engagés depuis près de cinq semaines dans l'engrenage des pratiques militaires, accoutumés de longtemps à obéir — et nous en faisant gloire — nous ne nous posâmes jamais la question : « Ne prêtons-nous point notre force et notre discipline à quelque louche entreprise? »

Pourtant le silence des journaux nous donnait à croire que nous étions loin d'obtenir l'assentiment de l'opinion publique.

— Rien ! — disait Gental en froissant son journal. — Encore rien... Pas une ligne... Doit y avoir là-dessous un sale micmac !

Mais, comme notre parade guerrière, si elle menait grand tapage, ne faisait aucun mal, notre conscience — sinon notre corps — était en repos.

Arrivés à Baune tout près du camp, le 12 septembre vers neuf heures du soir, nous pataugeâmes, Gental et moi, dans le fumier des ruelles obscures, en cherchant la bicoque qu'on nous avait désignée pour installer le poste de secours. Le médecin-major et les autres infirmiers logeaient à Sornac. Quant au bataillon, il apprit avec allégresse qu'il passerait la nuit en plein air. Et les soldats, heureux d'échapper à la fange des hameaux de Corrèze, s'étendirent dans l'herbe mouillée, sous le grand ciel ruisselant d'étoiles.

Notre logeur nous attendait sur le seuil de sa maison, une lampe à la main. C'était un géant tuberculeux avec des pommettes rouges sous des yeux morts. Il bouchait la porte et toussait sans trêve, d'une toux irritée qui déroulait dans sa poitrine des chaînettes rouillées.

— Qu'est-ce que vous voulez? — nous demanda-t-il d'une voix faible. — Foutez-leur donc la paix... hanhan... rrrrr... à ces pauvres Russes... Ils n'en veulent plus? Le beau malheur... rrrr... Tout le monde est comme eux... hanhan... Seulement, ils osent... rrr... le dire.

Une quinte de toux le secoua. Ses poumons se vidèrent en sifflant, gargouillèrent pour s'emplir. Il releva le col de sa veste.

— Il est tard, — dis-je, — il fait frais... vous êtes enrhumé... vous devriez être au lit... Laissez-nous faire. Nous ne dérangerons rien... Six brancards, deux cantines, et c'est tout.

Il me tourna d'un air furieux son large dos tremblant et soupira entre deux quintes :

— Misère de misère ! Vous autres soldats, vous commencez à emm... le monde.

Il monta lourdement les marches geignantes d'un vieil escalier de bois, et, au moment d'entrer dans sa chambre, laissa tomber sur nous ces paroles avec la clarté de sa lampe :

— Prenez garde ! Vous êtes en train... hanhan... rrr... de faire une cochonnerie...

La porte claqua.

— Fiiiou — siffla Gental stupéfait.

La bougie allumée, nous installâmes sans mot dire nos brancards dans une sale petite chambre, le long des murs de torchis. Suspendus à une grosse poutre qui traversait tout le plafond, un jambon et des gousses d'ail se balançaient chaque fois qu'on ouvrait la porte.

— M'étonne qu'il ait laissé ça, — murmura Gental. Il réfléchit une seconde, plissa son front, puis : — Non ! mais qu'est-ce qu'il nous a cassé, l'père !

Nous nous allongeâmes sur nos brancards. Gental souffla la bougie.

La pleine lune dessinait sur le plancher le carré blanc de la fenêtre et le velours noir du feuillage.

Sur nos têtes, un pas lourd ébranlait le plafond et le jambon dansait comme un pantin au bout d'un fil. L'éclat d'une toux lointaine nous arriva. La dernière phrase du paysan vibrait toujours à mon oreille : « Vous allez faire une cochonnerie ! » J'entendais près de moi le souffle court de Gental aux prises

avec un mauvais rêve. Je voulus l'éveiller. Je lui touchai le bras. Il se retourna tout d'une pièce sur son brancard et bredouilla très vite :

— Je suis un brave homme... oui... brave... bra-a-ve...

Quelle triste nuit !

VI

— Non, voyons, nous n'en sommes pas là?

Le commandant qui venait de remplir le verre du major, demeurait immobile, penché sur la table, serrant de sa grosse main velue la bouteille de vin rouge.

— Nous n'en sommes pas là, voyons, monsieur?

Un lieutenant russe assis au bord d'une chaise, sa casquette plate sur les genoux, faisait signe de la tête : « Si, si, nous en sommes là. »

— Mais ça va s'arranger, voyons. Ce sont des fous, vos rebelles. Je ne les aime pas, Dieu ! non. Ils me font faire le Jacques depuis plus d'un mois... Mais taper dessus?... Ah ! zut !

Le lieutenant Prakoff ramena son sabre entre ses jambes, croisa ses mains sur le pommeau et soupira.

Nous finissions de déjeuner dans la petite chambre du commandant. Il faisait une chaleur effroyable. On avait fermé le volet et dans l'ombre bleue bourdonnait une mouche. Au milieu de la table, sur une assiette étincelante, un rayon tombait autour duquel s'enroulait la fumée des cigares.

Le lieutenant Prakoff parla lentement en roulant les *r*.

— Kelensky l'a dit... oui, Kelensky... Ils ont jusqu'à demain... demain... dix heules.

— J'en suis abruti, — dit le commandant.

Nous entendions les canons cahoter au dehors. Une procession d'ombres défilait au plafond et les verres tintaient.

— Je ne peux pas le croire, — dit le commandant qui, tête basse, ratissait du bout de son couteau la cendre dans son assiette.

Prakoff se leva et poussa le volet. Dans un flot de soleil et de poussière, nous vîmes passer l'artillerie russe.

— C'est ma batterie, — dit Prakoff.

Il restait debout. Il était beau dans sa tunique grise et sa culotte bleue moulée jusqu'à mi-cuisses, bouffante au-dessus. Il avait des cheveux d'un blond d'or. Je le reconnus. C'était ce lieutenant qui, l'autre soir, avait regardé Gental avec tant de tristesse.

Cliquetis de chaînes... grincements de roues... un caisson passa, dansant si lourdement sur les pierres de la route que la maison frémit.

Prakoff nous le montra :

— Il n'est pas vide, n'est-ce pas?

Sur le siège, trois soldats russes tressautaient ensemble.

— Eh bien, monsieur, — dit le commandant, — je vous plains, oui, tout à fait... Nous ne serons, nous autres, que spectateurs... C'est largement suffisant. Oh ! Oh ! c'est très suffisant.

. . . . . .

Je passai avec Prakoff une soirée cordiale. C'était un excellent musicien. Nous parlâmes de Borodine, de Glazounow, de Strawinsky. Couchés sur un talus dont l'herbe roussie gardait encore la grande chaleur du jour, nous respirions le vent du crépuscule qui clapotait dans les feuilles comme un ruisseau sur des cailloux.

A nos pieds, dans l'ombre, la batterie de Prakoff faisait la soupe et les grosses marmites de fonte entourées de flammes léchantes semblaient d'étranges tulipes noires dans des corolles d'or.

La voix lointaine d'un chanteur nous arriva soudain, cristalline, toute baignée d'air limpide.

Je quittai Prakoff vers onze heures.

— Bonsoir, monsieur, — lui dis-je, — il est tard.

— Oui, — dit-il tout bas, — c'est déjà presque demain... demain...

— Ne vous tourmentez pas, — lui dis-je, — ils se rendront. C'est certain.

— Il le faut, n'est-ce pas, monsieur. Il le faut. Ce serait terrible !

VII

Dimanche 16 septembre.

— Mais enfin... enfin... qu'est-ce qu'ils veulent au juste?... Qu'ils parlent ! Qu'ils disent quelque chose !

Le lieutenant Prakoff se lève brusquement, fait trois pas, se rassied, s'éponge le front.

Temps radieux. La batterie de 75 est installée le long d'une route à flanc de coteau. Les quatre petites têtes des canons, sortant des arbres qui bordent la route, dominent la vallée où roulent des verdures à grands plis de velours. Tout en bas les toits rouges et bleus du camp brillent parmi les feuilles. On doit tirer à dix heures juste. Il est neuf heures.

Je suis assis près du lieutenant. Un soldat russe, à genoux devant un caisson ouvert, compte les disques de cuivre des obus. Un adjudant écorce une baguette en regardant au loin.

Prakoff tire sa montre et la balance au bout de sa chaîne. Le verre envoie des rayons dans les yeux de l'adjudant qui les écarte distraitement de la main, comme on chasse une mouche.

Les têtes des chevaux apparaissent entre les arbres, mâchant des branches qui craquent. Cliquetis de mors, renâclements. Les canonniers sont allongés dans l'ombre courte de leurs pièces.

L'adjudant fatigué s'assied à croupetons sur les talons de ses bottes plissées. Ses cuisses musclées tendent l'étoffe grise de sa culotte. J'imagine qu'il va commencer une danse nationale. Mais il lève sur le lieutenant des yeux douloureux de chien fidèle.

Le temps passe. On le sent qui s'écoule. Il semble que le grincement des grillons batte les secondes.

Sur nos têtes, le ciel est d'un bleu luisant, sans nuages, comme pour laisser libre l'ascension du soleil, et les ombres noircissent tandis que le soleil monte. La botte d'un servant couché sous la première pièce miroite comme une moire. Il retire son pied sous lui à mesure que l'ombre diminue.

Neuf heures et demie.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'ils veulent au juste?... Est-ce

qu'ils vont se rendre? — me demande le lieutenant Prakoff.

Je n'en sais rien, mais rien du tout. Je fais un geste vague. Je n'ose pas parler. Je regrette d'être venu. Que dire à ce Russe qui souffre un martyre tout en jouant négligemment avec sa montre étincelante?

Il déplie son mouchoir. Il s'essuie le front. Puis il regarde au loin, très loin, et je sens bien qu'il cherche le cœur de la patrie par-dessus les collines de la Creuse. Il mord ses lèvres un bon coup, puis, lâchant sa montre qui tourbillonne au bout de sa chaîne, il cueille d'un doigt soigneux des brins d'herbe sur sa vareuse. En tirant sa manche, il voit ses boutons d'uniforme et commande d'un ton ferme :

— Debout !

Les canonniers se lèvent sans hésiter et tombent en grappes autour des pièces, à leurs postes.

— C'est bien ! — murmure Prakoff.

Une larme roule dans ma moustache et mon cœur bat.

L'alliance franco-russe ! Les cosaques à cinq étapes de Berlin !

Prakoff donne des chiffres. Les soldats tournent des roues de cuivre et les têtes grises et malfaisantes des canons montent en froissant les branches et se pointent, rigides, vers le ciel.

Comme l'obus disparaît dans la première pièce et que la culasse claque net comme une serrure bien huilée, un nuage blanc masque soudain le soleil et l'ombre galope, ternit les verdures, éteint les reflets de l'acier. Prakoff tressaille et tire sa montre. Mais la petite aiguille sautille sans arrêt : il n'y aura pas de miracle. En même temps que revient le soleil, un chant jaillit là-bas du camp des révoltés. Prakoff me regarde :

— Il faudra tirer, — dit-il. — Ils ne se rendront pas.

Un servant agenouillé contre la bêche du canon accompagne en sourdine le refrain du chant révolutionnaire.

— Tais-toi, — dit Prakoff.

Il se retourne vers moi et, plongeant son regard jusqu'au fond de mes yeux :

— Ils peuvent se tromper, — me dit-il. — Mais s'ils savent mourir, ils ont droit au respect.

Le canon est là, ramassé, mystérieux : c'est une bête qui rêve.

Une horrible angoisse me tenaille le cœur. Je vais m'enfuir.

Dix heures. Prakoff lève la main. Le canon bondit en arrière, aboie et repose lentement sa tête entre ses pattes, comme un chien qui brusquement s'éveille, montre les dents et se recouche, calmé. Toute la vallée gronde.

L'obus file, coupant l'air avec de grands ciseaux grinçants. Un éclair fulgure dans les arbres du camp. La musique cesse. Des cris, des hurlements.

Trois coups de canon bousculés, l'un sur l'autre. Un roulement de caisses vides et de ferrailles emplit la vallée où tournoie un vol d'oiseaux. Tout se tait. Nous sommes pétrifiés. Nous écoutons stupidement les grillons moudre le temps et grignoter les secondes.

VIII

L'après-midi, ayant pioché deux sardines dans une boîte que me tendait Gental, je voulus remonter voir Prakoff. Pour retrouver la batterie, je suivis longtemps la vallée, marchant à travers les bois bleu et or, dans l'ombre humide et chaude où brillait l'herbe grasse.

Cependant la batterie russe lâchait méthodiquement un obus toutes les trente secondes. Le coup du départ grondait sous la sonore colonnade des arbres. Des nuées d'oiseaux effrayés voletaient, pépiaient, puis se taisaient. J'entendais l'obus gargouiller dans le ciel étincelant. Après un bref silence, le choc de l'explosion m'arrivait, assourdi et je sentais sous mes pieds frémir la terre.

Une autre pièce tirait. A quelque quarante mètres au-dessus de ma tête, une flamme luisait dans les feuillages. Le souffle torrentiel du canon roulait par tout le bois, secouant des arbres des grappes d'oiseaux criards. L'obus traçait au ciel son long sillage susurrant et quand il éclatait au loin je recevais comme un coup de poing en pleine poitrine.

Je retrouvai la batterie. Tous les soldats me dévisagèrent hargneusement. Prakoff ne me vit pas tout de suite. J'aurais voulu lui dire que j'éprouvais une grande pitié affectueuse pour lui. Mais il était assis au bord de la route, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains. Je n'osai pas lui parler.

Longtemps je regardai la lourde danse métallique des canons. Pas une voix humaine n'allégeait la torpeur de cet après-midi. Les servants, maussades, enfermés chacun en soi-même, faisaient sans mot dire leurs gestes habituels, tiraient l'obus du coffre, l'enfournaient dans la pièce, claquaient la culasse. Le chef de pièce levait la main d'un air ennuyé : brusque ruade du canon, cliquetis, éjection de la douille fumante ; puis tout le monde se recouchait — canon et servants — sans une parole. Et, tandis que les canonniers de la deuxième pièce se dressaient à leur tour, l'obus qui n'intéressait personne — qu'on méprisait, qu'on haïssait peut-être — s'ouvrait là-bas, dans les arbres verts du camp, comme une jaune fleur vénéneuse.

Quand Prakoff m'aperçut, il vint à moi vivement :

— Avez-vous des nouvelles?

— Aucune, — lui dis-je. — Est-ce qu'ils sont tous morts? Mon patron est allé au quartier général. Rien ne bouge là-bas.

— J'espère, — dit ardemment Prakoff, — que nous n'en avons tué aucun... Savez-vous où les premiers obus ont porté?

— Les dragons disent qu'ils ont éclaté juste sur le camp, mais...

— C'est terrible ! — dit-il.

— Oui, — dis-je.

Et comme sa figure grimaçait de souffrance :

— Allons donc ! — repris-je, en appelant à mon secours les lieux communs. — Allons donc ! On vous a commandé, vous avez obéi. Puisque la Russie continue la guerre à nos côtés, tous ceux qui refusent de marcher sont des traîtres.

— Mais qui est la Russie? — dit Prakoff.

Je négligeai cette question.

— Vous aviez, — dis-je avec force, — un bras gangrené, vous avez taillé dedans. Vous êtes amputé, mais vous êtes sauf.

— Oui, — murmura Prakoff, — on taille en pleines chairs... Ça saigne... ça fait bien mal.

Il baissa la voix :

— Kostia est parmi eux, vous savez.

— Qui, Kostia?

— Mon frère, — dit Prakoff.

— Ssss... — fis-je d'un sifflement apitoyé. Puis je bredouillai : — Il fallait, voyons, refuser... expliquer...

— Expliquer ça, oui? Vous êtes bon, vous. Et d'ailleurs, quelle différence faites-vous entre mon frère par le sang et mes frères par la race? J'ai écrit à mon père que Kostia était mort en France, à Croucy... face aux Allemands. Car c'est à Croucy que, pour la dernière fois je l'ai vu soldat, après l'attaque, sale, plein de boue, mais très content... Ensuite, au cantonnement, il n'a plus fait qu'un métier d'orateur... Pour moi, la guerre est encore longue. Mille occasions, mille belles occasions de mourir.

Il était très rouge, avec des pommettes enflammées. Il tourna rapidement sur les talons.

— Je vous demande le secret [1], — dit-il gravement.

IX

Mardi, 18 septembre.

Le bombardement qui, la veille, a cessé au crépuscule, reprend avec le jour. Deux coups par minute, comme hier.

Il est très tôt. Il fait très beau. Couché sur mon brancard, à côté de Gental qui dort encore, je rêvasse, dans un demi-sommeil pesant que chaque coup de canon soulève et qui retombe ensuite sur moi. Toutes les trente secondes, les vitres grelottent : un roulement de minuscules tambours. Puis le soyeux murmure du vent passe dans les feuilles rousses. Tout au loin un coq lance aux échos de la vallée sonore je ne sais quelle clameur indignée.

Le bruit d'un moteur au dehors. C'est le major qui vient me chercher pour la visite aux malades. Nous partons. Le major conduit à toute vitesse, comme toujours. Nous suivons une route assez belle qui se déroule parmi les collines violettes. Ce serait charmant s'il n'y avait à gauche un mur de rocs, à droite un précipice. Jamais on ne voit devant soi plus de quarante mètres de route. La course n'est qu'un continuel virage et je me cramponne au coussin de cuir d'où la force centrifuge a juré de m'extirper.

1. Il va sans dire que Prakoff ne s'appelait point Prakoff, ni son frère Kostia. D'ailleurs, le lieutenant est mort sous Montdidier, en mars 1918.

Par moments, une odeur délicieuse de café chaud s'unit au frais parfum de l'automne. Nous voyons des soldats s'ébrouer dans la rosée des bruyères.

— Pas de malades?

— Pas de malades, monsieur le major.

De bonnes figures nous sourient sous des casques bleus, du même bleu d'ardoise que le ciel. La courte buée blanche des premiers matins frisquets sort des bouches. Comme c'est bon, un quart de *jus* par une allègre aurore de septembre !

Nous stoppons soudain pour laisser passer une colonne de prisonniers russes qu'encadrent des dragons français. Aucune gêne. Tout le monde rit, dragons et prisonniers. En tête du cortège marche un colosse qui gratte sur son violon un refrain de café-concert. Un dragon, penché sur le cou de son cheval, marchande une magnifique paire de bottes qu'un Russe lui tend à bout de bras et qu'il tourne en tous sens, l'œil finaud.

— Non, — fait le dragon, — vingt francs. Compris? — Il ouvre deux fois ses deux mains sous le nez du Russe. — Deux fois dix... Compris?

— Non, mossié, — chantonne le Russe. — Pas possible, vingt francs cinquante. Belles bottes.

L'adjudant qui commande le détachement rougit en voyant le major, salue et s'excuse :

— Que voulez-vous, monsieur le major, ça n'est pas des Boches, n'est-ce pas?

— Mais bien sûr, mon ami.

Tout le monde rit. La bonne humeur flotte dans l'air vif.

Devant la maison du commandant un millier de prisonniers encombrent la route. Nous descendons de voiture.

Éclats de rire, bavardages, tumulte de foire. Des tranches de pain s'enfournent dans des bouches aux dents blanches. Comme ces Russes sont gigantesques ! Sur l'herbe poussiérieuse d'un talus, en plein soleil, trois ou quatre gaillards dorment de tout leur cœur. On devine la grâce et la force jusque dans leur sommeil : bras repliés sous des nuques blondes, cuisses massives, larges poitrines.

Pour les interroger, nous usons du dialecte petit-nègre. Les Français parlent petit-nègre à tous les étrangers, qu'ils soient Anglais, Russes ou Chinois.

— Hein? vieux. Y a pas bon, canon.

Un jeune soldat russe, imberbe et rieur, s'écrie :

— Canon? Hou... Hou... Mauvais, canon.

Et il cache sa figure de son bras levé, comme un gosse qui craint une taloche. Mais un camarade l'écarte d'une poussée et nous dit rudement :

— Nous pas peur, mossié ; nous, soldats. Compris?

Avec une dignité qui nous émeut, il désigne la croix de guerre française sur sa poitrine.

— Nous... beaucoup faim. Oui. Voilà pourquoi. Compris?

Des prisonniers dégrafent le col de leur tunique, relèvent leurs manches et nous montrent leurs cicatrices :

— Éclat obusse... balle mitraillouse... Croucy oui... Champagne.

Les bleus qui entendent le canon pour la première fois ouvrent de grands yeux admiratifs. Et ils n'éprouvent d'autre sentiment pour *leurs* prisonniers qu'une amitié respectueuse. Quoi qu'il puisse advenir de la Société des Nations, du désarmement, du progrès social, le courage forcera toujours l'estime.

— Concevez-vous, mon cher docteur?

Le commandant se promène avec le major parmi la cohue.

— Drôle d'histoire, — murmure-t-il. — Je donnerais gros pour être à Douaumont. On sait toujours parler aux Boches. Mais à ceux-ci?... à ceux-ci?...

Il fait un brusque demi-tour et je vois qu'il a logé dans sa bouche un morceau de sa moustache qu'il ronge rageusement.

Après le déjeuner, nous remontons en auto. Nous approchons du camp des rebelles. Le temps se gâte. Une mauvaise petite pluie embrume d'un seul coup tout le paysage. Il fait froid. Nous nous réfugions sous la tente du capitaine D..., un ami du major. C'est ici l'extrême pointe des troupes françaises. Nous sommes au faîte d'une colline que cingle le vent, que la pluie fouette.

Tout en bas on distingue à peine le camp qui disparaît sous l'averse furieuse. Il n'y a plus devant nous que les Russes — les fidèles et les révoltés — en train de s'expliquer. L'explication est laborieuse.

Nous sommes quatre sous la tente : le capitaine D..., le major, un sous-lieutenant et moi.

Deux fois par minute, le canon frappe lourdement l'air mouillé. C'est comme un coup de poing dans une portière de cuir. Puis l'explosion de l'obus fait le bruit gras et métallique d'une rame de wagons vides qui s'entre-choquent. Entre les coups, le silence ruisselant nous enveloppe.

— Les derniers tiennent dur ! — dit le sous-lieutenant.

— Combien en reste-t-il dans le camp? — demande le major.

— Deux ou trois cents, — dit le capitaine D... — Neuf mille quatre cents se sont rendus. Il ne reste que les chefs... les convaincus... Paraît qu'ils sont enragés !...

— Haoup !... Jiiiii... Crrran...

Religieusement, nous écoutons s'éteindre les derniers échos de l'explosion. Le bruit du canon éveillera toujours chez les fantassins un monde de souvenirs et d'émotions.

— C'est tout de même un peu dégoûtant, — murmure le sous-lieutenant, — cette canonnade méthodique... C'est du travail d'usine... Trouvez pas?... S'ils ne sont pas d'accord, là en bas, qu'ils s'expliquent, qu'ils s'engueulent, je ne sais pas, moi, qu'ils se flanquent une bonne peignée à coups de poing...

— Sortons un peu, — dit le capitaine. — On étouffe ici.

Dehors, les dernières gouttes de l'averse cliquettent sur nos casques. Un pâle soleil glisse dans les bruyères, parmi les arbres luisants,

Soudain de sourdes rafales de mitrailleuses craquent tout autour du camp. Une balle siffle très haut par-dessus nos têtes.

— Ah, vous êtes là? mon cher docteur.

C'est le commandant qui nous rejoint, bonhomme et barbu, sous son caoutchouc trempé.

Une clameur profonde jaillit du camp. Tout un chapelet de détonations s'égrène à la façon d'un feu d'artifice.

— Les malheureux ! — murmure le commandant, — les malheureux !...

Il passe sa main sur son front moite et l'essuie avec son mouchoir.

Une fraîche brise égoutte les arbres. Le dos vermeil des collines s'arrondit sur le ciel dégagé. La brume blanche des

soirs d'automne monte paisiblement du creux de la vallée où résonnent des coups de feu, des cris perçants, des hourras.

— On se bat depuis trois ans pour tuer la guerre, — dit le commandant avec un rire nerveux. — Eux aussi, là, dans le camp... Elle a la vie dure, la guerre !...

Une rumeur triomphale mugit, ample, creuse et lointaine, comme ces ovations qu'on entend dans le phonographe. Puis tout se tait.

— Voilà, — dit le commandant. — Je crois que c'est fini.

Il a dit cela du ton dont l'infirmière annonce la fin d'une opération difficile, d'un accouchement pénible.

Nous restons longtemps immobiles dans le soir qui descend du ciel assombri. A nos pieds la rouge flamme d'un incendie transperce les feuillages du camp. Quelques feux de salve trouent le silence nocturne — sans doute des exécutions rapides, sans jugement. Il y a par moments des explosions de cris suraigus. Qui les pousse? Et pourquoi?

— L'ordre renaît dans la ville conquise, — proclame le commandant d'une voix grasse de rhéteur.

Il fait trop noir pour que je puisse voir quelle figure il a.

Dans le camp, c'est un tumulte visqueux, désordonné, répugnant qui me fait penser aux bafouillements des sangliers dans les cultures, par des nuits sombres. On sent que des hommes pataugent avec joie dans la haine, dans la boue, dans le sang.

Ah ! laisser pour toujours à nos pieds, dans l'ombre, les colères, les crimes et les mensonges humains, et respirer, sur cette colline, les parfums vivifiants de cette nuit d'automne !...

— Elle a la vie dure, vous savez, la guerre !... — répète le commandant.

Eh ! parbleu, nous savons bien qu'elle est éternelle...

Nous n'en sommes pas plus fiers.

ANDRÉ OBEY

LA NUIT DE SAINT-BARNABÉ[1]

Lou était assise sur son pliant, devant la porte de la maison, au centre d'un réseau de lignes tracées à la craie, sur le trottoir, et qui composait un assez volubile enchevêtrement de rectangles, d'angles et de polygones ; on eût dit d'un tracé de fortifications par un Vauban en délire. Elle lisait un livre jaune, loqueteux, dont elle tournait soigneusement les pages de son doigt mouillé et lorgnait parfois l'étalage de la fruitière, en face, d'où s'épandait une odeur d'herberie, de citron qui distille l'éther, de fruits cotis et de melon mou. Au milieu de la rue, un moteur de passage avait laissé une flaque d'huile minérale, noire et nacrée, où jouaient toutes les irisations du ciel, un lac minuscule, hanté d'ondines modernes, aux cheveux verts, métalliques, aux corps abstraits. Les caisses bleues, barrées de rouge, du garage, portaient leurs noms fluides, *Automobiline*, *Spidoleïne*, *Valvoline*, qui sont vitesse, force liquide, lubrification, fuite d'arbres obliques et de paysages laminés. Plus loin, la boutique du marchand de bois était bâtie d'un amoncellement de bûches sciées, qui montraient leur cœur cerclé d'aubier et d'écorce, gardien des vertus anciennes et du feu primitif. Malgré le vent, le drapeau de zinc à plis redoublés du lavoir ne claquait pas.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1920.

Gnouf posa le pied dans l'entrelacs géométrique au centre duquel siégeait Lou, sur son pliant :

— Hou, — cria la fille, — ne passe pas par là !...

— Quoi, Lou?

— Tu ne vois pas que je suis assise dans ma maison : il ne faut pas traverser les murs. Il y a la salle à manger, la chambre à coucher. la cuisine et le boudoir, et les cabinets, avec le rond. Prends l'ascenseur, Gnouf, parce que j'habite le quarante-troisième étage du gratte-ciel ; tu te fatiguerais à monter. D'abord il n'y a pas d'escalier.

— Où est l'ascenseur?

— C'est le tout petit triangle. Tu presseras sur le bouton 43. Voilà. Maintenant tu es arrivé ; je vais te recevoir au salon.

Elle déplaça son pliant et pénétra dans un hexagone, au milieu duquel elle avait dessiné une fleur à quatre pétales, sans queue ; et elle avait moulé en lettres capitales, ROSE, au-dessous, pour que nul n'en ignorât. Elle fit une révérence de cour :

— Prenez place sur le sofa, monsieur de Gnouf.

Gnouf s'accroupit. Il tenait à la main, derrière le dos, le cube de bois lancé par le Rouget et la lettre, et les dissimulait de telle sorte que la curiosité de Lou en fût piquée ; mais Lou paraissait ne s'apercevoir de rien. Au bout de quelques secondes, Gnouf interrogea :

— Qu'est-ce que tu lis, Lou?

Elle montra la brochure ; on pouvait distinguer sur la couverture, encadrés d'une empreinte de pied de lampe graisseux, ces mots : *Carmencita ou la Cuisinière espagnole.*

— Ffff... — siffla Gnouf avec dédain, — des livres de femme...

— C'est la fille du marchand d'oranges qui me l'a prêté. Renifle, il sent l'anis et la graine de melon. Il y a des plats de l'Amérique ; j'apprends les bananes à la cubaine, avec des câpres et du piment.

Elle jeta un modeste coup d'œil de triomphe sur le visiteur à croupetons :

— Veux-tu prendre une tasse de thé, Gnouf ?

— Volontiers.

— Chine ou Ceylan ?

— Ça m'est égal.

— Qu'est-ce que c'est que ce morceau de planche que tu caches derrière ton dos?

— Tu ne pourrais pas comprendre, Lou... C'est un détecteur pour un appareil de sans-fil ; je vais monter une antenne sur le balcon ; je saurai toutes les fois qu'un bateau va faire naufrage ; je connais les signaux.

— Ah !... et le papier?

— Rien... tiens, cependant je vais t'en montrer un bout, un bout seulement. Lis de loin...

Gnouf retourna le bas de la page et Lou put voir la dernière ligne « *le secret ou la mort* », le cachet et l'étoile rouge inscrite dans le cercle violet.

— Approche, Gnouf, approche...

— Alors, haut les mains !...

Lou tressaillit et fixa Gnouf avec angoisse :

— Et sur le reste de la page, qu'y a-t-il ?

— Ça ne te regarde pas.

— Oh ! Gnouf, un doigt de plus...

— Une ligne, rien qu'une ligne.

Le garçon plia la feuille deux centimètres plus haut et Lou lut, à voix basse : « ... *pour les pansements de la teinture d'iode aussi ou au moins un flacon de pharmacien avec une étiquette dessus où il y a d'écrit* — POISON... »

Gnouf ricanait :

— Hein ! tu n'as jamais reçu de lettre comme ça?

— Qui l'a signée?

— Je n'en sais rien. La Main noire, peut-être, le Doigt ganté de fer, ou l'ongle de l'orteil du Japonais, trempé dans du jus de chique.

— Non, non... je vais te dire... C'est une farce... C'est le Rouget...

— Ffff... maintenant, assez zyeuté.

Gnouf bondit à travers les murs du salon, où on avait négligé de percer des fenêtres, et tomba du quarante-troisième étage sur le pavé, sans rien se rompre.

— Adieu, Lou, il va se passer des choses terribles.

*
* *

Gnouf, cependant, ne s'écartait guère. Les termes mêmes de la lettre ne lui commandaient-ils pas de la communiquer à Lou? Déjà les mots relus s'insinuaient en lui, prenaient possession de son âme, devenaient impératifs. Le peuple peut se moquer des préceptes de la loi ; mais les préceptes, sus par cœur, se mêlent à la source de ses déterminations; et le peuple obéit.

Gnouf, pour éclaircir sa perplexité, tira de sa poche une toupie, enroula la ficelle, hésita un moment, puis lança la poire de bois qui se mit à ronfler et traça de grands cercles décroissants. Quand elle fut presque immobile dans sa rotation sur la pointe de fer, l'enfant s'accroupit, les mains au macadam, et laissa la queue frôler légèrement l'extrémité de son nez. C'est une sensation d'arrachement et de vrille qui fait pleurer les yeux et aère le cerveau. Gnouf avait élucidé par cette méthode bien des énigmes de la destinée. La toupie agonisait, les affres de la mort la convulsant, quand il leva le pif. Lou se tenait plantée devant lui, *la Cuisinière espagnole* sous le bras :

— Tu sais, Gnouf, si tu ne veux pas me montrer la lettre, ça m'est bien égal.

— Ça ne t'est pas égal du tout, puisque tu viens ici.

— Je m'en moque de ton sale papier, écrit par le Rouget, bien sûr. C'est un menteur ; il n'a jamais monté en aéroplane ; il n'a jamais conduit un side-car. Il te raconte encore des histoires qu'il n'y a que toi d'assez bête pour croire. Je ne veux pas le voir, ton papier, quand même tu me donnerais...

— Lou, je vais te le laisser lire à une condition...

— Laquelle?

— A condition que tu me jures de faire ce qui te concerne, dans la lettre. Tu jureras ou tu ne liras rien. Chiche.

— Qu'est-ce qu'il a écrit pour moi.

— Jure avant.

— Non, après.

— Jure avant.

— D'abord, le Rouget... une famille de pas grand'chose.

Maman ne veut pas que je fréquente les enfants qui ne sont pas de ma condition.

— Jure avant.

— Son père avait une boutique ; il sort de l'ornière ; c'est un mercanti.

— Jure avant.

— La mère ne peut pas trouver de femme de chambre; elle est si mal embouchée, si vulgaire. Mademoiselle Paula, qui habite le cinquième, l'a raconté.

— Jure avant.

— Oh ! tu m'ennuies... Bien oui, c'est juré.

Gnouf tendit le papier à Lou ; il surveillait la figure de la fille appliquée, impassible, dont les lèvres syllabaient la missive et répétaient les phrases mystérieuses. A la fin, elle eut une moue :

— Tu as peur, — s'écria Gnouf, — fallait pas jurer.

Lou haussa les épaules :

— Tu viendras, — reprit le garçon ; — tu apporteras tout ce qu'il demande. Je connais le Rouget, un vrai copain. Il a marché sur l'Enflé, contre les palissades du Champ-de-Mars, malgré son poids et malgré qu'il frappe des coups interdits. Il n'a pas froid au yeux. Peut-être bien qu'il n'a jamais monté en aéroplane. On peut être un homme sans ça. Moi non plus, et je ne crains personne. Il mène une auto de cinquante chevaux comme tu avales une guigne et c'est dur au volant ; il faut de l'œil, de la décision, et prendre en douceur les caniveaux. Il connaît les pièces d'une machine et te cite la marque du moteur rien qu'au ronflement. Demain, à onze heures du soir, je gratterai à ta porte ; tu ouvriras, nous filerons. J'aurai tout ce qu'il faut ; occupe-toi seulement de la pharmacie. C'est juré. Capon qui s'en dédit.

Gnouf s'excite lui-même et s'affermit. Il compose un Rouget tout-puissant, maître des mécaniques ; sa créance s'accroît de n'avoir pas été confirmée par l'événement, d'avoir été déçue à deux reprises et de la nécessité de convertir Lou. La fille ne répond pas. Elle sent que, pour mettre obstacle au triomphe de son rival, il faut qu'elle accompagne Gnouf ou, du moins, qu'elle feigne de le vouloir suivre. Et puis, demain est loin ; onze heures, cela sonne dans la nuit, quand tout

dort, quand les oreilles des enfants n'entendent plus le tic-tac de la pendule et que toutes les pensées flottent aux confins de l'irréalisable et du possible, du hasardeux et de l'accompli.

— C'est juré, — reprend-elle, — capon qui s'en dédit.

Gnouf la souhaiterait cependant plus tremblante, plus féminine, moins aisément décidée, rehaussant mieux, par le contraste, sa volonté de mâle.

— Tu as des sous?

— Oui.

— Combien?

— Cinq.

— Prête-les-moi pour acheter le browning.

*
* *

Gnouf passa la journée dans la fièvre, après une nuit emplie de cauchemars, de réveils moites, de sommes écrasants, de galopades à travers des landes infinies. Longtemps, entre ses côtes, trépigna un moteur que mettait en marche une manivelle plantée au creux de son nombril. Un Peau-Rouge à chemise verte la tournait et parfois, d'un brusque renversement d'éclairage, la face de l'homme devenait verte, et la chemise rouge. Puis le moteur se fondait et Gnouf était un oiseau de métal qui ramait tantôt l'air à coups précipités et tantôt, volant à voile, s'élevait contre le vent. Une voix étrange chantait : « Gauchis ton aile, oiseau Gnouf, gauchis ton aile ; ton fuselage est en amidon bitumé. » Des balles dum-dum, crachées par les coqs des clochers, le lardaient moelleusement. Des martinets sans pattes cabriolaient autour de lui avec des cris d'épouvante ; ils avaient des faces humaines, sous des becs postiches, pareilles à celle du Rouget.

Au matin, Florence trouva Gnouf sur le ventre, couché à tête-bêche, les bras étendus, convulsifs, et les ongles griffant les draps.

— Si c'est Dieu possible, — s'écria-t-elle, — de dormir comme ça, les pieds dans le traversin. Les enfants d'aujourd'hui ont plus de malice que les ânes rouges de l'ancien temps.

Gnouf but un vaste bol de café au lait, large comme un lac

et qui sentait le marécage ; puis il se mit en quête de son équipement et de son matériel de guerre. Il ne revit Lou qu'après dîner, à travers le buisson de fer du balcon. Un vent frisquet soufflait, malgré la saison, et renfrognait la rue. Lou était calme ; elle ne croyait pas à l'équipée et n'en soignait le détail que pour préparer mieux son avortement en bloc. Toute cette aventureuse frénésie se dissiperait, comme tant d'autres fois, dans une fumée. Gnouf interpella la fille âpre-ment, avec cet accent dur des hommes d'action qui fond le cœur et la chair des femmes. Lou se réjouissait de le sentir si exactement ajusté à la peau de son personnage et tremblait avec délices ; elle aimait à se dissoudre ainsi entre la confiance et l'angoisse.

— Lou, tu as bien réfléchi aux conditions pour que nous t'emmenions avec nous?

— Oui, Gnouf.

— Tu ne crieras pas?

— Non.

— Tu ne pleureras pas?

— Non.

— Tu ne t'évanouiras pas?

— Non.

— Tu as pris de l'eau de mélisse?

— Oui. C'est-à-dire, je n'en ai pas trouvé. Alors j'ai vidé un fond de cognac dans une topette.

— Tu as un vieux mouchoir propre pour les pansements?

— Oui, le voici. Même qu'il est neuf et brodé aux initiales de maman.

— Et la teinture d'iode?

— Aussi. Mais le flacon était vide ; alors j'ai ajouté un peu d'eau. Il en restait au fond.

— Bon, Lou. Moi, je n'ai pas pu acheter le browning ; c'est trop cher. Et puis, je n'osais pas entrer chez l'armurier pour demander le prix ; il aurait tout fait rater. J'ai pris le vieil étui à revolver de mon père et un bouchon dedans. C'est plus sûr qu'un coup de poing américain ; on peut taper dur sans se casser les os des phalanges. J'ai encore un couteau suisse à six lames, avec tire-point, scie et cure-pipe. Alors, hein, c'est bien convenu ; tu fais semblant de te coucher ;

à onze heures, je gratte à ta porte, tu ouvres et tu me suis.

— Et comment passera-t-on le concierge?

— T'inquiète pas, je connais le truc. N'oublie pas ton chandail.

— Lequel, le jacinthe ou le bleu-paon?

— Ça n'a pas d'importance ; ne chausse pas tes bottines ; tiens-les à la main. Bonsoir ; il ne faut pas qu'on nous remarque En route, cette nuit, quand je dirai 22, c'est un signe d'ouvrir l'œil et de se méfier. Surtout ne t'endors pas. Je garde les cinq sous ; on peut avoir besoin d'argent.

— Gnouf, si le Rouget ne venait pas ?

— Il viendra.

— Si on restait plantés au coin de la rue de la Croix-Nivert, passé minuit, et qu'il se moque de nous ?

— Tu n'as pas confiance?

— Oh ! si... Il a menti deux fois, pour l'aéroplane et pour l'automobile.

— Il a menti deux fois, mais en paroles. Cette fois-ci, c'est écrit et il y a même un cachet.

— Gnouf, le métro ne marcherait plus à cette heure. On ne rencontrerait que les chiffonniers avec leurs hottes. Si maman s'éveillait et qu'elle ne me trouve plus dans mon lit et qu'elle meure d'une syncope... Je serais du coup orpheline, jusqu'à ce que je me marie.

— Si tu as des idées de fille, tu peux rester à la maison. Je ne te force pas.

— Je veux y aller.

— Alors, ne pleure pas.

— Je ne pleure pas. Je t'accompagnerai et je porterai la teinture d'iode, le restant du fromage, un quignon de pain et la topette de cognac.

— Suffit, Lou. Bonsoir. Le secret ou la mort.

*
* *

Les deux logis ont pour frontière commune un mur de refend, aminci à la place des cheminées où il ne subsiste qu'une épaisseur de briques ; ils prennent jour sur le même balcon ; les fenêtres ouvertes cueillent le même coup de vent,

le même cri de tramway au tournant des rails. Cependant les alvéoles de la ville ne communiquent pas et, si Gnouf et Lou n'étaient branchés aux deux pôles d'une unique pensée, la paroi de pierre séparerait autant qu'un désert ces deux mondes exigus.

M. Le Mihon, étendu sur une chaise-longue, genre transatlantique, fume sa pipe courte à tête doguine. Florence, la vaisselle lavée, vient d'allumer la lampe et lit le feuilleton du journal en remuant les lèvres; ses mains sentent l'eau chaude et le *cristaux*. Gnouf dessine une carte : la rue de la Croix-Nivert tordue comme un sabre turc, avec ses affluents, le large fleuve de la rue Lecourbe, le ruisselet de l'impasse Chandon, et ses amers, les gazomètres bombés jouant dans leurs carcasses métalliques.

De l'autre côté, la mère de Lou feuillette un roman qui vient du cabinet de lecture. Lou s'occupe à un ouvrage de couture et se pique le doigt qu'elle suce longuement, le nez en l'air et l'œil sur la boule de la suspension où luit un point d'or.

— Qu'est-ce que tu fais là? — demande M. Le Mihon à Gnouf.

— Une carte de géographie.

— De quel pays?

— De... de la mer Rouge.

— Bon, passe-moi le pot à tabac.

La maman de Lou soupire et laisse tomber le livre sur ses genoux.

— Lou, à quoi penses-tu?

— A rien.

— As-tu fini de raccommoder ton tablier?

— Bientôt.

— A propos, je te prie de ne pas t'acoquiner avec ce garçon, ce Gnouf. Il n'a pas bon genre, il n'est pas de notre monde. Tu ne possèdes certes pas de fortune, mais ton père avait une situation. M. Le Mihon me salue à peine et la cuisinière ne me laisse pas la rampe, dans l'escalier, quand elle monte le seau de charbon.

M. Le Mihon allume son tabac à une mèche d'amadou qui sent la forêt brûlée.

— La mer Rouge, — dit-il, — je l'ai traversée deux fois, en allant au Tonkin et au retour. Il y fait diablement chaud, mais elle n'est pas rouge du tout.

Florence plie le journal.

— La vie enchérit tous les jours ; bientôt il n'y aura plus que les barons et les comtes qui pourront manger de la salade. Les gens perdent l'esprit et se croient les moutardiers du pape. La concierge ne distribue le courrier qu'une fois la journée, elle se montre hardie, arrogante et peu ouvrière. C'est un soviet, comme on dit.

La mère de Lou ouvre le piano où sa main éveille quelques arpèges ; puis elle demeure immobile, à rêver, et Lou tire la langue sur son ouvrage, les yeux brouillés.

— Faudrait pas, grogne Florence, qu'elle joue son orgue passé dix heures. Le mari, j'aurais bien voulu le connaître. De quoi ça vit, ces femmes ? C'est comme les poules du moulin, ça a bec à tous grains. Et le père de la fille... si tu t'assieds, sur une fourmilière, sais-tu laquelle t'a piquée ?

— Chut ! — dit M. Le Mihon en clignant de l'œil du côté de Gnouf, qui colorie sa carte de la mer Rouge et marque au crayon bleu un rectangle.

— Qu'est-ce que c'est que ce rectangle? — poursuit le père, — Aden?

— Non, c'est le garage des autobus.

Gnouf se mord la langue ; le père rit :

— Tu dors éveillé, mon petit, le marchand de sable a passé. A schlof, à schlof... Ah ! Ah ! le garage des autobus de la mer Rouge.

Gnouf songe à cette romanesque Lou, fille d'aventure, dont le père est une tribu de fourmis ; il la voit, toute petite, vagissant à la pointe d'une termitière. Avec elle on peut partir pour la rue de la Croix-Nivert.

On entend la mâchoire du piano qui se ferme et le soupir des cordes emprisonnées. Florence souhaite un bon sommeil à ses maîtres et, selon sa coutume quotidienne, arrache, avant d'allumer sa bougie, une page à l'éphéméride pendue au mur. Elle grommelle :

— C'est ce soir la nuit de Saint-Barnabé.

— Ah ! — réplique M. Le Mihon, — et qu'est-ce qu'il a de particulier ce Saint-là ?

— Vous ne savez donc pas le dicton de chez nous :

La nuit de Saint-Barnabé,
Le chantre dort et l'âne brait.

— Et ça veut dire?

— Bah ! C'est un proverbe. Chacun l'entend à sa façon.

Gnouf va humer l'air sur le balcon ; la nuit est noire, coupée de tourbillons de vent, violents et brefs, qui meurent sur place en se mordant la queue, comme des scorpions. Les réverbères verts éclairent la rue vide. Au coin de l'avenue, les ouvriers qui travaillent à la voie ont posé sur un banc une lanterne et allumé un feu de charbon dans un brasero. Un rail qu'on décharge, heurté en porte-à-faux, rend parfois une longue vibration ; un rire de femme, derrière les arbres, mord la nuit comme un acide. Bientôt les marteaux sonneront à intervalles égaux et le rail plié qui oscille roulera, peuplant la nuit d'une cascade d'échos. Gnouf rentre en frissonnant. Il n'y a pas une étoile et, comment s'orientera-t-il sur la Polaire, si les nuages cachent le ciel? La lune marque sa place par un halo à peine visible, une couronne qui s'efface et se reforme.

— Dix heures moins vingt, — s'écrie le père, — au plumard, la marmaille !

— C'est le moment de dormir, — dit à Lou sa maman.

Lou pique son aiguille dans la pelote ; Gnouf ferme son cahier, remise au plumier les crayons de couleur. Il voit, par la fenêtre, le reflet de la lampe de Lou, sur le mur d'en face, s'aveugler soudain. Tiendra-t-elle jusqu'à onze heures? Il faut surtout gagner du temps ; car nul ne viendra gratter à sa porte, à lui. Et le Rouget? Le Rouget possède une montre réveille-matin, dont la sonnerie est détraquée, mais qui n'en garde pas moins une force morale, qui agit comme un talisman contre le sommeil.

— Père, — interroge Gnouf, — à ton époque, est-ce qu'il y avait des chemins de fer?

— Je crois bien.

— Et des bateaux à vapeur?

— Depuis longtemps. Je ne suis pas allé au Tonkin à la godille.

— Et des automobiles?

— Pas encore.

— Et des bicyclettes?

— J'ai vu les premières bécanes à jantes ferrées, à caoutchoucs pleins, et les bicycles. Un dimanche, un homme à casaque et à casquette de jockey a traversé le pays, perché là-dessus. Il avait pour guidon une barre droite ; les pédales s'emmanchaient directement au moyeu de la roue avant, plus haute qu'un cheval ; et la roue arrière était minuscule ; il n'y avait ni chaîne, ni transmissions ; ça tournait avec un bruit de guimbarde ; il fallait trois marchepieds pour grimper sur la selle ; au moindre caillou on faisait panache. Gnouf, depuis mon enfance la terre s'est rétrécie, et je ne suis pas bien vieux ; la distance se réduit chaque jour ; tu arrives dans un monde sept fois plus petit que le mien ; tu n'y aurais pas tes coudées franches et tu t'y cognerais du nez à tous les coins de la terre, si elle n'était pas ronde. Le père de ton camarade... comment s'appelle-t-il?

— Le Rouget.

— S'il a gagné sa fortune, c'est grâce à la mécanique ; il a compris et profité. Et grâce à la guerre aussi, la crapule. Mais ça, personne ne pouvait y compter.

— Et les aéroplanes?

— Oh ! j'ai aperçu le premier passé trente ans.

Gnouf songe avec orgueil :

— Mon père ne se serait jamais risqué jusqu'à la rue de la Croix-Nivert. C'était sept fois trop loin pour lui.

*
* *

Dix coups sonnent à la pendule, dix coups espacés, à la fois puissants et timides, forts de toute la destinée qu'ils contiennent et hésitants devant elle. On compte ; on applique son attention ; à la fin on se trompe toujours ; on arrive à neuf ou à onze ; on attend une pulsation qui ne viendra pas ou bien on est surpris par la cloche et le vieillissement sou-

dain de l'univers, plus proche de la destruction de soixante minutes, plus décrépit qu'on ne l'imaginait encore.

Gnouf cependant ne peut douter ; les aiguilles confondues marquaient dix heures moins dix quand il a quitté la salle à manger où son père fume sur la chaise longue, roulant les cycles de sa jeunesse. Gnouf n'a pas mis longtemps à délacer ses bottines, retourner ses chaussettes, à se glisser dans la chemise de nuit fraîche comme une peau qui n'a jamais servi. Il n'a pas osé se coucher tout habillé ; le père jettera un coup d'œil sur le garçon endormi, quand il gagnera sa chambre ; il ne faut pas donner l'éveil. Mais comment se défendre pendant cette grande heure de soixante minutes, de trois mille six cents secondes inexorables qui vont cheminer, l'une après l'autre, sans presser jamais le trot mécanique de leurs petites jambes de cuivre? Il faut cependant refouler à coups de pied, tout au fond du sac que font les draps, l'âme du lit, qui monte d'un souffle épais et tiède et gagne le traversin.

L'étui à revolver contenant un bouchon de liège est caché sous le matelas ; les bottines, posées contre le mur, attendent en bon ordre. M. Le Mihon soupire ; la toile écrue de la chaise genre transatlantique claque, détendue soudain ; les articulations de bois gémissent. On entend le choc du fourneau de pipe contre le fond du cendrier. M. Le Mihon bâille, puis il s'approche, la lampe à la main, et regarde Gnouf qui ferme les yeux et imite si bien le sommeil que le père s'en retourne à pas de loup. Gnouf rouvre les yeux. Le bruit flasque arrive des vêtements qui s'abattent sur le fauteuil ; l'élastique des bretelles vibre ; les pantoufles heurtent la carpette et glissent comme des poissons morts lancés ; le lit fourragé se plaint et se soumet au poids nocturne. Dehors le martèlement des rails dont l'écho se prolonge. Un chariot bute la colonne creuse qui porte le fil aérien du trolley et cela sonne ainsi qu'un aboi métallique, un hurlement de chien de bronze qui pleurerait dans la nuit. Le père se retourne et l'inspiration de son souffle égal comprend treize tic-tac de la pendule. Le bois de la crédence craque ; une moulure va mourir. Un cheval s'éloigne en boitillant, rythme désespéré sur le macadam. Une locomotive siffle d'une voix tour

à tour stridente ou rauque. Il y a des roulements de charrettes et de choses inconnues, secouées, qui se rapprochent ou fuient, des accroissements et des agonies. Ce choc, est-ce un meurtre, une potée d'eau qu'on flaque, ou la chute d'un astre mou? Oh! cette ombre insidieuse où il faut penser à ses yeux pour qu'ils demeurent ouverts, se pincer le bras au sang et mordre son pouce pour ne pas se dissoudre. 7. 8. 9. 10. 11. 12... Et Lou?... 14. 15. 16. 17. 18. 19.... Et le Rouget?... 22. 23. 24... Le quart sonne. Plus que deux mille sept cents de ces secondes qui tournent en hélices, par saccades, et poussent le lent vaisseau de la nuit.

Lou est couchée. Elle a préparé la charpie, la fiole et le fromage. Faible fille, tous les gestes de l'action préliminaire accomplis, le jeu parfait, elle dort avec, au cœur, une pointe vive de remords qui lui donne mieux conscience de la profonde quiétude du sommeil.

La demie. La ville et ses roulements, pourquoi reculent-ils ainsi? Le compte des secondes s'embrouille. Trois mille six cents divisés par deux. La barre de fraction se courbe, danse et prend les couleurs de l'arc-en-ciel; les chiffres jouent à saute-mouton. 2 222, 2 223, 2 224... Quelle gorge pourrait articuler les longues syllabes des nombres dans le temps bref de leur passage? Les draps sont pleins d'une liqueur dense où on flotte comme sur la mer Morte, sans savoir nager. La ville disparaît, pas plus grosse qu'une cerise, au bord de l'horizon circulaire, une cerise sur la tranche d'un compotier. Aucun son ne traverse plus l'espace. Onze heures, Gnouf. A-t-il vraiment entendu sonner? Allons; il faut ramasser son vouloir. Les choses terribles....

*
* *

Il fait noir, la chambre de Gnouf commande la cour, puits de silence; les persiennes closes projettent sur le rideau, par leurs interstices, des barres parallèles de demi-nuit. Gnouf se glisse hors du lit sans faire crier le sommier ni crisser les draps; ses chaussettes retournées avalent ses pieds et se redressent le long des chevilles et des mollets; sa main ne heurte rien; il passe, par-dessus la chemise de nuit, sa culotte

et sa vareuse, sans éveiller un brin de vent ; il fixe l'étui à revolver et le couteau suisse à sa ceinture de cuir dont il boucle l'ardillon au dernier cran ; puis il enfonce son béret et, les bottines à la main, s'infiltre par l'entre-bâillement de la porte qui a un petit hoquet de surprise et se tait. Il s'agit maintenant de ne pas accrocher la table de l'antichambre, ni le pot de faïence d'où jaillit un bouquet de cannes et de parapluies.

Le ronflement du père, rauque et régulier, s'enfle et sombre tour à tour, avance et se perd. Gnouf saisit le trousseau de clefs pendu au bouton de la porte palière, cherche, du doigt, le trou de la serrure, engage le panneton et tourne si doucement que le ressort ne s'aperçoit de rien et ne donne pas l'alerte. Gnouf est sur le palier ; il sent à la plante de ses pieds le poil rêche du paillasson de chiendent, comme s'il marchait dans une éteule ; il ramène à lui la porte qui s'applique au chambranle silencieusement et, à la fin, sursaute et se ferme d'un coup, le pène en biseau sonnant dans la gâche avec le bruit d'une crosse de sentinelle sur le pavé. Gnouf tend l'oreille. Rien. L'évasion s'opère sans effort, miraculeusement irréelle ; ainsi certaines courses rêvées, presque aériennes, où les pieds s'appuient sur un gaz rebondissant, invisible, pressé à fleur de sol.

Rien ; par les verres-soleil de la cage de l'escalier pénètre une pénombre courte, qui luit un peu. Gnouf, selon les conventions, gratte à la porte de Lou. Il gratte obstinément ; le temps coule et l'on ne répond pas. Enfin il entend un pas feutré et une respiration contre la porte. Mais que ce pas est lourd pour une petite fille, cette respiration haute et hors de portée ! Une voix basse :

— Quoi? Qu'y a-t-il?

Gnouf anéantit son souffle, son cœur et jusqu'au mouvement de ses cils. Le pas s'éloigne. C'était la mère de Lou, sans doute ; la fille dort. Lou, pourquoi l'avez-vous abandonné? Il n'aura ni teinture d'iode, ni fromage, ni charpie, ni admiration, ni tendresse à son côté. Aventure d'homme, solitaire et grandiose.

Il descend les marches. Au bas de l'escalier il lace ses bottines ; puis il demande d'une voix d'adulte, grasse et

appuyée, le cordon, que tire un bras lourd du premier sommeil. Et voici l'enfant dans la ville, sous le ciel nettoyé par le vent où de grands espaces sont semés d'étoiles, où des nuages allongés comme des lévriers, museaux pointés et pattes écartelées, courent la lune.

Il marche, rasant les murs, par les rues étrangement désertes ; les passants ont l'air postiches, mécaniques, remontés de frais. Derrière les glaces, le zinc d'un bar a la forme d'un golfe d'argent ; les globes de couleur d'un pharmacien jettent deux faisceaux de lumière ; la croupe d'un cheval maigre, arrêté là, est habillée d'orangé et son garrot d'hyacinthe. Un train siffle dans la rainure, contre le fleuve ; un disque tourne et un levier d'aiguillage bascule. Deux trains du métro se croisent sur un pont, deux vers qui foncent l'un contre l'autre, s'avalent, se digèrent, se traversent sans dommage ; leurs corps mous, ciliés de poils, lumineux rampent ; leur reflet anime l'eau morte et plonge sous une bélandre amarrée au bas port. Gnouf évite un agent qui somnole, appuyé à un arbre. Un taxi attend son chauffeur et chantonne tristement à petits sanglots, à trépidations résignées ; car le moteur s'ennuie quand le maître boit. Puis Gnouf pénètre dans l'ombre protectrice du métro aérien. Un troupeau d'éléphants innombrables s'est aligné flanc contre flanc pour porter le chemin d'acier tressé ; l'enfant trottine sous leurs ventres rugueux, entre leurs pattes cannelées où l'on a collé des affiches. Parfois se répand en nappes une odeur de poissonnerie, de cuir, de tan, de viande crue ou de pain cuit. Des derricks dressent leurs becs carnassiers contre les constellations ; une grue de métal, au sommet d'un échafaudage, médite, squelette d'oiseau sur un arbre sec. La ville, respirant à peine, charrie un sang rare au pied de la haute étrave d'une maison isolée, coupante, où veille une dernière lampe, fanal de proue. Un chant muet, aigu, jaillit de la pointe d'un clocher et les cheminées d'usines dégorgent des rêves fuligineux, aux arabesques lourdes et puissantes.

Gnouf roule, suivant le chemin préparé dans sa mémoire. Il passe le repère des gazomètres et la seconde courbure du sabre turc que dessine la rue de la Croix-Nivert. Le passage Dehaynin débouche sur le hangar des hydravions. Un oca-

rina joue une valse plus vieille que des pierres de cathédrale. Le quart avant minuit sonne. Le Rouget n'est pas encore arrivé.

*
* *

Le dépôt des autobus élève, se rencontrant à angle droit, deux murs de brique d'un rouge sourd, qui tourne au mauve violacé sous le soleil et que la nuit décolore comme une riche tapisserie géométrique, rehaussée d'accents noirs. Les hautes portes de fer, toujours closes, y plaquent des taches oblongues, d'un gris argenté, des pelages d'animaux polaires. La lumière filtre de chaque côté par une ligne mince qui se divise et se renfle autour des gonds. On entend des roulements, des heurts, le travail des équipes de réparation sur les fosses. Le toit étend ses dunes de verre à arêtes vives, qui ondoient selon le sens du vent, ce soir, sous le ciel déchiré.

Gnouf s'est rencogné dans une anfractuosité, contre une baraque de bois à l'auvent clos. Parfois un autobus vide saute sur le pavé, l'arrière onduleux ; il éteint ses lampes et ses phares au tournant et flaire la route de son groin lisse et vert ; la couronne à trois rayons d'acier s'applique sur ses naseaux comme une muselière ; la sacoche bat contre le ventre du receveur avec un bruit de cuivre. La voiture s'engouffre par la seule issue ouverte, ayant viré d'un coup, ses pattes secouées par les rails qui font, dans le seuil, une incrustation luisante, en forme d'accent circonflexe renversé, où roulent les battants. Puis elle décrit sa courbe à travers la cour et ronronne entre le ciment du sol et les dunes de verres qui vibrent. Gnouf colle son œil à la fente d'une porte, sous le gond. Il voit des piles de caoutchouc, colonnes à demi arasées et qui penchent. Un ouvrier siffle; la bête prend sa place parmi le troupeau et se tait.

Un pas retentit derrière Gnouf qui saisit d'une main son bouchon, de l'autre le couteau suisse, et s'aplatit contre une porte. L'homme le frôle, masse d'étoffe entraînée par une force endormie, où ne vit que le bout de cigarette qui s'avive et s'amortit, comme un feu tournant, à la pointe d'une île errante, sur la mer.

Tout est calme. Cependant, si le Rouget ne venait pas, si

les choses terribles refusaient de s'accomplir... Minuit. Les douze coups s'échelonnent; on dirait que la durée s'accroît entre chacun d'eux, et le douzième succède à un désert de silence. Une petite pendule, grêle, pressée, qui a commencé tard, comble la différence et coiffe l'horloge. Minuit, vingt-quatre ou zéro heure, comme on dit aujourd'hui, selon que l'on considère l'achèvement du temps ou son origine. Un bruit de course ; des sandales battent le pavé. Si c'était le Rouget... Un grand diable sec et soufflant, penché, ramant des bras, file et disparaît. Puis deux agents cyclistes, énormes sur des machines simples comme des épures. La visière de la casquette et le nickel du guidon ramassent un peu de lumière ; les rayons des roues font un cercle plein miroitant ; les roulements à billes chantent comme des insectes. Ils planent en roue libre, incertains, au coin de la rue. Au loin on entend le cri d'une femme, dans une maison. Le Rouget ne viendra pas ; Lou dort. Le chef l'a trahi, la fillle a faibli. Solitude, abandon, désespoir, enivrants comme la goutte de liqueur laissée par le père, au fond de sa tasse, le dimanche, et qu'on boit secrètement, la main sur le creux de l'estomac et l'œil aux aguets...

***

Gnouf a traversé la rue ; il s'adosse à un mur couvert d'affiches ; ses épaules reposent contre un matelas de papier. Le tissu des nuages se déchire, là-haut, comme une vieille étoffe qui n'a plus de voix ; le grésillement électrique des étoiles n'arrivera à la terre que dans des siècles ; il n'y a de réel que le gargouillis d'un filet d'eau, au fond d'une arrière-cour. Les outils des ouvriers ne cliquettent plus sur les fosses de réparation, dans le dépôt. Gnouf comptera jusqu'à cent les battements de son pouls et si rien n'arrive, d'ici là, il s'en retournera à la maison, par les sentiers ténébreux de la ville, sous le ventre des éléphants porteurs du métro. Unique témoin, il racontera ce qui aurait pu être. Qui le contredirait?

Les affiches étagent leurs grandes capitales : « *Pas un homme, pas un sou, pas un canon... Jessie Stanley dans la Femme pirate, septième épisode. Les Mancenilliers de Mara-*

caïbo... Charlot globe-trotter. » Gnouf assure l'étui à revolver, rentre les épaules et ferme la pointe des pieds. Il est à la fois la Femme pirate, Charlot, toutes les figures du monde et surtout soi-même, ce Gnouf projeté sur un écran imaginaire, passage Dehaynin, qui attend les choses terribles et dont les choses terribles ont peur. La bande tournera-t-elle plus loin? Quel avenir se cache au centre de la bobine de pellicules?

Une étoile filante fend Cassiopée et pique la lune, comme une épingle d'or une chevelure sombre et rebelle. Un tourbillon de vent soulève un pan d'affiche qui sent la colle de pâte aigrie. Des mots flottent. *Le Comité exécutif de la troisième Internationale...* Gnouf atteint le bout de la neuvième dizaine. Plus qu'une pulsation à l'artériole du poignet et tout sera consommé.

Cependant une rumeur singulière s'amorce dans le dépôt, derrière le mur de brique, sous les dunes de verre. Le dernier chiffre rentre dans la gorge de Gnouf. Une ligne de lumière tremble aux joints des portes de fer. Un bourdonnement de ruche, l'éveil d'une fourmilière. Les battants de l'entrée charretière roulent sur les rails en accent circonflexe, au fond du passage, et un autobus s'avance, tous feux éteints ; une phosphorescence verdit la vitre des phares qui semblent frottés de moisissure ou d'un collyre de vers luisants écrasés. Il prend largement le virage, rase le trottoir opposé. Il ronfle et marche d'une pièce avec l'aveugle certitude d'une bête qui suit une piste au fumet. Un autre ensuite franchit la porte et puis un autre ; le rucher se vide ; les voitures s'enfoncent d'un trait, toutes dans la même direction. Il n'en reste qu'une au dépôt, qui hésite ; on entend son ronronnement bourru, sa poussée distincte sur le ciment ; elle arrive à l'air libre et la nuit mange sa trépidation. Déjà les battants de fer se referment sur elle. Alors Gnouf est enlevé par une force intérieure, étrangère, une décision où sa volonté n'a pas de part. Il bondit au vol sur le marchepied où est écrit le mot KUB, cabalistique, se glisse sous la chaîne de fer et le voici dans la corbeille arrière, emporté entre le caillebotis qui vibre comme les cordes d'une harpe et la cale de bois, taillée en biseau, dont le manche percute contre le bastingage.

*
* *

La vitesse parcourt Gnouf ; elle secoue ses fesses, danse dans son ventre, suit l'arête de l'échine et le creux de la nuque, ne s'échappe que sous la casquette rabattue jusqu'aux oreilles, par la pointe des cheveux. La ville fuit autour de lui. Un passant écrasé par les doubles pattes de la bête à trace continue se redresse, comme un pantin de caoutchouc, sans avoir même perdu le feu de sa pipe. On s'engloutit sous des arches obliques ; on passe des ponts dont les réverbères verts et rouges ne clignent pas ; on roule au fond de gorges, dans le lit des rues desséchées ; on franchit des plateaux sans herbe où les bouquets d'arbres règnent sur l'asphalte. Des tours, des dômes, des choses pleines ou percées, rectilignes ou crênelées occupent tour à tour l'horizon et s'écroulent. La file indienne des voitures grondantes épouse le terrain et en dessine les hachures.

Gnouf est rejeté à l'extérieur dans les courbes par la force hostile des maisons, quand l'autobus serre le virage au plus près et grommelle, le nez sur le bord du trottoir, les roues d'arrière chassant. Les cassis décollent l'enfant du plancher rainuré où il est accroupi. Le macadam grignote les pattes de caoutchouc comme une râpe à grains très fins ; les vitres tremblent de délire sur les petits carrés de pierre dure ; puis le moteur entonne les vieilles complaintes qui racontent la patience du fer et la vie souterraine de l'essence ; et les pavés de bois, élastiques, aromatiques, allongent leurs aires moelleuses où il fait bon courir, sans penser.

Maintenant le cortège a franchi les avenues du centre et leurs boîtes numérotées, les quartiers de métal, de brique et de mâchefer et leurs hautes nefs gorgées, trouées de mille fenêtres, où le peuple des usines embarque, chaque nuit. Le poussier, l'huile cuite, le suif, la fade odeur de bétail égorgé, le goudron, les acides pénètrent l'air ; des arbres maigres sucent avidement le sol. Gnouf risque un œil pardessus le bastingage ; le moteur tape ou gazouille ; parfois un rauque embrayage secoue l'être en marche et le divise ; une âcre fumée de graisse brûlée prend à la gorge. Puis, comme on franchit, entre les épaulements des fortifications,

la grille où veille un gabelou près d'une lanterne, à la poterne du bastion, une autre file d'autobus débouche d'entre les marronniers du boulevard de gauche et prend la queue.

Maintenant, images nocturnes sitôt levées sitôt éteintes, repères engloutis de sa vitesse, Gnouf ne voit plus autour de lui que des cahutes basses bâties de scories et de déchets, des jardinets où un tournesol semble une lune morte, des plantes grimpantes qui ondoient sur les échalas ou les barrières. A quatre pattes, Gnouf pénètre dans l'intérieur de la voiture, il tâte les banquettes de bois lisse, puis le cuir des premières. L'ombre presse les glaces et file de chaque côté, pareille à l'eau séparée par la pile d'un pont. Les barres métalliques de soutien s'enflent comme des cordes de violoncelle. Devant, à travers le grillage, Gnouf aperçoit le chauffeur. S'il se retournait... Gnouf, de terreur, plonge sous la banquette et tremble, le museau dans le pli du coude. Enfin il s'apaise, s'accoutume et la curiosité le ramène à sa place.

Il y a quelqu'un au volant ; ce n'est pas un homme et c'est plus qu'une chose. La veste de cuir, les gros gants, la casquette ne contiennent pas un corps, certes, et cependant on ne peut douter qu'ils soient pleins, qu'ils ne flottent pas sur du vide. Gnouf s'accroche au grillage. *Cela* conduit parfaitement, avec une infaillibilité inhumaine, sans cette hésitation imperceptible, cet à-peu-près, ces compromis, cette façon de biaiser sur l'obstacle, marque des êtres de la race de Gnouf dont la marche même n'est qu'une série de chutes rattrapées, un jeu de cache-cache avec la pesanteur. *Cela* tient le volant, manie le levier ou appuie sur la pédale avec la certitude de l'insecte qui s'abat à la place de son terrier. On n'imagine pas l'erreur ou l'indécision possibles ; *cela* ne paraît pas comporter plus de libre arbitre, d'inattention ou de folie qu'une montre bien remontée, que le développement d'une éclipse. Soudain les freins bloqués jettent Gnouf contre le grillage où sa tête se meurtrit ; l'autobus s'arrête en dérapant dans le terrain gâcheux et le chauffeur se retourne.

***

Le chauffeur regarde Gnouf fixement. Il ne possède pas d'yeux mais deux surfaces en losange, veloutées, faiblement lumineuses sous la visière de la casquette. Son visage translucide est comme un gaz plein de parcelles de cuivre, de fer, de nickel, à la fois sombre et brillant, pailleté, comprimé dans une forme invisible. Gnouf voudrait s'abîmer jusqu'au carter et il ne peut s'arracher à ce regard qui sort d'une face sans yeux. Les choses inanimées, parfois, ont ainsi une âme qui communique avec la nôtre. Gnouf se souvient d'un coussin gorge de pigeon qui, les soirs d'hiver, prenait vie, souriait à la flamme bleue du feu de coke et connaissait les visages de la maison. Florence semblait une poupée de bois près de ce coussin et le chat endormi, une théière noire.

Le chauffeur, sous l'auvent de la voiture, le gant de gauche au volant, celui de droite au levier, demeure immobile, le corps de profil, la tête de face, avec ses deux phophorescences tendres et étonnées qui observent Gnouf. Puis la manche se déploie, le gant quitte le volant, baisse la vitre, saisit Gnouf au collet, le passe dans le cadre, au-dessus du grillage, le maintient en l'air quelques secondes, comme un lapin qu'on marchande, et le dépose sous le capot d'avant, contre la bouteille rouge de l'extincteur, sans violence; ses mouvements anguleux et bien lubrifiés paraissent plutôt un jeu géométrique parfait qu'un effort musculaire. L'index devant la bouche, il ordonne à Gnouf de se tenir tranquille et de ne pas branler de son coin. Un signal parcourt la file des voitures qui se remet en marche, mais lentement cette fois. Le chauffeur parle d'une voix très basse, mécanique, noyée de friture et crevée de trous :

— Petite machine de chair et de sang, comment sais-tu?...

Gnouf répond en s'appliquant à modeler bien les lettres avec les lèvres, comme s'il parlait à un sourd :

— Le Rouget m'a écrit.

— Comment es-tu venu?

— J'attendais rue de la Croix-Nivert devant le dépôt; j'ai sauté sur le marchepied de la dernière voiture.

— Pourquoi?

— Parce que...

— Tu ne peux pas voir, tu ne peux pas. Aucun ennemi ne doit prendre part à l'assemblée, aucun être d'os, de moelle et de pourriture. Qui es-tu?

— Je suis Gnouf.

L'enfant remarque une brève éclipse dans la lumière des yeux de son interlocuteur, un reflet de nuage sur une prairie argentée par la lune. Il s'enhardit à interroger :

— Et vous, monsieur?

— Moi... moi...

Le chauffeur ne s'engage pas plus avant et coupe l'entretien ; toutes les parcelles de métal en suspension dans son visage s'assombrissent d'un coup et ne reprennent leur vivacité qu'un moment plus tard. Les autobus filent maintenant le long d'un fleuve, la Seine sans doute ; des remorqueurs et des péniches dorment contre la berge gazonnée ; une grue tient une benne suspendue sur l'eau qui charrie un limon cuivreux ; des appontements de ciment armé enjambent la route. Le chauffeur paraît préoccupé et ne prête plus la moindre attention à son passager, le petit intrus. Il reprend enfin, après une hésitation :

— Moi... je suis l'Homme Intermédiare... un des Hommes Intermédiaires... je ne sais pas exactement lequel...

Il donne des signes manifestes d'inquiétude, tournant la tête à droite, à gauche.

— S'ils te surprenaient ici, petite machine, ils te passeraient tous sur le corps, l'un après l'autre, les soixante-dix-sept autobus ; ils te pileraient dans la terre et chaque roue emporterait un peu de ta chair. Tu ne dois pas voir ; les enfants de tes enfants verront peut-être ; les temps ne sont pas venus. Je ne veux pas ta mort ; si je te déposais sur la chaussée, ils t'apercevraient et je ne donnerais pas un vieil écrou de ta peau. Mais tu n'entendras rien, tu ne raconteras rien, n'est-ce pas? Du reste ceux de ta race ne te croiraient pas... Humph... Humph... Nous arrivons : la Bête Intermédiaire est fatiguée, elle renâcle. Elle sent peut-être ton odeur de petit fauve ; elle est esclave, elle a peur. Elle a mangé l'essence et l'huile ; elle se méfie de toi ; elle ne m'écoute plus.

Le moteur cogna encore quelques coups, puis s'apaisa. Le

chauffeur lui entonnait l'essence à pleins bidons en grommelant :

— Eh ! la vieille, tu as claqué au bout. Enfin tu as bien travaillé... souffle un peu... je te donnerai de l'huile demain, de l'huile qui rend la vie douce, de l'huile à chaque cylindre, à chaque bille dans sa boîte. Rien ne chauffera, ne frottera, ne grippera ; il y aura de l'amitié pour les pignons et de l'amour pour les engrenages.

Gnouf se trouvait au centre d'un vaste pourrissoir encombré de machines déjetées qui montraient leurs organes secrets à nu, de camions crevés dont les arcs en berceaux ne portaient plus de bâches, de caisses de boulons et de poulies dévorés de rouille, de pneumatiques qu'une lèpre puante rongeait. Et les soixante-dix-sept autobus étaient rangés en cercle, la pointe au centre, comme les rayons rentrés et convergents d'un soleil. Le compagnon de Gnouf reprit :

— Reste là, petite machine, n'ouvre pas le bec, ne montre pas ton nez. La Bête ne te fera pas de mal tant que tu demeureras sur son cou ; elle ne peut ni se renverser ni t'atteindre. Tu es en sûreté ; sa méfiance est endormie ; elle cuve l'essence et ne perçoit plus ton odeur. Attends-moi ; je te veux du bien à cause... Non, c'est inutile, je ne pourrai jamais t'expliquer la cause ; je l'ignore moi-même.

Gnouf épiait par-dessus le capot, serrant dans sa main le bouchon qu'il avait tiré de l'étui de revolver et le couteau suisse ouvert contre sa hanche. Les soixante-dix-sept Hommes Intermédiaires descendirent de leurs sièges, s'avancèrent les uns vers les autres et attaquèrent, debout, en rond, un chant monotone, puissamment martelé, nasillard, comme si soixante-dix-sept disques de vieux phonographes, exactement réglés, eussent tourné à l'unisson :

« *Les Hommes de l'Ancienne race sont nés du limon et ils retourneront au limon, broyés avec l'eau, la terre, les plantes, les animaux. Leur règne touche à sa fin, le règne des Hommes Intermédiaires commence.*

» *Les Hommes Intermédiaires sont issus de la force libre ; ils n'ont pas de corps ; leurs membres sont des lignes de force. Et la Vitesse est leur Sainteté.*

» Les Hommes ont inventé les machines et les machines ont mangé leur temps, leurs pensées, ont dévoré leurs âmes. Et vides, maintenant, de tout contenu, ils ne forment plus que des ramas de matière pourrissable. Bientôt il ne demeurera d'eux que leur puanteur. Et leur puanteur même s'évanouira, leur âme ayant été distillée et transmuée.

» Alors les Hommes Intermédiaires, ceux de la seconde Race, les purs, domineront sur le monde et leur loi sera la Loi. Et ils s'élèveront au-dessus des machines comme le vieil Adam au-dessus du Lion et de l'Ours, au septième jour de la Première Création.

» Au-dessous d'eux il y aura les êtres qui fabriquent leur propre mouvement, les Auto-Moteurs, dont la conscience réside à l'intérieur et qui vont librement par les routes aériennes, terrestres ou océanes.

» Au-dessous encore vivront les Tributaires, qui reçoivent la poussée du dehors, par une perche accrochée aux vertèbres de leur échine ou par une charrue souterraine plantée dans leur ventre, ou par les ondes que lance le Maître Propulseur. Esclaves, ils suivent la règle infamante du rail et de l'onde. Et au-dessous encore il n'y aura rien, que les gestations obscures.

» Plus tard, quand les Sept Ages seront accomplis, les Hommes Intermédiaires entreront dans leur déclin; les gestations deviendront évidentes et la Chose Inconnue régnera à son tour.

» Telle est la Foi des Hommes Intermédiaires. »

Alors les soixante-dix-sept Chanteurs de la Parole se turent et Gnouf se prit à trembler comme un fil télégraphique dans le vent et il lui sembla que le moteur de l'autobus grognait de satisfaction. Il ferma les yeux et songea, au milieu de son angoisse, à son père qui avait vu le premier bicycle sur la route du village, un dimanche, parmi les ânes et les chars à bœufs. Quand il les rouvrit, son compagnon sautait sur le siège, près de lui, en grande hâte, et, là-bas, les soixante-seize autres Hommes Intermédiaires parlaient tous à la fois, avec des gestes d'épilepsie mécanique :

— Petite machine de chair, — dit le chauffeur, — on nous a trahis. Le bruit a couru de ta présence aux cylindres, au carter, aux roues et a gagné les Hommes Intermédiaires de boulons

en poulies gisants sur le sol. Mais je te sauverai de la mort.

Il mit en marche rapidement, prenant de court les autres voitures et fonça hors du pourrissoir. La chasse dura longtemps, haletante ; Gnouf, brisé de fatigue, sommeillait, à demi perdu dans le bourdonnement féroce. Puis, un peu avant le jour, il se sentit glacé de froid et un coq chanta parmi les verdures, marquant la fin de la Nuit de Saint-Barnabé. Un peu plus tard l'Homme Intermédiaire serrait les freins :

— Gnouf, — dit-il, — réveille-toi, secoue-toi, nous les avons semés. Ma mort est certaine, ils se vengeront ; ils dissocieront tout ce qui est gazeux en moi, ils combineront mon cuivre et mon fer avec des acides, ils se partageront les forces qui me supportent. Mais je ne peux pas mourir tout à fait parce qu'il me manque quelque chose, parce que je ne suis pas complètement né. Je contiens trop de poussière d'Homme de l'Ancienne Race. Je mourrai à moitié, avant d'avoir fini de naître. Adieu, petite machine tiède, tu me dois de vivre. Ne parle à personne de ce que tu as vu.

Il déposa Gnouf sur le trottoir et l'autobus s'éloigna en poussant un coup de corne triste à fendre le cœur, dans la lumière blafarde de l'aube.

Gnouf était devant sa propre maison ; un géranium rouge, là-haut, au balcon de Lou, luisait comme un éclat de rubis. Il trouva la porte cochère entr'ouverte, grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier ; il avait laissé la clef sous le paillasson ; il pénétra sans peine dans l'appartement et gagna sa chambre, où il se déshabilla sans bruit, se glissa entre les draps défaits et s'endormit aussitôt.

Le souffle de son père partageait le repos en tranches égales, sans précipitation ni faiblesse ; un léger borborygme marquait la fin de chaque aspiration. Nul ne s'était aperçu de rien.

*
* *

Le lendemain, Gnouf, Lou et le Rouget se rencontrèrent devant la boutique à journaux de la mère Clavette. Le Rouget, du plus loin qu'il aperçut son camarade, s'écria, en levant le poing avec une feinte d'indignation merveilleusement jouée :

— Eh ! capon, tu n'as pas osé venir hier au rendez-vous, rue de la Croix-Nivert. J'y étais, moi.

Lou répondit impudemment :

— Moi aussi.

Puis elle regarda Gnouf avec un clignement d'œil :

— Nous aussi ; j'ai apporté la teinture d'iode et Gnouf le browning.

Gnouf dit simplement :

— Suivez-moi.

Quand ils furent arrivés au fond d'une courette déserte, au sol jonché de douelles et de paille, entre un hangar de barriques et un magasin de fourrage, Gnouf bondit sur le Rouget et lui administra une maîtresse volée, puis il le prit à bras le corps, le ceintura et le coucha, les épaules à terre, dans la poussière vineuse. Lou se cachait la figure derrière les mains, admirant le combat et la victoire de son ami par les interstices des doigts écartés. Alors Gnouf se releva et fit grâce au vaincu :

— Va-t'en, tu es un menteur.

Le Rouget s'enfuit, la bouche pleine d'invectives que Gnouf ne paraissait pas entendre. Il lança même une douve pourrie qui s'émietta en chemin et n'atteignit pas le but. Lou interrogea doucement :

— Tu y es allé, toi, hein?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as vu?

Gnouf réfléchit un moment. Tant de choses se brouillaient dans sa tête qu'il ne trouvait pas de mot pour les exprimer. Enfin il répondit :

— Je ne me souviens plus.

Lou se mit à rire d'un air de doute :

— Oh ! Oh ! alors...

Mais Gnouf la regarda si durement que le rire lui rentra dans l'estomac. Il montra du revers de la main la place où le Rouget avait mordu la poussière et fit signe qu'il n'était pas fatigué ; alors Lou ne douta plus. Gnouf reprit :

— Vraiment, j'ai oublié.

Et, certes, il ne mentait pas.

ALEXANDRE ARNOUX

LES COMMENTAIRES

DE

M. ERZBERGER

M. Mathias Erzberger, membre du Reichstag allemand et ancien ministre des finances, auteur d'un livre clairvoyant et raisonnable récemment parus[1], n'a pas toujours été si raisonnable ni si clairvoyant, il convient de ne pas l'oublier. La folie mégalomane dont l'Allemagne était soulevée, quand elle partit en guerre, n'avait pas épargné ce Wurtembergeois laborieux, pesant et madré, d'ailleurs excellent monarchiste avant la fuite du monarque. M. Erzberger a publié, tout au commencement de la guerre, un article retentissant où il célébrait les méthodes terroristes de l'État-Major prussien et où il regrettait, nouveau Caligula, que la science allemande n'eût pas encore inventé le moyen de détruire Londres avec une seule bombe puisqu'un tel exploit eût rapidement terminé la guerre. On a souvent cité ce propos forcené. Il est authentique. Non, vraiment, on ne peut pas oublier que M. Erzberger, auteur d'un livre relativement équilibré, a naguère signé des déclarations sanguinaires ; mais on peut dire à sa décharge que sa folie, si elle fut violente, a duré moins longtemps que celle dont les dirigeants de Berlin commencent à peine à se remettre. Formidable, l'enthousiasme belliqueux de M. Erzberger fut

1. *Erlebnisse im Weltkrieg*. Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart et Berlin; 1920.

aussi passager. Qu'est-ce donc qui lui a ouvert les yeux? Ses Souvenirs voudraient faire croire qu'il revint à la raison dès le lendemain de la bataille de la Marne. On se rappelle l'attitude observée par l'Allemagne officielle devant cet événement, à jamais mémorable. Après quelques jours d'hésitation et de flottement, la fable — le dogme — de la « retraite victorieuse de la Marne » fut lancée à grand fracas par l'État-Major de Berlin et pieusement prêchée par une presse asservie ; mais on apprend par le livre de M. Erzberger que la victoire de la Marne fut, au contraire, tout de suite appréciée à sa valeur par les généraux de Guillaume II. Elle bouleversa, au Grand Quartier Général, et les esprits et les plans scientifiquement tracés. Le premier mouvement des chefs, au lendemain de la catastrophe, avait été de ramener d'un coup les armées allemandes jusqu'au Rhin. C'est sur les instances du général de Falkenhayn que les troupes reçurent l'ordre de creuser leurs tranchées sur place ; mais Falkenhayn ne gardait pas plus d'illusions que ses collègues. Il en gardait moins, il jetait dès lors le manche après la cognée, déclarant à qui voulait l'entendre que la guerre « était, à proprement parler, perdue ». Le général de Moltke partageait cette opinion. Elle était, à vrai dire, celle d'un soldat battu et congédié : elle a son poids tout de même. Moltke disait au mois de janvier 1915 que la grande erreur allemande avait consisté a tourner toutes les forces allemandes contre la France, au lieu de commencer par mettre les Russes hors de combat. Jamais, disait-il, cette faute ne pourrait être réparée. L'opinion défavorable de ces deux chefs, Moltke et Falkenhayn, paraît avoir vivement impressionné M. Matthias Erzberger. Son défaitisme est fait en grande partie du défaitisme de ces militaires.

M. Erzberger a rédigé ses Souvenirs depuis l'armistice. Il est difficile de déterminer le moment exact où il cessa de croire à la victoire de son pays, mais ses yeux, encore une fois, s'ouvrirent assez vite à la décourageante réalité. Il prit assez tôt ce masque de Cassandre sous lequel il apparaît dans son récent volume et sous lequel il figurera dans l'histoire de son pays. A l'en croire, il avait prévu tous les échecs diplomatiques, annoncé toutes les défaites sur les champs de

bataille, vu venir de loin la famine et la banqueroute : « Je l'avais bien dit ! Ah ! si l'on m'avait écouté ! »

Mais on sait de reste que le gouvernement de Berlin et l'État-Major de Spa n'ont pas écouté l'ingénieux parlementaire. Il se console en divulguant aujourd'hui ses conseils, ses déceptions, ses sinistres oracles et en traitant plus bas que terre ceux qui ne tinrent pas compte de ses avis.

*
* *

Il était connu, dans l'ancien Reichstag, pour son activité à toute épreuve, indice d'une ambition sans bornes. On ne manqua point de l'employer, sitôt la guerre venue, mais les besognes qu'on lui confia, les missions dont on le revêtit ne furent pas des plus glorieuses. M. Erzberger fut l'homme des négociations ingrates et des tâches irréalisables. Ses ennemis disent qu'il n'est à l'aise que dans l'intrigue, qu'il est, par excellence, l'homme des petits papiers et des petits moyens. Aurait-il eu la plus belle des âmes, ses desseins auraient-ils été les plus purs du monde qu'il n'eût guère été capable de montrer de hautes vertus dans les fonctions dont on l'investit et les querelles où on le précipita. M. Erzberger dirigea pendant quelque temps la propagande allemande hors d'Allemagne. Il déclare assez naïvement que cette besogne « était la plus ingrate qui pût échoir à un Allemand ». Non point que la cause de l'Allemagne fût indéfendable, ce n'est pas tout à fait ce qu'il veut dire, mais parce qu'on ne lui permettait pas de la défendre par les arguments qu'il estimait appropriés. Tout d'abord, en 1914 et 1915, l'État-Major — c'est la bête noire de M. Erzberger — blâmait en principe toute propagande : la victoire allemande suffirait à laver l'Allemagne des reproches qu'on lui adressait. La victoire allemande tardant à se produire, l'État-Major consentit à ce que M. Erzberger développât ses bureaux, mais les militaires prétendaient contrôler son action et naturellement ils trouvaient stupide tout ce que M. Erzberger jugeait utile. Erzberger, par exemple, voulait faire appel à la pitié des neutres en faveur de ce pauvre peuple allemand, affamé par un blocus inhumain. Les militaires s'opposèrent absolument à cette

forme de propagande : le peuple allemand n'avait pas besoin de la pitié d'autrui. Rien n'y fit. D'où ce jugement sévère qui reparaît, sous une forme ou une autre, à chaque page du livre : « Les militaires allemands n'ont rien compris à la psychologie de la guerre. »

Autre besogne ingrate confiée à M. Erzberger : le soin de retenir l'Italie sur la pente où elle glissait à la guerre. M. Erzberger travaillait avec moins d'éclat que le prince de Bülow, mais dans le même sens. Il ne devait pas obtenir de meilleurs résultats. Pourquoi l'Allemagne ne réussit-elle pas à maintenir l'Italie dans le droit chemin? M. Erzberger n'hésite pas à répondre que la faute retombe sur l'Autriche qui ne se résigna pas à temps aux concessions nécessaires. Et cette explication mérite d'être relevée, car M. Erzberger se montre, par ailleurs, l'ami sincère des Autrichiens, sinon des Hongrois. D'emblée, M. Erzberger se heurta chez les Austro-Hongrois à une incompréhension absolue de la situation véritable. Le comte Tisza déclarait que les Italiens étaient résolus à la guerre, quelques concessions qu'on leur fît, opinion que M. Erzberger estime fausse. Il croit, à vrai dire, que le roi Victor-Emmanuel penchait personnellement en faveur de la guerre, « pour conserver son trône ». Et l'on sait que cette opinion n'est pas celle de la plupart des Italiens. Elle était partagée, d'ailleurs, non seulement par M. Erzberger, mais par Guillaume II. Le 1er mars 1915, Guillaume II s'exprima sur le compte de Victor-Emmanuel III, en présence de M. Erzberger, avec la dernière violence, l'appelant « un traître », affirmant que son royal collègue d'Italie lui avait donné « sa parole d'honneur » de ne jamais prendre les armes contre l'Allemagne.

***

J'ai dit que M. Erzberger était plus austrophile que la plupart des Allemands. Il s'efforce, en effet, le plus souvent de disculper les Autrichiens et les Habsbourg. Il met en relief la fidélité, la perspicacité, le jugement droit et sûr de l'empereur Charles ; mais il tombe à bras reccourcis sur les Magyars, tout spécialement sur le comte Tisza en qui il dénonce — peut-être n'a-t-il pas tort — le mauvais génie de l'Autriche-

Hongrie. Assagie par l'expérience italienne, l'Autriche, si elle avait été seule, aurait manœuvré de façon à retenir la Roumanie. C'est l'intransigeance du comte Tisza, c'est l'absurde politique des nationalités où s'obstinait la Hongrie qui jetèrent la Roumanie dans le conflit, malgré la résistance passive du roi Ferdinand, lequel resta fidèle aussi longtemps qu'il put à la dynastie, parente des Hohenzollern, régnant en Prusse. On se rappelle le zèle des Allemands à justifier pendant la guerre la politique hongroise envers les Roumains. C'est encore un chapitre sur lequel M. Erzberger fait de précieux aveux. Laissons-le juger cette politique : « Le traitement infligé aux Roumains vivant en Hongrie, écrit-il, était véritablement un scandale. La brutale politique des nationalités pratiquée par le comte Tisza faisait du peuple roumain tout entier l'ennemi des puissances centrales. » C'est en vain qu'Erzberger tenta de faire entendre raison à l'homme d'État magyar. Celui-ci s'obstinait à soutenir « qu'aucun peuple ne pratiquait une politique des nationalités aussi équitable que le peuple hongrois ». L'animosité personnelle de M. Erzberger tient probablement, en partie, à une cause confessionnelle. Le comte Tisza était un militant du potestantisme, Erzberger défend la cause catholique avec autant de zèle que la cause allemande et avec plus de zèle que la cause prussienne. A l'en croire, Berlin méconnaissait profondément l'essence intime de l'Autriche-Hongrie. Guillaume II, il va sans dire, professait toutes les hérésies autrichiennes de ses ministres et ambassadeurs. Ne s'avisa-t-il pas, pendant la guerre, de faire un jour à l'empereur Charles une leçon sur ce thème « que l'Autriche devait devenir plus allemande » ? Il faut avouer que le moment était bien choisi, alors que les Slaves de la monarchie proclamaient à l'envi leurs aspirations à l'indépendance, pour conseiller au Habsbourg une politique pangermaniste. Charles Ier marqua une irritation extrême de l'incompréhension radicale attestée par un tel propos. Reconnaissons avec M. Erzberger qu'il y avait de quoi être fâché.

L'empereur Charles ne fut pas, du reste, ce compagnon peu sûr que les anciens courtisans de Guillaume II dénoncent aujourd'hui à l'indignation universelle. M. Erzberger s'efforce de

démontrer que l'empereur Charles, l'impératrice Zita et même le prince Sixte de Parme, ce qui est encore moins prouvé que le reste, étaient de sincères amis de l'Allemagne. L'Autriche se découragea plus vite que l'Allemagne, c'est entendu ; mais n'avait-elle pas raison de préconiser la paix? L'Autriche était derrière le Vatican offrant ses services en 1917 et l'on sait que M. Erzberger se tenait, lui aussi, derrière le Vatican. M. Erzberger, parlant de paix avec les dirigeants viennois, provoquait à Vienne des échos approbateurs qu'il ne rencontrait pas à Berlin. La complicité pacifique de Vienne avec M. Erzberger explique les sympathies autrichiennes de celui-ci. La niaiserie, l'ingratitude de certains chauvins de Prusse, acharnés à déprécier l'aide autrichienne, ne pouvaient qu'exaspérer M. Erzberger par l'aveuglement qu'elles attestaient. Quand on soulevait devant le comte Westarp, chef des conservateurs au Reichstag allemand, l'hypothèse d'une paix séparée autrichienne : « Tant mieux ! déclarait-il ; nous renoncerons enfin à ménager l'Autriche-Hongrie. Notre front se trouvera raccourci et l'Allemagne pourra frapper en Occident de toutes ses forces. »

Ces propos et d'autres semblables étaient naturellement rapportés tout chauds à l'empereur Charles. Un souverain plus vindicatif aurait peut-être moins tardé à exaucer les vœux du comte Westarp.

*
* *

Déçu dans ses espoirs du début de la guerre, « défaitiste conscient », si l'on peut dire, depuis la Marne, Erzberger marque la plus vive animosité contre tous les Allemands qui crurent jusqu'au bout à la victoire, notamment aux militaires qui se firent forts, jusqu'au dernier moment, de vaincre la coalition. Leur « incroyable légèreté » est un thème favori des récriminations où se plaît l'auteur des *Erlebnisse*. Les militaires, observe-t-il, commencèrent la guerre par une faute irréparable : la violation de la neutralité belge. On aime à voir M. Erzberger condamner sans la moindre circonstance atténuante cette infamie initiale, cette infamie sur laquelle se greffèrent, pour ainsi dire automatiquement, toutes les autres.

Le prince de Bismarck avait fait annoncer par la *Post* du 24 février 1887 : « L'Allemagne ne commencera jamais la guerre par une infraction à un contrat européen. » Fort de cette assurance qu'il rappelle, M. Erzberger prononçait encore au Congrès catholique de Metz, en 1913, ces mots qu'on lui a si souvent reprochés : « Jamais l'Allemagne ne violera la neutralité belge, pas plus que la neutralité suisse. » M. Erzberger jure qu'il était sincère en parlant ainsi : « Je croyais à la parole donnée par nos hommes d'État responsables. » Pouvait-on prévoir, demande-t-il, qu'ils se laisseraient entraîner par les militaires à commettre un crime? Hélas ! oui, M. Erzberger, on pouvait le prévoir; mais je veux croire que vous étiez sincère en ne le prévoyant point.

La violation de la Belgique empoisonna, dès le début, la politique de guerre allemande. Cette opinion, qui est celle de tous les bons Européens en dehors des pays alliés, est hautement professée par M. Erzberger. On se rappelle le parti que Berlin crut tirer de certaines découvertes opérées dans les archives ministérielles, à Bruxelles. M. Erzberger reconnaît loyalement que ces découvertes, loin de disculper l'Allemagne, ont « renforcé » la fausseté des allégations officielles. Il convient aussi que la fable des « curés belges francs-tireurs » est... une fable. Il a mené sur ce point une enquête minutieuse, mais pour arriver à cette conviction qu'aucun curé belge n'a jamais défendu son pays, les armes à la main. Attaquer la Belgique et l'occuper était un crime, élever la prétention de la conserver fut une faute politique qui contribua puissamment à la défaite. M. Erzberger croit pouvoir affirmer que l'Angleterre aurait conclu la paix en 1917 si l'Allemagne avait alors déclaré qu'elle renonçait à l'annexion de la Belgique. L'offre de médiation du Vatican mettait cette renonciation à la base des négociations éventuelles; mais l'Allemagne refusa d'admettre l'indépendance de la Belgique. Ce qui fit échouer la tentative de Benoît XV.

Les militaires allemands n'ont pas commis envers l'Alsace de moindres fautes qu'envers la Belgique. M. Erzberger croit devoir maintenir toutes les prétentions de son pays sur l'ancien *Reichsland* : « La masse de la population, ose-t-il écrire, se sentait allemande et voulait rester allemande » ;

mais les militaires, par leurs mesures stupides, avaient réussi à retourner les Alsaciens-Lorrains. L'affaire de Saverne en 1913 montra toute leur maladresse. Ils continuèrent pendant la guerre et même ils exagérèrent. Beaucoup de chefs militaires, entrant dans le *Reichsland*, donnaient ce mot d'ordre : « Nous pénétrons en pays ennemi » et interdisaient à leurs hommes d'accepter rafraîchissements et vivres, « de peur qu'ils ne fussent empoisonnés ». On juge de l'effet produit sur la population. Les Berlinois achevèrent de l'exaspérer en publiant pendant les hostilités les absurdes projets de partage qu'on sait. Ludendorff, ami des solutions simples, préconisait l'annexion du *Reichsland* à la Prusse, tout simplement. Ce plan était digne de Ludendorff, mais combien n'a-t-il pas contribué à éloigner les Alsaciens-Lorrains de leurs « frères retrouvés » de 1871 !

Quant aux marins allemands, ils se montrèrent, s'il est possible, plus légers encore et plus inintelligents que les terriens. M. Erzberger n'a jamais cru à cette action décisive des sous-marins dont se portaient garants les Tirpitz et les Capelle. En revanche, il savait bien que la guerre sous-marine à outrance déciderait les États-Unis à entrer dans le conflit et il n'en augurait rien de bon. Le secrétaire d'État Capelle — amiral et secrétaire d'État pour la marine — lui tint tête sur ce sujet dans un comité secret. A M. Erzberger, soutenant que l'entrée en guerre de l'Amérique serait un désastre sans nom, l'amiral Capelle rétorquait avec obstination : « Cela ne signifiera rien, rien, rien ! » L'illusion des amiraux sur cette affaire spéciale était, d'ailleurs, partagée par le généralissime. Quand la guerre sous-marine fut décrétée, Hindenburg écrivit à sa femme, à Hanovre, une lettre particulière qui fit le tour de l'Allemagne. Hindenburg prophétisait que « dans six mois », soit à la fin d'août 1917, l'Angleterre, affamée et démunie de tout, demanderait grâce.

*
* *

Il est encore un point, capital pour l'histoire de la politique intérieure, sur lequel le livre de M. Erzberger fournit les données les plus instructives : je veux parler des pages

consacrées aux débuts du régime parlementaire. C'est pendant l'été de 1917 que l'absolutisme prussien, « l'absolutisme patriarcal » suivant la formule courtisanesque des chroniqueurs officiels, dut céder la place à la souveraineté populaire, représentée par les députés au Reichstag. Le 13 juillet 1917, le chancelier de Bethmann-Hollweg, bien qu'il jouît encore de toute la confiance du monarque, dut démissionner parce que le Centre, les nationaux-libéraux et les conservateurs exigeaient son remplacement. Quelques jours plus tard, le 19 juillet, le Reischtag votait la fameuse résolution de paix sans annexion, âprement défendue par M. Erzberger. C'en était fait désormais du « régime personnel », des lois votées par les fameuses « majorités interchangeables » sur l'ordre d'un chancelier domestiqué, obéissant à l'empereur. La Prusse-Allemagne se ralliait enfin au système que toutes les nations occidentales, l'une après l'autre, ont adopté, à ce système parlementaire qui n'est pas parfait, mais ne les a point empêchées, malgré les pronostics des prophètes de malheur, de « tenir » pendant la tourmente aussi longtemps que le militarisme allemand. On pense que les bénéficiaires de l'ancien régime le défendirent du bec et des ongles. Quand M. Michaelis, qui était encore l'instrument des militaires, dut démissionner et céder la place au comte Hertling, le chef du cabinet impérial Valentini expliquait à qui voulait l'entendre que l'essai de régime parlementaire auquel on se livrait, sous la pression d'une cruelle nécessité, « n'était qu'une comédie appelée à durer quelques mois ». Sitôt la guerre finie, le *Kaiser* recommencerait à gouverner sans contrôle. Les mêmes manœuvres, les mêmes intrigues se répétèrent quand Hertling, à son tour, dut partir. Cela se passait au mois d'octobre 1918. L'absolutisme était déjà fort malade, mais ses suppôts s'entêtaient à plastronner et à *bluffer*. Le successeur de Valentini, von Berg, non moins *Junker* et non moins pangermaniste, chaussé de bottes retentissantes, arpentait avec affectation les couloirs du Reichstag, déclarant que l'empereur entendait conserver toutes ses prérogatives et ne point partager le pouvoir avec le parlement. En réalité, Guillaume II et ses créatures sentaient déjà le terrain se dérober sous leurs pas. L'empereur affectait de préconiser la nomination de Max de Bade à la

chancellerie, ses agents menaient ouvertement campagne pour ce prince libéral ; mais Guillaume II savait bien que le *Bademax* n'hésiterait pas à le sacrifier. Et de fait, quelques jours plus tard, le nouveau chancelier proposait au cabinet de guerre, où M. Erzberger détenait un portefeuille, d'exiger au nom du peuple allemand l'abdication de Guillaume II et la renonciation du *Kronprinz*.

M. Erzberger assure qu'il s'insurgea contre cette mesure. Il trouvait plus digne de « faire sauter » Guillaume II à la requête des Alliés que sur l'initiative du gouvernement de Berlin. Guillaume II trancha, d'ailleurs, le débat en prenant la fuite.

Il y a de l'amertume, beaucoup d'amertume dans les pages où M. Erzberger retrace la métamorphose politique qu'avait subie son pays à la veille de la catastrophe : « Nous tous, écrit-il, ressentîmes douloureusement ce fait qu'il fallut l'écroulement militaire complet pour doter notre peuple d'une forme gouvernementale que tous les peuples civilisés d'Europe possédaient déjà depuis longtemps. Nous savons, d'ailleurs, que dans maintes places dominantes on nous considérait alors comme tout juste assez bons pour assumer la responsabilité des malheurs qui s'annonçaient. Cependant le devoir envers la patrie repoussait à l'arrière-plan toutes considérations personnelles. » Il y a du stoïcisme dans ces propos ; mais les ennemis de M. Erzberger, c'est-à-dire aujourd'hui la grande majorité des Allemands, ne croient pas à ce stoïcisme. Ils l'appellent hypocrisie. Nous n'interviendrons pas dans cette querelle de famille.

*
* *

Aussi bien Cassandre avait vu juste. Les péripéties de l'automne 1918 en firent foi. Le ton un peu suffisant, peut-être un peu « supérieur » dont M. Erzberger rapporte ces événements a prodigieusement agacé les lecteurs allemands. Les Souvenirs de l'illustre député du Centre ont eu une mauvaise presse : mais il n'y a aucune raison pour ne pas rendre justice, hors d'Allemagne, à la véracité et à la sincérité, au moins apparentes, avec lesquelles M. Erzberger retrace son rôle lors de l'armistice.

Dans son zèle à illustrer l'incapacité des militaires allemands, M. Erzberger ne manque pas de rapporter qu'à la mi-juillet 1918, Ludendorff, interrogé par le secrétaire d'État Hintze sur la possibilité d'une victoire allemande, répondait encore par l'affirmative ; mais un peu plus tard, le 13 août, Ludendorff déclarait au même ministre « qu'il n'avait plus la même certitude ». Hindenburg partageait les doutes de son brillant second. Tous deux s'accordaient à préconiser désormais « la défense stratégique ». D'où le Kaiser conclut qu'il fallait songer à la paix. On ferait des propositions fermes à l'ennemi « après les prochains succès remportés à l'Ouest ». Vainement l'empereur Charles insista pour qu'on n'attendît pas ces succès douteux. Guillaume II voulait espérer contre toute espérance.

Le 1er octobre, cependant, l'État-Major, brusquement, devint nerveux. Ludendorff et Hindenburg intervinrent alors pour réclamer la paix immédiate. Une note rédigée au Grand Quartier Général se terminait par ces mots : « Il n'y a pas de temps à perdre. Avec chaque journée qui s'écoule la situation peut s'aggraver. » Le 5 octobre, *sur ordre militaire*, la première note au président Wilson s'envolait vers Washington. Les négociations durèrent un mois, un mois pendant lequel la débâcle stratégique ne cessa de s'aggraver. Le 26 octobre, Ludendorff se retirait sans sa tente ; le 27, l'empereur Charles engageait des pourparlers en vue de la paix séparée.

M. Erzberger rapporte qu'il éprouva « un grand étonnement » quand Max de Bade le pria de présider aux discussions sur l'armistice. Il ne crut pas pouvoir se dérober à cette tâche pénible et prit la route de Spa où résidait le grand État-Major : « A la fin de la conférence, le maréchal de Hindenburg parut, et me fit observer que c'était sans doute, dans l'histoire universelle, la première fois qu'il arrivait à des politiciens, non à des militaires, de conclure l'armistice. »

Il n'y a aucune ironie, du moins visible, dans la phrase où M. Erzberger consigne cette remarque de Hindenburg ; mais n'est-elle pas des plus savoureuses? Comme elle en dit long sur l'état d'esprit de ces militaires prussiens !

Le maréchal, au demeurant, ne chercha pas à retenir le plénipotentiaire politicien. L'armée, observait-il, « avait besoin de repos » (*sic*). — Allez donc, dit-il à Erzberger, allez

donc avec Dieu et « cherchez à obtenir le plus possible en faveur de notre patrie ».

C'était facile à dire, difficile à réaliser. Le maréchal Foch est « un petit homme aux traits durs et énergiques qui, d'emblée, trahissaient l'habitude du commandement ». Ce petit homme ne se laissa point berner : « Que désirez-vous de moi? », demanda-t-il à M. Erzberger et à ses compagnons. M. Erzberger ayant répondu : « L'armistice général », Foch déclara n'avoir pas de proposition à formuler ; mais M. Erzberger ayant fait lire par un personnage de son escorte la dernière note du président Wilson, le maréchal Foch répondit en faisant lire les conditions de l'armistice rédigées en français. Il affichait « un calme lapidaire », mais la manière énergique dont il tirait de temps en temps sur sa moustache laissa croire au chef de la délégation allemande qu'il était plus ému qu'il ne voulait paraître.

Hindenburg avait donné ordre à Erzberger de marchander. Erzberger marchanda, « mais ni les Français, ni les Anglais n'admirent nos observations ». C'est en vain qu'il tenta de démontrer aux officiers alliés que les conditions de l'armistice, si dures, allaient livrer l'Allemagne au bolchevisme : les Alliés ne voulurent pas croire à l'imminence de ce péril. C'est également sans succès que les plénipotentiaires allemands firent appel aux sentiments d'humanité chez leurs ennemis. Erzberger s'efforçant d'obtenir la cessation du blocus (article 26) et taxant la conduite des Alliés de « non loyale », se vit brusquement rabroué par l'amiral Wymess : « Pas loyale ! s'écria l'amiral. N'avez-vous pas torpillé indistinctement tous nos bateaux? »

M. Erzberger rapporte cette algarade avec une satisfaction sournoise mais compréhensible. Son opposition à la guerre sous-marine en apparaît, à ses yeux, largement justifiée : « Comprenez-vous maintenant, gens de l'État-Major, l'irréparable tort que vous avez fait à l'Allemagne? »

Les conditions de l'armistice étaient trop sévères pour que M. Erzberger prît sur lui d'y souscrire. Il demanda des instructions à Hindenburg. Et Hindenburg, par dépêche, répondit : « Signez ! »

Ce n'était là qu'une première étape du calvaire que

M. Erzberger dut gravir. L'année suivante, quand il s'agit de savoir si l'Allemagne pouvait signer la paix de Versailles, il traversa de nouvelles angoisses, des angoisses pires. Malgré la violente opposition de certains d'entre ses collègues, Erzberger préconisa de toutes ses forces la signature. Il est curieux d'apprendre par son livre quelques-unes de ses raisons. Erzberger estime que le besoin de paix était si vif dans le peuple et, d'autre part, que les tendances particularistes avaient été tellement réveillées par la défaite en Rhénanie, en Bavière et dans l'Est qu'un refus de signer eût entraîné probablement la dissolution du Reich. M. Erzberger prétend savoir que la ville de Hambourg, elle-même avait décidé, en cas de non-signature, de se placer sous le protectorat de la Grande-Bretagne.

Dans cette heure critique et — pour un Allemand — tragique, le ministre des finances Erzberger sut prendre des responsabilités pénibles. Il s'exposa ainsi aux quolibets et même aux affronts des membres du Reichstag. On alla jusqu'à tenter de l'assassiner (une grenade lancée par une main inconnue ravagea la pièce du ministère où l'on croyait qu'il dormait) : il vida jusqu'au bout, jusqu'à la lie l'amer calice qu'il avait accepté de boire. De l'armistice à la paix, il a subi toutes les avanies que peut subir un homme politique. On se rappelle ses démêlés avec M. Helfferich. Les partisans de ce dernier et ce dernier lui-même se vantent d'avoir démontré victorieusement l'indignité de M. Erzberger et de l'avoir tellement discrédité que son retour au pouvoir est impossible. C'est affaire aux Allemands de tenir à l'écart l'auteur des *Erlebnisse* s'il a cessé de leur plaire, ou de le rappeler ; mais cela ne doit pas nous empêcher, encore une fois, de saluer en lui un politique clairvoyant.

Si les sentiments de M. Erzberger avaient été partagés par ceux qui menaient la danse macabre en Allemagne, si les chefs militaires ou seulement les autres chefs de parti du Reichstag avaient vu aussi juste et aussi loin, l'Allemagne eût moins tardé à s'avouer vaincue. Et c'eût été tout bénéfice pour tout le monde.

MAURICE MURET

OMAR KHAYYAM

Il n'existe pas de texte critique persan des œuvres d'Omar Khayyam dont la renommée orientale date de plus de huit siècles et qui a acquis une gloire soudaine en Occident, et surtout dans les pays anglo-saxons, où le nombre de ses éditions dans ces dernières quarante années n'est surpassé que par celui des œuvres de Shakespeare. Le premier manuscrit (1460 A.D. — Bodléienne) où apparaissent les quatrains est de trois siècles et demi postérieur à la mort d'Omar Khayyam. Il ne comprend que cent cinquante-huit quatrains. Les éditions les plus récentes de Calcutta et de Bombay en contiennent jusqu'à cinq cents. Ainsi pendant sept cents ans on a ajouté sans discernement à l'œuvre de Khayyam déjà adultérée dans le manuscrit de 1460.

Il n'est pourtant pas difficile de retrouver, au milieu des interpolations, les vers qui appartiennent en propre au poète de Nichapour, car nous avons pour guide sa pensée qu'il a fixée en des quatrains indubitables, pensée d'une telle pureté que les éléments étrangers qu'on y jette ne s'y incorporent pas et, faisant tache, restent visibles. Omar Khayyam pratique, en toute sérénité d'âme, « l'indifférence à la foi et au doute ». Ni l'étude, ni le raisonnement, ni l'intuition ne peuvent nous éclairer, et l'impuissance est égale de ceux qui, par la science ou par la religion, espèrent résoudre l'énigme de ce monde. Nous n'atteignons à aucune vérité et il n'est pas de bonheur ou de châtiment supraterrestre. Entre les deux néants qui la limitent, la vie n'est que le temps d'une

respiration. Sachons en tirer des joies précaires. Le vin, l'amour des femmes et des adolescents mortels, la lune sur les terrasses, la flûte de l'Irak dans les vergers, le vent frais du matin, les roses à peine écloses, voilà la seule réalité de nos jours qui passent comme un songe. Après l'Ecclésiaste, il nous répète de cent façons : « Tout est vanité et poursuite du vent », mais il ajoute : « Réjouis-toi dans le présent : c'est là le but de la vie. » La pénétration de la pensée, son aigu la qualité cristalline de la forme, la richesse contenue des images, l'absence de toute amplification lyrique, mettent Omar Khayyam au rang des plus rares poètes.

Aussi retrouve-t-on sans peine les vers sortis de sa main et rien n'est plus aisé que d'écarter les quatrains confus et mystiques qui, au cours des siècles, ont été maladroitement mêlés aux pierres dures gravées par Omar Khayyam. Fitz-Gerald donne maint quatrain qui n'a pas sa place dans l'œuvre si nettement délimitée du poète.

En voici un exemple, parmi bien d'autres que je pourrais citer :

La balle ne demande pas des Oui et des Non,
Mais va, à gauche, à droite, comme le joueur la pousse.
Celui qui t'a jeté dans ce champ,
Il sait tout; Il sait; Il sait.

Omar Khayyam ne connaît pas de *Il*. Les quatrains authentiques que nous publions en sont une preuve suffisante. Faut-il ajouter que les mystiques persans (*soufis*) ont poursuivi d'une haine furieuse l'auteur du Rubayat. Il est du reste à l'honneur de la liberté de conscience (si l'on ose employer une expression aussi vide de sens) sous le règne du sultan seldjoucide Alp Arslan que Khayyam n'ait pas été poursuivi par les orthodoxes de son temps.

On s'étonnerait que les traducteurs d'Omar Khayyam au XIXe siècle n'aient pas fait ce départ facile dans le texte persan si l'on ne savait combien le mysticisme garde d'adeptes et combien peu d'esprits peuvent regarder en face le néant de l'après-mort. On ne peut alléguer, pour faire rentrer dans l'œuvre de Khayyam les quatrains mystiques, une conversion soudaine du vieil homme ramené par l'âge et la faiblesse

à une conception religieuse du monde. Khayyam dit, en effet, au quatrain 136 :

Le chiffre de mes ans a passé soixante-dix ; — si je ne me réjouis pas aujourd'hui, quand donc serai-je heureux ?

Dans les quatrains mêmes de Khayyam, les manuscrits persans présentent des variantes. Nicolas, qui a traduit en 1867, et indifféremment, tous les quatrains attribués à Khayyam, a usé d'un texte qui n'est pas celui sur lequel a été imprimée l'édition de Bombay, 1893, dont nous nous sommes servis. Ici seul le goût décide. Entre deux textes, prenons le plus net, le plus beau.

Nous publions ici une trentaine de quatrains. Nous en avons traduit cent quarante-quatre [1]. Peut-être pourrait-on y ajouter une douzaine encore que nous omettons, ou qu'ils soient des doublets imparfaits d'autres qu'on trouvera ici, ou que les difficultés du sens, les jeux de mots et les allusions à des thèmes inconnus du monde occidental, les rendent impropres à figurer dans une traduction qui, sans notes et commentaires, doit se suffire à elle-même. Personne ne peut prétendre à donner dans l'état actuel de la science une version complète et définitive, laquelle ne sera établie qu'une fois parue en persan une édition critique d'Omar Khayyam.

Nous avons suivi, autant qu'il se peut, l'ordre des mots persans et respecté la coupe des vers. C'est en vain que des écrivains occidentaux ont essayé de mettre en vers anglais ou français les quatrains de Khayyam. Les lois impitoyables de notre rythmique les ont entraînés loin du texte et, voulant trouver des grâces poétiques équivalentes à celles du poème persan, ils ont dans l'aventure laissé perdre des beautés en échange desquelles ils ont peu à nous offrir. La traduction célèbre à tant de titres de Fitz-Gerald n'échappe pas à ce reproche. Voici un quatrain de Khayyam traduit par le poète anglais :

And if the Wine you drink, the Lip you press.
End in what All begins and ends in — Yes ;

1. J'ai eu pour ce travail l'aide indispensable de Mirza Muhammed de Kazwin. Ce grand savant et ce grand lettré est bien connu des orientalistes par son édition critique de la fameuse histoire des Mongols, le *Tarikhi-Jehan Gusha* de Djouvaini, parue dans le *Gibb Memorial*.

Think then you are To-day *what* Yesterday
You were. — To Morrow you shall not be less.

F. G., XLII, éd. 1889.

M. Roger Cornaz à son tour interprète Fitz-Gerald qui périphrase de loin Omar Khayyam.

Et si le vin qu'on boit, si l'amour même
Finissent comme tout dans le néant,
Tant que l'on vit, l'on est ce qu'on sera
A l'heure où l'on ne sera plus, — plus rien.

R. C., XLVII

ce qui est d'abord un contresens, puis un non-sens.

Voici le quatrain exact d'Omar Khayyam :

O Khayyam, si tu es ivre de vin, sois heureux. — Si tu es assis près d'un adolescent sans rides, sois heureux. — Comme le compte de la vie est à fin néant, — suppose que tu n'es plus ; tu vis, donc sois heureux.

Nicolas a donné une traduction intégrale d'Omar Khayyam. Nicolas s'obstine à prendre Khayyam pour un mystique qui se masque. Cela l'entraîne à de singulières méprises. Nicolas, drogman à la légation de France à Téhéran, savait sans doute le persan, mais n'avait qu'une connaissance médiocre du français. Il a réussi dans la tâche difficile d'obscurcir la lumineuse beauté du poème persan et ce qu'il nous donne est à dégoûter de Khayyam.

O Khayyam, quand tu es ivre, sois dans l'allégresse. Quand tu es assis auprès d'une belle, sois joyeux. Puisque la fin des choses de ce monde, c'est le néant. Suppose que tu n'es pas, et puisque tu es, livre-toi au plaisir.

Il faut remarquer ici que, comme il est de règle dans les quatrains persans, les premiers, second et quatrième vers riment, et le troisième est un vers blanc. Dans le quatrain que nous donnons, Omar Khayyam termine les premier, deuxième et quatrième vers par les mêmes mots *khoch bâch*, « sois heureux », Nicolas traduit une fois « sois dans l'allé-

gresse », la seconde fois « sois joyeux », la troisième « livre-toi au plaisir » et ne sent pas la force que donne au quatrain la répétition à chaque fin de vers de ce « sois heureux » qui est la traduction exacte de *khoch bâch*. On ne peut perdre son temps à multiplier les exemples de la gaucherie de ce Nicolas. Il a le génie de l'impropriété et de la périphrase inutile. J'en citerai seulement une preuve encore pour ne pas fatiguer les gens de goût.

Un quatrain de Khayyam (82) dit :

Personne n'a pu atteindre au visage du bien-aimé, — avant d'avoir eu mille épines enfoncées dans sa chair. — Regarde le peigne : il a fallu découper le bois en cent morceaux — pour qu'il puisse caresser la chevelure d'un adolescent.

Nicolas dit dans son langage :

« *Sur la terre, personne n'a étreint dans ses bras une charmante aux joues colorées du teint de la rose sans que le temps soit venu tout d'abord lui planter quelque épine dans le cœur. Vois plutôt le peigne; il n'a pu parvenir à caresser la chevelure parfumée de la beauté qu'après avoir été découpé en une foule de dents.* »

Et il ajoute en commentaire : « Allusion aux mécomptes de tout genre auxquels s'exposent les soufis pour arriver par la pensée et par une constante contemplation extatique à la connaissance parfaite de l'essence de la divinité, objet de leur amour exclusif. »

Ainsi Nicolas se plaît à manier les fines pierres gravées par Khayyam de ses mains lourdes préalablement enduites de glaise.

Les calligraphes persans ont groupé les quatrains de Khayyam, non par le sens, mais par la voyelle de la rime. Nous avons essayé de mettre un peu d'ordre dans cette confusion et de retrouver, au milieu de leurs belles variations, la suite et le développement des thèmes principaux sur lesquels s'est arrêtée la pensée d'Omar Khayyam.

De la vie de Khayyam, on sait qu'il naquit à Nichapour, dans le Khorassan ; la légende assure qu'il se distingua comme

étudiant sous la direction de l'imam Mowaffak, que son camarade Nizam el Mulk devint grand-vizir du sultan seldjoucide Alp Arslan et donna une pension de douze cents mithkals d'or à son ancien condisciple qui jusque-là avait vécu en faisant des tentes. Au vrai, Omar Khayyam fut un des plus grands savants de son temps, travailla à la réforme du calendrier Jalali, fut célèbre comme astronome, établit des tables du ciel et rédigea un traité d'algèbre qui a été traduit en français au XIXe siècle. Il mourut à Nichapour en 517 A. H. (1123 A. D.) à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

*
* *

Ma loi est le vin et la belle humeur ; — ma religion, l'indifférence à la foi et au doute. — J'ai demandé à ma fiancée qui est le monde : « Quelle dot veux-tu? » — Elle m'a dit : « Ton cœur joyeux est ma dot. »

*
* *

Ceux qui étaient les pôles de la science — et dans l'assemblée des sages brillaient comme des phares, — ils n'ont su trouver leur chemin dans la nuit sombre. — Chacun d'eux a balbutié un conte, puis s'est endormi.

*
* *

De la Terre à Saturne, — j'ai résolu tous les problèmes, — j'ai évité pièges et embuscades, — j'ai défait chaque nœud, sauf celui de la mort.

*
* *

Comme la Roue ne tourne pas selon les désirs du sage — qu'importe que tu comptes sept ou huit cieux ! — Puisqu'il faut mourir et quitter ces rêves, — qu'importe que les vers au tombeau ou les loups dans la campagne dévorent ton cadavre.

*
* *

Ce palais dont Bahram avait fait sa demeure, — la gazelle y cache ses faons et le lion y dort. — Bahram qui capturait les onagres sauvages — voit aujourd'hui comment la tombe a pris Bahram.

*
* *

Ne poursuis pas le bonheur ; la vie est le temps d'un soupir. — Djemchid et Kaï-Kobad dansent, poussières au soleil, — Qu'est-ce que le monde? Qu'est-ce que la vie? — Un songe, un rêve, une illusion.

*
* *

Aujourd'hui tu n'as pas accès à demain — et le souci que tu t'en fais n'est que chimère. — Si ton cœur est sage, ne gâte pas ce souffle présent — car ce qui te reste de vie est le seul bien précieux.

*
* *

Assieds-toi et prends du vin : c'est là le royaume de Mahmoud. — Écoute ce que la harpe dit : c'est là les psaumes de David. — De ce qui n'est plus et de ce qui sera ne t'occupe pas. — Réjouis-toi dans le présent : c'est là le but de la vie.

*
* *

Bois du vin, car tu dormiras longtemps sous la terre, — — sans compagnons, sans amis, sans femme. — Garde-toi de confier à personne ce secret : — Un coquelicot fané ne refleurit jamais.

*
* *

Cesse de penser à toi-même — de craindre la pauvreté, de poursuivre la richesse. — Bois du vin, une vie si lourde de tristesse — mieux vaut la passer dans le songe ou dans l'ivresse.

*
* *

Jusqu'à quand prendrai-je souci de ma fortune? — Jusqu'à quand prendrai-je souci du bonheur et du malheur? — Remplis la coupe, car je ne sais même pas — si cette bouffée d'air que j'aspire, je l'exhalerai vivant.

*
* *

La lune a déchiré la robe de la nuit. — Bois du vin ; il n'est pas d'heure plus opportune. — Sois joyeux, sans soucis, car longtemps cette lune — brillera sur la tombe de chacun de nous.

*
* *

Comme l'eau de la rivière, comme le vent dans le désert, — a passé un jour encore de ma vie et de la tienne, — et tant que je vivrai, je ne me soucierai — ni du jour à venir ni du jour écoulé.

*
* *

Que l'échanson soit un adolescent aux lèvres de rubis, — qu'au lieu de vin, tu boives l'eau de la vie éternelle, — que Vénus soit de la fête, que le Christ soit ton convive, — il n'est pas de joie, si le cœur n'est exempt de soucis.

*
* *

Ce vase était comme moi un amant malheureux — enchaîné par la chevelure d'une femme. — Cette anse que tu vois à son col — était la main passée au cou d'une bien-aimée.

*
* *

Avant toi et moi, il y avait des nuits et des jours, — et le ciel longtemps avait tourné sur lui-même. — Pose avec douceur le pied sur la terre, — car cette terre était peut-être l'œil vif d'un adolescent.

***

La rose dit : « Rien n'est plus beau que mon visage. — Pourquoi faut-il que le parfumeur me torture? » — Le rossignol répond : — « Qui n'a ri un jour et n'a pleuré un an? »

***

J'ai vu un vautour sur le toit du palais à Thous, — tenant entre ses serres le crâne de Kaï-Kaous. — Il disait à ce crâne : « Hélas ! hélas ! — où sont les timbales sonores et les appels des trompettes? »

***

Je vends le diadème du Khagan et l'aigrette du Chah, — je vends le turban de soie pour le son de la flûte. — Le chapelet qui est aux doigts des hypocrites, — je le vends pour une coupe de vin.

***

Quand nous quitteront mon âme pure et la tienne, — on mettra deux briques sur nos tombes. — Puis pour faire des briques aux tombes des autres — on jettera dans un moule ma poussière et la tienne.

***

Ce monde est pareil à un vase renversé — sous lequel agonisent les sages. — Regarde l'amitié qui unit la cruche à la coupe, — lèvre sur lèvre, et le sang coule de l'une à l'autre.

***

Ce palais dont le faîte touchait au ciel — et dont les rois eux-mêmes baisaient le seuil, — j'ai vu sur ses ruines un coucou — perché, qui criait : « Où? où? où? »

***

N'accueille en ton esprit aucune chimère ; — l'année durant, bois le vin à pleines coupes. — Fais la fête avec la fille de la vigne. — La fille illicite vaut mieux que la mère permise.

***

J'ai été hier dans l'atelier d'un potier. — J'y ai vu deux mille vases silencieux ou parlant entre eux. — Chacun me demandait dans son langage : — « Qui est le potier? qui l'acheteur? qui le vendeur? »

***

L'univers n'est qu'un clin d'œil de notre vie torturée, — l'Oxus n'est qu'une goutte de nos larmes, — l'enfer qu'une flamme parmi celles qui nous brûlent, — le paradis qu'un instant du jour que nous donnons à la joie.

***

Es-tu assez discret pour que je te dise enfin — ce qu'était à la première aube Adam? — Un pauvre diable, pétri de chagrins, — qui vécut un jour, puis s'en alla.

***

Ah ! si l'on pouvait vivre en paix ! — ah ! s'il était un terme à cette longue route ! — ah ! si, après cent mille ans, du sein de la terre — on pouvait renaître comme la verdure !

CLAUDE ANET

LE MÉNAGE CLAYHANGER[1]

Hilda, ayant observé l'étrange animation de ses gestes, s'arrêta un instant avec une tranquillité également étrange avant de parler. Edwin la rencontra sur le seuil même de la porte.

— Il faut que je vous parle, — dit-elle à voix basse.

— Non, — dit Edwin, l'arrêtant, — il y a quelqu'un là. Nous ne pouvons pas causer.

— Un client?

Il eut un petit rire gêné. Il se sentait et paraissait coupable et s'en rendait compte.

— Vous aviez l'air drôle en sortant de votre bureau.

— Vous m'avez bouleversé, ma petite, voilà tout.

Il mesurait maintenant la force de l'agitation qu'il avait éprouvée sans s'en douter jusqu'ici.

— Edwin, qui est-ce qu'il y a là dedans?

— Mais je vous dis que c'est un client.

Il pouvait voir frémir les narines d'Hilda sous sa voilette.

— C'est George Cannon qui est là ! — s'écria-t-elle.

— Qu'est-ce qui vous donne cette impression? — demanda-t-il, tout en comprenant l'absurdité de cette façon de se défendre.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er, du 15 octobre, du 1er et du 15 novembre 1920.

— Lorsque je suis sortie en courant j'ai remarqué quelqu'un. Il lisait un journal et je n'ai pas pu le voir. Mais il fit un petit mouvement et j'aperçus juste le sommet de sa tête. Et dans la rue je me dis : « Ça ressemblait à George Cannon. » Et puis je me dis que ce ne pouvait pas être lui.

— Hé bien ! c'est lui, puisque vous voulez le savoir.

— Qu'est-ce qu'il veut?

— Il veut que je l'aide à gagner l'Amérique.

— Vous !

— Il dit qu'il n'a pas d'ami.

— Mais sa femme?

— C'est bien ce que je lui ai dit. Il l'a quittée. Il prétend qu'il ne peut pas vivre avec elle.

Il y eut un silence pendant lequel la tension qui existait entre eux se relâcha de façon appréciable.

— Il ne peut pas vivre avec elle ! Hé bien ! je n'en suis pas surprise. Mais je trouve étrange de s'adresser à vous.

— Moi aussi, mais il y a des tas de choses étranges en ce monde. Maintenant écoutez-moi. Je ne vais pas le faire attendre : je ne puis pas.

Puis il ajouta d'une voix très grave où il y avait de l'autorité et de la menace :

— Trouvez George, et faites-le rentrer tout de suite à la maison.

Hilda, impressionnée, fronça les sourcils. Elle se dirigea à regret vers la porte comme une petite pensionnaire rebelle et qui vient d'être grondée. Soudain elle fondit en larmes, se jeta sur Edwin et, lui passant les bras autour du cou, l'embrassa à travers sa voilette.

— Personne excepté vous ne l'aurait aidé, dans de pareilles circonstances ! — murmura-t-elle passionnément avec une admiration où se mêlait quelque remontrance.

Puis comme elle jetait un regard en arrière en se hâtant de disparaître, l'expression à la fois sévère et douce de son visage semblait dire : « Venez-lui en aide ! »

Edwin eut une sensation profonde de bonheur.

Il rentra dans son bureau, gêné et peu disposé à parler. Mais il se sentait nettement soulagé à la pensée qu'il s'était

débarrassé d'Hilda, qu'il l'avait éliminée de l'équation — et non sans succès. Après avoir ainsi réglé l'affaire avec sa femme il lui semblait simple et facile de la régler avec un homme dans ce simple langage qui est de mise entre hommes. Il regarda George Cannon et George Cannon le regarda de ses yeux inquiétants. Il s'attendait presque à lui entendre dire : « Est-ce que c'était à Hilda que vous parliez là? » Mais Cannon ne paraissait pas se douter qu'il eût été si près d'elle dans le premier ou second bureau.

— Est-ce que vous allez m'aider? — demanda-t-il au bout d'un instant.

— Oui, — dit-il. — Je ferai ce que je pourrai. Combien vous faut-il?

— Cent livres, — répondit l'autre ; et en énonçant son chiffre il avait un regard dur et décidé.

Edwin sursauta. Mais il se remit aussitôt en se persuadant qu'après tout il n'eût pas été prudent de la part de Cannon de demander moins.

— Je ne peux pas vous donner tout à la fois à présent.

Le visage de Cannon s'éclaira, exprimant son soulagement et sa joie. Ses yeux noirs brillaient de fièvre.

— Pouvez-vous me l'envoyer? En billets de banque? Je peux vous donner une adresse à Liverpool.

C'est à peine s'il put articuler ces mots.

— Attendez une seconde, — dit Edwin.

Il alla au coffre-fort encastré dans le mur dont il était si naïvement orgueilleux et l'ouvrit d'un geste de propriétaire. La façon parfaite dont s'adaptait la clef, la facilité avec laquelle elle tournait, le glissement puissant de la lourde porte, tout cela lui procurait un plaisir qui était aussi bien physique que moral. Il savourait la sécurité de sa position et la faculté qu'il avait de sauver autrui.

— Voilà, — dit-il. — Il y a ici vingt livres. Prenez le sac aussi, ce sera plus commode.

Et il enferma l'argent. Puis il vint à l'idée, absurde et magnifique.

— Écrivez, s'il vous plaît, l'adresse sur cette enveloppe et je vous enverrai cent livres demain. Vous pouvez y compter.

— Quatre-vingts, vous voulez dire, — murmura George Cannon.

— Non, — répondit Edwin avec une négligence affectée et en rougissant. — Cent livres. Les vingt autres serviront pour votre voyage et vous aurez cent livres bien nettes en arrivant.

— Vous êtes bien bon, — dit Cannon gauchement. — Je...

— Tenez. Voici l'enveloppe et un bout de crayon, — dit Edwin se hâtant de l'interrompre.

La crainte qu'il éprouvait d'être remercié lui donnait de la brusquerie.

Pendant que Cannon écrivait nerveusement l'adresse, il remarqua que ses doigts maladroits étaient ceux d'un ouvrier.

— Vous rentrerez dans votre argent. Vous verrez, — dit Cannon se levant pour partir et tenant à la main son chapeau de feutre luisant.

— Ne vous tracassez pas à ce sujet. Je n'en ai pas besoin. Vous ne me devez rien.

— Je vous rendrai jusqu'au dernier penny et avant longtemps.

Edwin sourit avec un air de protester.

— Hé bien ! bonne chance ! — dit-il. — Vous arriverez facilement à Crewe. Il y a un train à Shawport à huit heures sept.

Ils se serrèrent la main et quittèrent le bureau. En traversant la seconde pièce, Cannon qui marchait le premier tourna la tête comme pour dire quelque chose, mais confus, garda le silence, reprit sa marche et disparut dans l'obscurité.

XIII

DÉCOUVERTE

Hilda venait de franchir son trente-neuvième anniversaire. « Quarante ! » avait-elle murmuré avec un frisson d'inquiétude. Non ! Cet anniversaire ne lui avait pas fait plaisir. Elle s'était regardée à la glace et avait décidé qu'elle avait

l'air vieux, puis, qu'elle ne l'avait pas, oscillant toujours entre les deux alternatives. Son existence conjugale était passablement calme. Elle était devenue monotone avec sa facilité tranquille. La vive et respectueuse admiration qu'Hilda avait éprouvée pour la façon dont son mari avait réglé l'affaire Cannon s'était à peu près émoussée. Elle n'avait rien contre lui Et pourtant elle avait tout contre lui, parce qu'en dehors de son grave et permanent amour pour elle il avait un but, un intérêt dans la vie, parce qu'Edwin n'était pas comme elle un simple complément.

Elle avait une autre et peut-être plus grande ambition — posséder une résidence à la campagne. Dans son imagination cette résidence ressemblait beaucoup à celle d'Alicia Hesketh, Tavy Mansion, qu'elle n'avait jamais cessé d'envier. Il lui semblait que, dans une nouvelle et spacieuse maison, avec beaucoup d'espace autour d'elle, elle pourrait commencer une vie nouvelle. Elle voyait cette maison parfaitement agencée et fonctionnant à la perfection, sans les tracas que donnent les traces de suie sur les rideaux blancs ; sans domestiques à moitié stylés ; sans cet ignoble et étouffant voisinage du malpropre Trafalgar Road ; avec les Benbow et Tantine Hamps éloignés d'au moins huit à dix milles ! Elle se voyait conduisant Edwin en voiture à la gare le matin ou continuant jusqu'à Burley si elle voulait faire des achats... Et dans cette vie nouvelle, elle serait toujours active, affairée, imposante, élégante et unirait la bonté à l'influence dont elle disposerait. Et elle serait absolument indispensable à Edwin.

A la lumière de ces visions, l'amour conjugal qui les unissait et qui, quoique solide s'était un peu terni, prenait un éclat, un scintillement frais. Elle ne voyait d'Edwin que ce qu'il y avait de charmant en lui, et de leur union que le côté romanesque. Elle était persuadée qu'il n'y avait réellement personne qui ressemblât à son mari et qu'aucun ménage n'avait tout à fait le caractère mystérieux, la secrète attirance du leur.

Aussi, ce matin-là, montra-t-elle à Edwin un visage plein de sourires et de prévenances.

— Il a fallu que j'aille chez ma couturière après mes courses et j'ai pensé que je ferais tout aussi bien de passer vous prendre.

Elle ajouta avec déférence :

— Mais je peux attendre si vous êtes occupé.

— Je suis prêt, — dit Edwin charmé par cette apparition de sa femme dans l'élégante jaquette noire à larges manches et le chapeau, noir également, qu'elle avait acheté à Londres.

Il ne lui faisait jamais de compliments et elle avait un vigoureux appétit de compliments qui n'était jamais satisfait. Mais à présent, au lieu de lui en vouloir de son avare réserve, elle se dit :

« Pauvre petit ! Il ne peut pas se forcer à me faire des compliments, voilà tout. Mais ses yeux en sont pleins, et de délicieux. »

Elle était heureuse, encore que l'avenir immédiat lui inspirât des appréhensions. Là, dans ce bureau, elle avait sa place assurée et respectée. C'était l'église de son mari, le rival heureux de son boudoir à elle.

Elle approcha du but réel de sa visite.

— Je me disais que nous pourrions aller voir Ingpen à Stockbrook cet après-midi.

— Hé bien, allons-y.

— Il n'y a pas de bon train pour y aller et aucun pour revenir, sauf presque à neuf heures. Et nous ne pouvons pas faire de bicyclette par ce temps-ci, pas moi du moins, surtout dans l'obscurité.

— Pourquoi pas dimanche alors?

— Les trains du dimanche sont pires.

— Quelle horrible compagnie ! — dit Edwin. — Et elle a le toupet de donner du cinq pour cent !

— C'est dommage que vous n'ayez pas de dog-cart, — remarqua Hilda avec un léger sourire. — Parce que dans ce cas nous pourrions nous servir quelquefois du cheval de l'imprimerie et ça ne ferait en réalité aucune dépense supplémentaire, n'est-ce pas?

Son cœur battait perceptiblement.

Edwin secoua la tête, sans aigreur mais avec fermeté.

— On ne peut pas mêler ainsi deux choses différentes, — dit-il.

— Je suppose, — continua Hilda avec précaution, —

que vous avez tout le travail qu'un cheval peut faire.

— Et davantage.

— Hé bien alors, pourquoi ne pas en acheter un autre ?

Elle essayait de parler avec détachement, sans un intérêt véritable.

— Oui, évidemment, — répondit sèchement Edwin. — Et construire une nouvelle écurie aussi.

— Vous n'avez pas de place pour deux chevaux?

— Venez voir et peut-être vous me croirez.

Dans la petite cour se trouvait le camion dételé portant de chaque côté l'inscription « Edwin Clayhanger ». L'écurie et la remise étaient contenues dans le même appentis et pour arriver à la première il fallait traverser la seconde. Unchpin, le cocher, un gros homme de quarante ans au visage couturé en noir, se penchait sur un hache-paille dans la remise. Il ne fit aucune attention à l'arrivée des intrus. L'écurie consistait en un grand box dans lequel un cheval gris remuait continuellemeut.

— Vous voyez ! — murmura Edwin avec brusquerie.

— Oh ! quel beau cheval ! Je ne l'avais jamais vu.

— C'est une jument — corrigea Edwin.

— Je ne savais pas que vous aviez un nouveau cheval.

— Je ne l'ai pas... pas encore. J'ai pris cette jument chez Chawner pour un essai d'une quinzaine... Est-ce qu'elle va, Unchpin? — cria-t-il dans la direction de la remise.

Unchpin se tourna et regarda fixement son maître.

— Un peu légère, — grommela-t-il.

Puis il se remit à examiner son hacheur qu'il paraissait être en train de réparer.

— C'est ce que je pensais, — dit Edwin.

La jument passa avec précaution un museau inquisiteur par-dessus la porte de son box. Hilda la caressa. Les yeux mystérieux de l'animal, sa belle robe, son large dos, ses grandes dimensions comparées aux siennes, le bruit de ses sabots promenés sur la litière et les pavés, l'odeur de l'écurie, tout cela l'enchantait.

— J'adorerais les chevaux ! — murmura-t-elle, se parlant à demi à elle-même.

Et elle se demanda si elle parviendrait jamais à imposer sa volonté à Edwin dans la question du dog-cart. Elle se voyait conduisant la jument grise, qui aurait appris à l'aimer, attelée à un dog-cart étincelant, avec Edwin à côté d'elle sur le devant.

— Dites donc, Unchpin, — dit Edwin, — est-ce qu'on ne pourrait pas faire deux stalles avec ce box?

Unchpin dirigea lourdement ses jambes guêtrées vers l'écurie et regarda le box d'un air sombre. Au bout d'un moment il toucha son chapeau pour saluer Hilda.

— Si, — déclara-t-il.

— Est-ce que vous pourriez mettre une charrette anglaise dans la remise avec la voiture de livraison?

— Ouais ! En passant les brancards de la petite sous la grande voiture. Et puis, patron?

— Rien. Seulement nous allons donner cette jument à madame.

Hilda s'était un peu écartée dans la cour, Edwin s'approcha d'elle, rougissant un peu et avec une gêne qu'il essaya de dissiper en faisant un clin d'œil. Le visage d'Hilda était rigide.

— Il faut que je revienne au bureau, — dit-elle d'une voix singulière.

Elle marchait vite et Edwin la suivait.

Dans le bureau particulier d'Edwin, Hilda ferma la porte. Puis elle courut vers lui qui n'y comprenait rien, l'embrassa avec une stupéfiante véhémence et entoura son cou de ses bras — tenant encore son manchon d'une main. Elle l'aimait d'être exactement ce qu'il était. Elle préférait sa façon étrange et empêtrée de lui accorder ce qu'elle demandait, de céder, de flatter son caprice, à toutes les autres façons plus polies et plus conventionnelles en usage dans la métropole. Elle jugeait qu'aucun autre homme ne pouvait au même degré se conduire en héros de roman.

— Ouô ! — s'écria-t-elle, arrêtant jument et voiture en face de l'auberge à l'enseigne de « A la Liberté pour tous » dans la rue principale du village de Stockbrook.

Et aussitôt la jument fut enveloppée de sa propre vapeur.

— Ah ! — dit Edwin avec une douce et bienveillante ironie. — Et pas d'os de cassés !

Un homme sortit de l'auberge.

Le village de Stockbrook donnait par ce matin de Noël la même illusion que des centaines d'autres villages. C'était l'Arcadie elle-même ; il avait atteint l'absolu dans la perfection et les forces de la civilisation ne pouvaient pas aller plus loin. Plus suave qu'un village hollandais, incomparablement plus coquet, plus propre, plus délicatement fini qu'un village français, il offrait, dans cette tranquille et complaisante atmosphère que crée une longue tradition, un mélange pittoresque d'architectures menues dont presque tous les aspects avaient de la beauté.

Edwin n'avait pas facilement accepté ce projet de fermer la maison pour la journée et d'aller manger le dîner de Noël chez Tertius Ingpen. Bien qu'il considérât généralement les rites de Noël comme une épreuve plutôt qu'un plaisir, il n'y renonçait qu'avec répugnance et avait l'impression de se montrer infidèle à l'égard de quelque chose de sacré. Mais la force du désir d'Hilda, la promesse d'une surprise dont elle le taquinait et la difficulté persistante de se procurer des domestiques avaient constitué de bons arguments.

Hilda irradiait une joie et un orgueil enfantins. Il semblait à Edwin qu'un simple effort de sa volonté avait créé le dog-cart et ses accessoires et même la jument ! Et il se disait aussi qu'il n'aurait pas vécu en vain, s'il pouvait lui procurer des sensations comme celles qui communiquaient tant d'ardeur à son visage. Ses obstinations, parfois mystérieuses, et les petits heurts que ses bonnes résolutions déjà vieilles de plusieurs semaines n'avaient pas été assez fortes pour empêcher, étaient oubliés et pardonnés. Il aurait donné avec plaisir toutes ses économies pour satisfaire son caprice. Une voiture et son cheval, même un landau et son attelage, c'était un prix bien modeste à payer pour obtenir sa joie de jeune fille et sa tranquillité à lui dans la maison et le bureau qui lui étaient si chers.

— Attrapez-moi, tous les deux ! — s'écria-t-elle.

Edwin était descendu et, faisant le tour de la voiture, avait gagné le trottoir où se trouvait George, souriant. Le garçon d'écu-

rie se tenait à la tête du cheval dans une attitude classique.

Hilda sauta, un peu à l'aventure. Ce fut Edwin qui reçut le choc. Le bord de son chapeau de velours le frappa au front et dérangea sa casquette. Il put sentir le velours pendant qu'il tenait sa femme dans ses bras un instant et qu'elle s'abandonnait, se laissait aller. Étrange sensation ! Et il y avait dans cette faible odeur quelque chose d'intimement féminin. Tout le bonheur d'Hilda passa, semblait-il, en lui et ce bonheur lui suffisait. Il n'en désirait aucun qui lui fût personnel. Il ne voulait que vivre en elle. Sa satisfaction était complète, profonde, le ravissait.

Et cependant, au même instant, réfléchissant qu'Hilda aurait certainement négligé de s'occuper du cheval, il eut la force de dire au garçon d'écurie :

— Mettez-lui la couverture, je vous prie.

— Allo ! Voici Mr Ingpen ! — annonça George en plaçant sur la jument la couverture de couleur.

Ingpen débouchait du tournant de la route faisant des signes avec un sourire.

— J'étais certain que vous seriez par ici, — dit-il avec des poignées de mains. — Joyeux Noël à tous.

— Et vos paquets, Hilda? — demanda Edwin.

— Oh ! nous viendrons les chercher plus tard.

— Plus tard?

— Oui. Venez avant d'attraper froid. — Elle fit sans se cacher un signe d'intelligence à Ingpen qui le lui rendit. — Venez, mon chéri. Ce n'est pas loin. Il faudra traverser des champs.

Ingpen et Hilda avaient l'air de conspirateurs qui s'entendaient à merveille dans l'accomplissement de leurs projets scélérats. Edwin sentait vaguement que vivre avec une femme cela ressemble à vivre avec un volcan. On ne sait jamais si une dangereuse éruption ne va pas avoir lieu.

Moins de trois minutes après, une première catastrophe — d'importance secondaire néanmoins — s'était produite.

— Il est un peu boueux votre sentier, — dit Edwin gêné.

Ils pataugeaient tous les quatre dans une argile brune sous une haie en lambeaux dans laquelle brillaient quelques baies rouges.

— C'était aussi dur que du fer avant-hier, — observa Hilda.

— Oh ! Vous étiez donc ici avant-hier, hein?... Qu'est-ce que c'est que cette maison là-bas? — demanda Edwin, se tournant vers Ingpen.

— Il n'a pas été long à deviner ! — murmura celui-ci.

Puis il s'abandonna au rire en crescendo qui lui était particulier.

Le haut d'une maison de la fin du XVIIIe siècle, massive et carrée, avec des murs jaunes, des fenêtres noires et sans rideaux, de grandes cheminées minces et un toit d'ardoises bleues apparaissait comme un fruit gigantesque et mystérieux dans un bouquet d'arbres variés dont quelques-uns appartenaient aux espèces qui sont toujours vertes.

— C'est Ladderedge Hall, mon vieux, — dit Ingpen. — Le château des Becchinor depuis environ un siècle.

— Château, hé? — murmura Edwin sarcastique.

— Il y a deux ans qu'il est vide, — observa Hilda avec entrain. — Aussi nous avons pensé que nous pourrions y jeter un coup d'œil.

Et Edwin se dit qu'il avait depuis longtemps deviné ce qu'allait être la surprise. C'était extraordinaire la rapidité avec laquelle un homme comme lui pouvait passer d'une joie des plus vives à la désolation la plus sombre. Elle savait très bien que l'idée de vivre à la campagne lui répugnait extrêmement et que rien ne le ferait y consentir. Et pourtant il fallait qu'elle lui tendît ce piège, qu'elle préparât cette surprise puérile et lui gâtât ainsi son Noël, elle qui, il y avait un instant, avait été dans ses bras comme la personnification de l'abandon de soi ! Il ne souffla mot. Il fredonna quelques notes et regarda de droite à gauche avec un air dégagé, s'efforçant de feindre l'indifférence. La présence d'Ingpen et de l'enfant et le fait que c'était Noël l'empêchaient de s'exprimer librement. Il ne pouvait s'arrêter tout d'un coup, planter sa canne et s'écrier violemment :

— Écoutez bien ! Une fois pour toutes je ne veux pas de cette idée d'acheter une propriété ! Que ce soit donc bien compris — si vous voulez que nous nous fâchions vous savez comment y arriver.

Il fallait au cours de cette journée conserver une apparence de bonne entente — avec autant de bonne humeur que possible. Néanmoins, au fond du cœur, il défiait Hilda avec une énergie désespérée. Toutes ses bonnes qualités devenaient insignifiantes, toutes les appréciations bienveillantes qu'il avait formulées à son égard lui paraissaient ridicules. C'était le type de la femme impossible. Il voyait devant lui une effroyable perspective de désagréments, car son obstination à faire la guerre lui était bien connue, ainsi que son manque absolu de scrupules, de sens commun et de convenances. Il lui avait fait cadeau d'un cheval et d'une voiture dans la seule intention de lui faire plaisir, et voilà quelle était sa récompense ! Plus on donne à des créatures de ce genre et plus elles en veulent ! Mais il s'arrêterait là. Les compromis étaient finis... La bataille se livrerait le soir même. Dans son abattement farouche et résolu il y avait quelque chose de presque voluptueux. Il continua à regarder autour de lui avec son air dégagé et à fredonner des airs de temps en temps.

Une courte allée arrondie, couverte de gravier et d'un duvet de gazon conduisait à la porte d'entrée de la maison. Devant se trouvaient une pelouse et un jardin ; au delà un paddock et derrière un jardin potager avec un aperçu sur les écuries. Une propriété d'un seul tenant ! Ingpen tira de sa poche une grande clef. Les conspirateurs avaient tout préparé ; ils prenaient leur victime pour un nigaud, un niais, un mouton.

Dans l'intérieur du château, humide et plein d'échos, Edwin regardait sans voir et entendait comme en rêve, sans écouter. Voici le hall, la salle à manger, le salon, le petit salon. Des dessus de cheminées de marbre blanc, des foyers, préhistoriques, du papier pendant aux murs en lambeaux, des toiles d'araignées, des planchers raboteux, des plafonds écailleux, l'invisible vapeur que dégagent des souvenirs d'humanité ! Voici la cuisine, énorme ; puis le garde-manger énorme et l'arrière-cuisine encore plus énorme (avec un bras de pompe flanquant la pierre d'évier). Pas d'eau. Pas de gaz. Et qu'est-ce que c'était que cette pièce ouvrant sur la cuisine? Oh ! ce devait être la salle des domestiques. Une

salle des domestiques, peste ! Imaginez Edwin Clayhanger habitant un château qui contenait une salle des domestiques ! Inconcevable snobisme ! Il ne pouvait pas regarder ses amis en face ! Au premier étage, des chambres sans fin, mais pas de salle de bains. Ici, cependant, une petite chambre qui en ferait une magnifique. Ingpen, toujours expert, eut l'idée d'un réservoir dans le toit et traça l'itinéraire que suivraient les tuyaux du plombier. George, s'animant et comprenant qu'il lui fallait se conduire en architecte, courut à l'étage des mansardes pour étudier sur place le problème d'une chambre à réservoir et Ingpen suivit. Edwin considéra par la fenêtre la perspective du village arcadien qui s'étendait un peu au-dessus à travers les champs en pente.

— Venez, Edwin, — dit Hilda sur un ton caressant.

— Ce n'est pas la peine d'aller jusqu'aux mansardes, — murmura-t-il sur le palier.

Hilda, à moitié cajoleuse et à moitié maussade, protesta :

— Allons, Edwin, ne soyez pas désagréable.

Il la suivit là-haut, comme un martyr. Le mur en face de la maison s'élevait presque jusqu'au sommet des fenêtres des mansardes, leur cachait la vue et les assombrissait.

— Joli coup d'œil ! — grommela-t-il.

Il entendit Ingpen dire qu'on pourrait peut-être avoir cette maison pour douze cents livres et que c'était l'acheter pour un morceau de pain.

— Ah ! — murmura-t-il, — mille livres ne suffiraient pas pour rendre cette grange habitable !

Il était sûr qu'Hilda et Ingpen échangeaient des regards.

Le retour à l'auberge fut rendu pénible par le sentiment de gêne contre lequel tout le monde luttait noblement à l'aide de sourires, de rires, de remarques sur les petits oiseaux, le ciel et le dîner de Noël.

— Dites donc, petit, j'apprends qu'il est décidé que vous irez à Londres en quittant votre pension, — dit Tertius Ingpen pour franchir une terrible brèche de silence qui s'était creusée au milieu de ce bavardage.

George, qui était maintenant si grand et tellement habillé en homme que cette appellation de « petit » ne pouvait que

l'amuser sans aucun risque de le froisser, confirma ce renseignement d'une voix qui était en train de muer.

Edwin se dit :

« Il en apprend plus que moi, en tout cas ! »

Hilda lui avait dit que, pendant sa visite à Londres, on avait reparlé du projet de placer George comme volontaire chez Johnnie Orgreave, mais sans ajouter qu'une décision était prise. Bien que l'orgueil prudent d'Edwin l'eût empêché de donner librement son avis — puisque George appartenait à Hilda et non à lui — il n'aimait pas cette idée d'envoyer George à Londres. Pourquoi considérait-on cela comme nécessaire? Le sagace provincial heureux en affaires qu'il y avait en lui jalousait Londres sourdement comme un rival superficiel et brillant. Et voici qu'il apprenait par Ingpen que la destinée de George était fixée... Cela n'avait néanmoins que bien peu d'importance !

Est-ce qu' « ils » s'attendaient sérieusement à ce que lui, Edwin, fît le voyage de Ladderedge Hall à son bureau et de son bureau à Ladderedge Hall tous les jours de sa vie? Il eut en lui-même un rire sardonique.

— Je ne vais pas acheter cette maison, vous savez, — dit-il sur un ton indifférent, qui était pourtant celui d'une confidence.

Lui et Ingpen étaient assis en face l'un de l'autre aux coins d'un feu à l'extravagante splendeur dans la salle à manger d'Ingpen.

— Non. Je l'ai bien compris. Soyez bien persuadé que c'était une idée d'Hilda d'aller là. Je me suis contenté de ne pas la contrarier ; c'est ce qu'il y a de plus simple à faire dans ces cas-là.

— Certainement.

Après avoir condescendu à s'occuper des caprices de cette tête de linotte, tous deux la chassèrent de leurs pensées.

Ils se sentaient distinctement pénétrés d'un sentiment d'intimité sincère à présent qu'ils se trouvaient sur un plan de civilisation exclusivement masculin.

Dans le silence plein de soulagement et de satisfaction qui suivit, on put entendre George travaillant dans le salon du

haut la partie de piano d'une sonate de Haydn pour piano et violon qu'il avait abordée en tremblant beaucoup avec Ingpen avant le dîner.

A ce moment Hilda entra, fredonnant une ballade de Noël que les enfants de Strockbrook avaient chantée à la porte pendant le repas.

— N'ayez pas peur. Je ne vais pas vous interrompre. Je sais que vous êtes en plein dans votre discussion, — dit-elle avec un air malin.

Ingpen répondit avec ironie :

— Vous n'allez pas me raconter que vous avez déjà fini d'expliquer à Mrs Dummer comment elle doit tenir ma maison?

Hilda alla à la fenêtre et regarda le jour déclinant.

— Je ne suis entrée que pour vous dire qu'il est presque trois heures moins un quart et que George et moi nous allons aller à l'auberge chercher la voiture. J'ai besoin de marcher un peu. Nous ne pouvons déjà plus arriver avant la nuit.

— Oh ! tant pis. Restez pour le thé et tout sera pardonné.

— Conduire dans l'obscurité? Merci bien ! — murmura Edwin.

— Il a peur quand je conduis, — dit-elle.

Lorsque le dog-cart arriva devant la porte, elle ne voulut pas descendre. Elle envoya dire par George qu'il fallait partir tout de suite.

Ingpen sortit avec Edwin, taquina Hilda en se plaignant de l'orgueil insupportable des gens qui conduisent et prit congé d'elle de la façon la plus cérémonieuse et la plus galante. Elle, cependant, conservant son inscrutable sourire, se pencha vers lui avec condescendance de la hauteur où elle trônait.

— J'ai envie de m'asseoir derrière pour le retour, — dit Edwin. — George, vous pouvez vous asseoir avec votre mère.

— Tchik ! Tchik ! — fit Hilda.

La jument s'élança d'une secousse brusque sur la route brumeuse que l'obscurité enveloppait déjà.

La seconde catastrophe — la plus considérable des deux — se produisit très peu de temps après l'arrivée à Trafalgar

Road. Le soleil s'était couché depuis trois quarts d'heure et les réverbères étaient allumés. Unchpin, avec une expression de sombre fatalisme, apparut tout grelottant sous le porche obscur prêt à ramener le dog-cart à l'écurie. Hilda avait demandé qu'il fût là ; c'était elle aussi qui lui avait fait amener l'équipage devant la maison le matin. Elle avait paru exprimer implicitement son opinion qu'atteler la jument et la conduire à Blaekridge était l'affaire de quelques minutes et que quelques minutes d'un travail sans importance ne portaient aucun préjudice au congé de Noël d'Unchpin. Edwin, en apercevant ce dernier sous le porche, ne vit en lui qu'une créature sans défense, privée du jour de repos le plus sacré qui fût dans l'année, pour satisfaire le caprice égoïste d'un despote féminin. Lorsqu'il lui demanda depuis combien de temps il se trouvait là, Unchpin répondit avec fermeté qu'il y était depuis trois heures, suivant l'ordre de Mrs Clayhanger. Edwin ignorait complètement cet ordre dans lequel il vit une nouvelle preuve de l'égoïste étourderie d'Hilda. Il comprit qu'il faudrait l'empêcher de se servir de ses employés à lui comme s'ils étaient des domestiques à elle, et que cela amènerait probablement des difficultés. Hilda demanda brusquement à Unchpin pourquoi il n'avait pas attendu dans la cuisine bien chaude, suivant les instructions qu'il avait reçues, au lieu de rester sous le porche à s'attraper le coup de la mort. Unchpin répliqua qu'il avait sonné et frappé vingt fois sans obtenir de réponse.

Là-dessus Hilda se mit en colère, non seulement contre Emmy la bonne, qui se trouvait en faute, mais contre la classe elle-même des domestiques et le monde entier. Emmy était la nouvelle cuisinière et pour le moment la seule domestique de la maison. Elle aurait dû aller chez Maggie pour son dîner de Noël et revenir sans faute à deux heures et demie allumer le feu du salon et préparer le thé. Mais Maggie ayant au dernier moment décidé d'aller chez Clara au milieu de la journée, Emmy avait reçu l'ordre de l'y accompagner et de se rendre aussi utile que possible chez Mrs Benbow jusqu'à deux heures et quart.

— J'espère que vous avez votre passe, Edwin, — dit Hilda d'un ton menaçant, comme si elle eût été toute portée

à croire que l'inexcusable négligence qui le caractérisait le lui avait fait oublier.

— Je l'ai, — répondit-il sèchement, en le tirant de sa poche.

— Oh ! — murmura-t-elle avec l'air de dire : « En somme, vous ne faites que votre devoir ! »

Et elle prit la clé.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, Edwin donna subrepticement une demi-couronne à Unchpin qui allumait les lanternes de la voiture.

George s'était rendu invisible, poussé par cet instinct merveilleux de conservation que possèdent les petits animaux sans défense obligés de lutter contre des monstres irrités et voraces.

La porte d'entrée béait sur de l'obscurité comme une porte de tombe.

La maison était comme une terrible négation de Noël. Edwin tâta le radiateur ; il était aussi froid qu'une main de cadavre. Il alluma la lampe du hall et les guirlandes de houx et de gui, suspendues par Hilda et George avec des rires la veille au soir, apparaissaient comme le symbole même de l'insincérité. Sans quitter son chapeau et son pardessus, il entra dans le salon glacial et sans lumière où Hilda frottait des allumettes, à genoux devant la cheminée. Un fragment de journal s'enflamma, puis la flamme expira. Le feu n'avait pas été bien préparé.

— Je suis dégoûtée des domestiques ! — s'écria-t-elle avec fureur. — Dégoûtée ! Elles sont toutes les mêmes !

Il y avait dans le ton de sa voix comme un reproche exaspéré qui s'adressait à Edwin et à tout le monde.

Et Edwin sentit que cette journée pouvait être figurée par une pyramide dont le moment présent formait le terrible sommet. De temps en temps, pendant le retour en voiture, Hilda avait confidentiellement entretenu George des choses merveilleuses que lui et elle pourraient faire s'ils habitaient la campagne — choses dans la composition desquelles entraient des fleurs, des légumes, des coqs, des poules, des vaches, des lapins, des chevaux. Elle avait fait l'esquisse de ce que serait la vie de la maîtresse de Ladderedge Hall, et

cela pour l'édification de cet homme dur et à l'esprit fermé qui était assis derrière elle. Sa voix, si persuasive et si caressante quand elle s'adressait à George, semblait se charger de toutes sortes d'accusations contre le mari silencieux dont le dos de temps en temps entrait en contact avec le sien. Elle l'avait exaspéré... Elle l'avait volontairement, délibérément exaspéré... Son attitude à l'égard d'Unchpin, son emportement puéril contre les domestiques, et généralement toutes ses façons d'agir si profondément désagréables, tout se combinait à présent pour épuiser le pauvre reste de patience que son mari possédait encore. Ni l'un ni l'autre n'avait soufflé mot de Ladderedge Hall, mais Ladderedge Hall se trouvait toujours entre eux. Une guerre à mort était imminente. Tant mieux ! Il préférait la guerre à une paix qui ne représentait pour lui que des insultes et des injustices. Il accueillerait cette guerre avec joie. Il se tourna brusquement et alluma le lustre. Sur la table, au-dessous, se trouvaient le nécessaire à écrire qu'Hilda avait donné à George et le volume des poésies de Matthew Arnold qu'elle avait donné à Edwin pour leur Noël. Elle-même portait au cou un des cadeaux d'Edwin, une cravate d'hermine. Quelle tragédie absurde s'attachait à ces preuves menteuses d'amour... Ils étaient là tous les deux, encore dans leurs vêtements de sortie, elle à genoux devant le feu et lui debout devant la table dans le salon glacial qui n'avait plus rien du « home ».

Il dit avec une froideur dédaigneuse qui cherchait à faire mal :

— J'aimerais vous voir vous contenir, Hilda. Parce qu'une bonne est un peu en retard le jour de Noël, je ne comprends pas pourquoi vous vous conduiriez en enfant gâtée. Vous êtes irritante.

Ses paroles respiraient la colère de l'homme juste et semblaient presque avoir une vigueur meurtrière. On eût dit que les meubles eux-mêmes tressaillaient et s'effrayaient après avoir attendu la catastrophe dans une immobilité d'enchantement.

Hilda tourna la tête et regarda Edwin. Elle se redressa et ses sourcils épais semblaient se rejoindre dans un froncement passionné.

— Oui, — dit-elle, articulant nettement ses mots pour qu'ils fissent plus de mal. — C'est bien de vous, cela ! Je prête ma bonne à votre sœur. Elle ne la renvoie pas, et c'est ma faute ! Je croyais que les Benbow faisaient suffisamment de vous tout ce qu'ils voulaient, sans qu'il fût nécessaire que vous m'insultiez à cause d'eux !

Ses traits se contractèrent. Elle se mit à sangloter.

— Vous me rendez malade ! — dit Edwin avec fureur.

Il sortit en refermant la porte.

George descendait l'escalier.

— Où allez-vous, mon oncle? — demanda-t-il, voyant celui-ci ouvrir la porte de la rue.

— Je vais voir Tantine Maggie, — répondit-il, se forçant à s'exprimer avec une grande douceur. — Dites-le à votre mère si elle vous le demande.

L'enfant comprit la situation. Il était humiliant qu'il la comprît et encore plus humiliant d'avoir à se servir de lui dans cette fatale histoire.

Edwin descendit Trafalgar Road à un pas modéré. Il ne savait pas où il allait. Certainement il n'allait pas voir Maggie. Il avait inventé cette visite pour répondre sur-le-champ à la question de George, et il ne pouvait pas comprendre pourquoi il l'avait inventée. Maggie devait être chez Clara; et, dans un malheur, il ne serait jamais allé chez Clara. Ce n'était qu'heureux et triomphant qu'il pouvait se montrer aux Benbow.

Le temps était humide et froid. Il pleuvait. Une mélancolie familière, inexplicable et lamentable — la mélancolie de l'existence même — s'élevait comme une vapeur du sol détrempé et communiquait une sorte de noblesse à tout l'ensemble. Le cadran de l'horloge de l'Hôtel de Ville, haute et solitaire dans le ciel, avait en lui quelque chose de si poignant, et les vies humaines en train de s'écouler dans les maisons et en dehors d'elles semblaient faites d'une trame si futile et si triste, que l'on sentait devenir intolérable la menace d'éternité pesant sur l'âme.

Le cerveau d'Edwin bourdonnait et tremblait comme un atelier dont ses pensées violentes constituaient les machines.

Il n'apercevait plus son mariage comme une chaîne d'épisodes sans lien entre eux, mais comme un drame dont le sens véritable lui avait été enfin révélé par cette crise suprême. Il avait conçu au sujet de ce mariage beaucoup d'inquiétudes, les avait chassées de son esprit, et les voici qui revenaient à la charge et se présentaient à lui comme une série de signes qui tous indiquaient un désastre inévitable. Il avait été aveuglé par sa propre volonté ou par sa lâcheté. Il voyait maintenant avec clarté. Il en était arrivé à être franc envers lui-même. Il se disait comme des millions d'hommes et de femmes se sont dit avec un calme saisissement : « Mon mariage a été une erreur. » Et il commençait à envisager les conséquences de cette constatation. Il était assez intelligent pour ne pas attacher trop d'importance à cette dernière dispute, ni même à ce dissentiment à demi dissimulé mais d'importance suprême qui s'était élevé entre eux sur la question du changement de leur résidence. Il considérait même comme certain que les difficultés présentes seraient aplanies de façon plus ou moins satisfaisante. Ce qui cependant ne disparaîtrait pas et ne pouvait disparaître, c'était le tempérament qui les produisait. Elles avaient été précédées par d'autres de moindre importance et seraient suivies par d'autres encore dont l'importance irait en augmentant. C'était inévitable. Espérer qu'il en serait autrement serait faire preuve de faiblesse et de sentimentalité. Il fallait regarder la vérité en face : « Elle ne changera pas et je ne le supporterai pas. » Quelles que pussent être en apparence leurs relations dans l'avenir, leur union avait cessé d'exister. Ou, si ce n'était pas encore le cas, ce le serait bientôt, car les forces qui se réunissaient pour la détruire étaient ingouvernables et augmentaient incessamment.

— Bien entendu, elle ne peut pas s'empêcher d'être ce qu'elle est, — dit-il avec impartialité. — Mais qu'est-ce que cela me fait à moi?.

Son réquisitoire contre elle était terrifiant et sans réplique.

Elle ne savait pas se modérer. Elle s'attendait à ce que les autres lui témoignassent toutes sortes d'égards, mais elle ne voulait leur en rendre aucun. Elle avait désiré un cheval et une voiture. Elle les avait reçus. Et qu'avait-elle fait de

ce cadeau? Elle s'en était servi contre tous les besoins de l'imprimerie. Elle avait tout bouleversé, choses et gens, et Unchpin nourrissait contre elle un grief qui était assurément justifié... Elle avait dit qu'elle ne pouvait pas se sentir chez elle tant que la maison appartiendrait à Maggie. Edwin avait docilement acheté la maison, et maintenant il lui en fallait une autre. Elle dédaignait de s'occuper de la commodité, des préférences de son mari et elle voulait une maison d'un accès ridiculement difficile. La satisfaction de son caprice dans l'affaire du dog-cart n'avait d'aucune façon apaisé son égoïsme. Elle avait au contraire excité et aiguisé son instinct combattif. Et par quelles voies étranges, par quels détours enfantins s'était-elle engagée dans l'entreprise d'installer Edwin à la campagne ! Elle n'avait pas prononcé une seule parole franche au sujet de la maison qu'elle avait trouvée et choisie ! Elle avait fait de sottes allusions à « une surprise » ! Et elle avait compté sur la présence d'Ingpen pour désarmer Edwin et lui lier les mains. Cette conspiration était tout simplement enfantine.

Et un rêve de liberté traversa son esprit. Ce n'était point la liberté qu'imagine la jeunesse ignorante, mais la liberté accompagnée de l'expérience qui enseigne à s'en servir. Quelle délicieuse perspective ! Le mariage avait ses avantages. Mais il pouvait conserver ses avantages en acquérant sa liberté. Il savait ce qu'une maison devait être ; il avait l'instinct de l'intérieur ; il estimait qu'il savait tenir un ménage aussi bien que n'importe quelle femme et mieux que la plupart d'entre elles ; il ne ressemblait pas du tout sous ce rapport à Ingpen qui souffrait de son incapacité à créer et maintenir son confortable... Il se rappelait le mot historique d'Ingpen et qu'il avait l'habitude de répéter sur la place qui convenait aux femmes : « derrière le rideau ». C'était un adage qui ennuyait les femmes extrêmement, mais comme il était vrai ! Et Ingpen l'avait mis en pratique. Edwin apercevait l'existence masculine avec sa rationalité, sa solidité, sa simplicité, sa franchise, sa droiture, comme quelque chose d'idéal. Et comme il imaginait une telle existence — avec ou sans l'élément romanesque représenté par d'intéressantes et mystérieuses créatures attendant perpétuellement derrière le rideau

qu'on voulût bien faire attention à elles — d'autres souvenirs de la méchanceté voulue, de l'injustice d'Hilda envahirent son esprit par milliers. En formulant son réquisitoire pour sa propre édification il en avait oublié quatre-vingt-dix pour cent. Ils étaient infinis, innombrables. Il ne se lassait pas de les ranger bien en ordre avec une ardeur enragée et un plaisir des plus sombres, sardonique et amer.

Il arriva à l'un des plus vieux quartiers de la ville, à l'endroit où l'église de Saint-Luc s'élève dans son cimetière au milieu d'un triangle de vieilles petites maisons. Un couple solitaire et enlacé formé par un homme et une femme, penchés légèrement l'un vers l'autre, arriva, flânant dans la boue. L'homme était un volontaire en tunique d'un vermillon brillant, ceinture blanche et pantalon noir. Sa toque était posée coquettement sur sa tête et il portait une toute petite canne ; son orgueil d'être beau lui tenait aussi chaud qu'un bon pardessus. Sa compagne était grosse et petite ; elle avait un chapeau lourdement fleuri, un manteau sombre et sans forme et un paquet sous son bras gauche. Tous les deux s'absorbaient en eux-mêmes. Edwin distingua d'abord le visage de l'homme qui exprimait une douce et inoffensive fatuité, puis celui de la femme dont le regard levé s'extasiait et ne voyait absolument que son amoureux... C'était Emmy. Il la reconnut après un instant d'incertitude due à son manque de familiarité avec les habitants de sa propre maison. Emmy, que sa maîtresse avait attendue avec tant d'impatience et d'irritation, avait perdu la tête devant un uniforme. Emmy, dont la place se trouvait à la cuisine au milieu des casseroles, de la vaisselle, des nettoyages et des balais, s'était enfuie dans une autre sphère où le temps n'existe pas. Elle n'était pas jolie ; elle n'était même pas jeune, moins probablement que son soldat adoré. Mais son ravissement, son extase, son effrayante félicité formaient un spectacle merveilleux, et sa lourde gaucherie y ajoutait quelque chose de touchant.

Le fait que la destinée de cette fille ne lui permît pas de rester toujours dans son rêve, parut à Edwin lamentable et pathétique. « Comment peut-il se faire, se demanda-t-il, qu'une créature capable d'une émotion si magnifique soit obligée de faire cuire mon jambon et de cirer mes souliers? »

Le couple silencieux continuait sa promenade, passant tout contre la grille du cimetière. Celui-ci était fermé, mais Emmy et son soldat faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour satisfaire cet instinct qui, dans les Cinq Villes, semble pousser les amoureux à se plaire auprès des tombeaux.

Edwin, se décidant brusquement à aller jusqu'à Hillport pour faire de l'exercice, pressa le pas. Après avoir marché un mille et demi, lorsque les Cinq Villes commencèrent à s'étendre derrière lui comme sur une carte, il s'aperçut qu'il avait fort chaud. Cela lui arrivait très rarement, aussi se convainquit-il que sa promenade lui faisait du bien. Il se sentait tout à fait en train et s'avança encore plus vite.

Son humeur avait maintenant changé. Le spectacle d'Emmy accompagnée de son soldat avait brusquement transformé son ressentiment en une sorte d'émerveillement. Il avait pour ainsi dire épuisé son indignation et ne pouvait lui redonner sa chaleur et son ardeur primitives, bien qu'il eût essayé à plusieurs reprises. Il songeait tout le temps à ce moment de la matinée où sa femme debout et prête à sauter du dog-cart avait dit « Attrapez-moi tous les deux ! » et il se rappelait avec vivacité la sensation de son laisser-aller, de son abandon d'un instant. C'était imperceptible et inoubliable. Lui la soutenait dans ses bras vigoureux. Et à ce souvenir se mêlait une odeur de velours. C'était étrange qu'une femme si dure, si égoïste, si impérieuse pût ainsi contredire son caractère tout entier en se donnant ainsi une seconde. Est-ce que par ce geste-là elle lui confiait son secret le plus profond?... Pensée absurde ! Mais à présent il ne la considérait plus avec mépris. Sa franchise l'obligeait à reconnaître qu'il était puéril de prétendre mépriser une individualité si puissante et si mystérieuse. Si elle était une ennemie, elle était dans tous les cas une ennemie dangereuse dont il ne fallait point s'amuser. Et cependant elle pouvait aussi devenir dans ses bras une toute petite chose, un peu de chair fragile !

Il revoyait le visage bienheureux d'Emmy illuminé par le réverbère devant la porte du cimetière... Pourquoi ne pas céder à Hilda? Pourquoi ne pas la laisser installer sa maison suivant son caprice?... Certainement non ! Jamais ! Pourquoi le ferait-il? A plusieurs reprises, il repoussa cette idée avec

irritation. Et toujours elle se représentait à son esprit. Si quelque chose lui faisait plaisir pourquoi ne pas le lui donner?... La voir dans le rôle de maîtresse de maison dans un château, s'occupant de chevaux sans rien perdre de ses façons délicates, s'enthousiasmant pour des œuvres de charité, protégeant les pauvres, imposant sa volonté à des jardiniers et à des palefreniers, tapant du pied dans sa résolution violente de rester la maîtresse, offrant du sucre à un cheval, soignant une chienne malade ! Comme ce serait agréable et amusant !... Et se dire que toute cette activité d'Hilda serait entièrement dépendante de la sienne ! Cette pensée flattait son orgueil !... Il pouvait facilement se payer cette fantaisie, car il était plus riche que ne le supposait sa femme elle-même. Louer leur maison actuelle ne devait pas être difficile. La vendre dans des conditions avantageuses ne devait pas être impossible...

Il était entraîné par son propre rêve. Pour réaliser ce rêve il n'avait qu'à céder, qu'à faire un signe de tête négligent, qu'à murmurer avec une bienveillante tolérance : « Ça va bien. Faites comme il vous plaira. » Il n'aurait rien à retirer, car il n'avait prononcé aucun refus. Pas un mot n'avait été échangé entre eux au sujet de Ladderedge Hall depuis qu'ils l'avaient quitté. Il avait simplement dit qu'il ne l'aimait pas et jeté de l'eau froide sur l'enthousiasme de sa femme. Il est vrai que, par son attitude, il avait clairement indiqué qu'il était opposé en principe à tout ce projet de vivre à la campagne, mais une attitude ne demande pas de rétractation formelle. Il pouvait adopter l'attitude contraire sans humiliation...

Il avait traversé tout Hillport, contourné le Marais d'Hillport et descendu en s'en revenant la pente de la grande crête qui protège les Cinq Villes à l'ouest. Il ne pouvait se rappeler les détails de sa promenade. La gelée commençait en dépit de la prédiction des réverbères. En quelques instants il grimpa la courte pente tournante qui conduit au pont du canal. Il s'arrêta et s'assit sur le parapet. Pendant ses années de collège il avait traversé ce pont deux fois par jour en allant à Oldcastle et en en revenant. Bien des fois il y avait flâné. Mais il avait oublié les petits épisodes de sa vie scolaire qui lui

apparaissaient à présent presque comme s'ils eussent appartenu à une incarnation précédente. Edwin tremblait de cette fièvre qui précède les décisions suprêmes. Il tremblait comme s'il eût été sur le point de décider s'il allait oui ou non se jeter dans le canal. Accepterait-il ce projet d'une habitation à la campagne? Devait-il l'accepter? Il ne s'agissait pas seulement de choisir l'endroit de sa résidence, mais de sa vie tout entière.

Il reconnaissait que le mariage doit être une accommodation mutuelle. Il était et avait toujours été disposé à s'accommoder. Mais Hilda était injuste, monstrueusement injuste. De cela il était à jamais convaincu... Mon Dieu, peut-être pas monstrueusement, mais très injuste. Comment pouvait-il excuser une injustice comme la sienne? C'était évidemment impossible... Les fois précédentes, il avait inventé des excuses pour sa conduite, mais elles n'étaient pas convaincantes. C'étaient des compromis entre sa propre probité intellectuelle et son désir de paix. Au fond c'était de la sentimentalité.

Et alors un éclair illumina son esprit. Il fit la grande découverte de sa vie et la fit sur-le-champ tout entière. Il s'agissait d'une vérité banale et ressassée que tout le monde connaissait. Et pourtant ce fut la grande découverte de son existence. Si Hilda n'avait pas injustement affirmé sa propre individualité, il n'y avait de sa part à lui aucun mérite à lui céder. Reconnaître une prétention légitime n'avait rien de méritoire et lui résister était mal. Il s'insurgeait contre l'injustice comme un enfant s'insurge contre la pluie un jour de congé. L'injustice était une réalité d'énorme importance. Il fallait la regarder en face et l'accepter. (Lui-même était injuste. Du moins sa probité intellectuelle lui faisait concevoir qu'il avait dû être injuste, encore qu'en toute sincérité il ne pouvait se rappeler aucun exemple d'injustice de sa part). Se réconcilier avec l'injustice était le grand tour de force. Il avait lu cela ; il l'avait su ; mais il n'avait jamais senti que ce fût vrai avant cet instant passé sur le pont du canal obscur. Il était saisi, tout frémissant d'émotion devant sa découverte. Il désirait ardemment en mettre la vérité à l'épreuve. Et il le fit. Il céda, sur le pont du canal. Et en cédant il lui semblait qu'il remportait la victoire.

Il se dit avec une confiance joyeuse :

« Je ne vais pas me laisser battre par Hilda ! Ni par le mariage non plus ! Fichtre non ! Ce serait du beau s'il me fallait reconnaître que je n'ai pas été assez malin pour faire un mari ! »

Il était heureux, mais non sans quelque inquiétude. Il avait assez de bon sens pour soupçonner que sa découverte serait loin de transformer son mariage en un Paradis éternel et que des ennuis sérieux apparaîtraient encore. « Le mariage dure toujours jusqu'à ce qu'on soit mort ! » pensa-t-il. Mais il avait la conviction profonde d'avoir fait un pas en avant, d'avoir acquis une sagesse et une force nouvelles et qu'aucun des dangers de l'avenir ne pourrait égaler celui qui était passé. Il se dit : « Je sais où j'en suis ! » Il lui avait fallu des années pour arriver à le savoir.

Lorsqu'il arriva à Trafalgar Road, en haut de Bleakridge, il hésita un moment à entrer chez lui, en raison des difficultés aiguës qui l'y attendaient, et il passa devant comme un mendiant qui a peur.

Puis il prit son courage à deux mains et, montant le perron, chercha son passe dans sa poche. Il n'y était pas. Hilda l'avait pris et ne le lui avait pas rendu. Il avait eu l'intention de se glisser tranquillemment dans la maison et de se préparer, si possible, une entrée en matière habile, de façon à réduire au minimum la difficulté des scènes qui devaient suivre inévitablement. Il avait besoin de protéger quelque peu sa dignité. En ce qui concernait celle-ci, il regrettait d'avoir dit à Ingpen avec tant d'assurance : « Je ne prendrai pas cette maison. »

Emmy ouvrit à son coup de sonnette avec la correction la plus méticuleuse. Elle portait le masque d'impassibilité, la robe noire, le tablier et le bonnet blancs qui appartenaient à sa profession. Il n'y avait plus en elle la moindre trace de la créature ravie au chapeau fleuri qu'il avait aperçue sous le réverbère à la porte du cimetière ! Rien qui indiquât un cœur, de la passion ni de l'extase ! Ces bonnes étaient d'incroyables créatures — et toutes !

Il se dit avec agitation :

« Je vais voir Hilda dans une demi-seconde. »

George entra dans le hall en courant

— Le voilà, maman ! — cria-t-il. — Hilda faisait son apparition. Elle était tout sourires et regards caressants, et portait une toilette gris pâle.

— Emmy, — dit-elle, s'adressant à la bonne qui disparaissait dans la cuisine, — nous allons souper à présent.

« Oui, pensa Edwin avec une douce mais ironique complaisance, oui, ma belle dame, vous êtes tout sourires parce que vous êtes résolue à m'extorquer Ladderedge Hall. Mais vous ne vous doutez pas à quel point vous avez failli recevoir quelque chose de différent. »

Il était transporté d'allégresse. Cette bienvenue qui l'attendait dans son home familial lui semblait belle. Et cette femme déconcertante avait, d'un simple geste et de la façon la plus inattendue, réduit à néant un passé désagréable avec toutes ses conséquences. Il pouvait céder sur le grand point en litige quand et comme il voudrait. Il tenait en suspens son assentiment au projet d'Hilda comme une surprise délicieuse. Et tandis qu'il la regardait avec amour, il comprit nettement qu'il la voyait comme ne la voyait nulle autre personne et que, parce qu'il en était ainsi, elle lui était indispensable dans sa totalité. Et, lorsqu'il essayait d'examiner en lui-même avec impartialité et détachement où se trouvaient la justice et les torts, ses raisonnements stupides étaient balayés par la joie irrationnelle et parfaitement légitime que lui procurait le simple fait de l'existence de cette grande coupable.

XIV

LADDEREDGE HALL

Au commencement du printemps il y eut une soirée chez les Clayhanger. Mais elle ne portait pas ce nom ; on ne l'appelait même pas une réception. Il était admis qu'Hilda « avait prié quelques personnes de venir, sans aucune cérémonie ». La raison principale de ces invitations devait surtout être attribuée à ce qu'Edwin dans ses moments d'aigreur appelait le snobisme d'Hilda, c'est-à-dire à une résolution

soudaine de ne pas être éclipsée par les Swetnam qui, pendant ces dernières années, tandis que grandissait la jeune génération de la famille, avaient sans aucun doute progressé en ascendant mondain. Il y avait aussi en elle le désir de rendre mémorables les derniers mois de sa résidence à Bleakridge.

Tom Swetnam devait amener la personne qui donnait à la réunion sa raison d'être : c'est-à-dire miss Manna Höst de Copenhague, à laquelle Hilda avait l'intention de faire voir que les Swetman n'étaient pas les seules personnes qui existassent au monde. Il y avait ainsi huit femmes, huit hommes (qui s'étaient mis en habit par égard pour la jeune étrangère) et George.

A onze heures, lorsque la partie musicale de la soirée fut terminée, miss Höst avait déjà solidement conquis la position qu'elle devait occuper plus tard comme femme de Tom Swetnam. Bleakridge avait été convoqué pour l'inspecter et avait bientôt formé l'opinion que Copenhague doit être un endroit merveilleux et romantique et que Tom Swetnam était un malin.

A onze heures et demie, quand tout le monde passa dans le salon, elle s'assit sur le tabouret du piano et entama une valse de Waldteuffel avec un brio dont la séduction était irrésistible. Hilda sentit son cœur bondir. En un clin d'œil le tapis se trouva roulé et la soirée que l'on croyait finie commença.

Aux environs d'une heure du matin la sauterie allait son train en vertu de son propre élan et sans avoir besoin de cette activité ni de cette direction que les maîtres de maison sont parfois obligés de donner. Hilda, ayant fini une scottisch avec le docteur Stirling, s'aperçut que Janet n'était pas dans le salon. Se mettant à sa recherche, elle découvrit Edwin en compagnie de Tom Swetnam et de l'étincelante Manna en haut de l'escalier.

— Allo ! — cria-t-elle. — Qu'est-ce que vous faites, vous autres?

Le rire de Manna descendit comme une pluie de cristal.

— Une petite promenade, — répondit Edwin.

Hilda leur fit en passant un signe de la main. Elle se sentait toute transportée. Parmi d'autres agréables incidents de la soirée se trouvait le succès de sa nouvelle robe en dentelle

noire. La voix d'Edwin lui donnait du plaisir. Elle était si calme, si sensée, si bonne, tout en possédant une mystérieuse ironie! Elle reconnaissait parfois en l'entendant, lorsque Edwin se trouvait particulièrement en train, qu'elle n'avait jamais pu explorer complètement les arcanes les plus profonds de sa nature. Ce soir son attitude avait été parfaite. Elle admettait qu'il était l'âme de la réunion, que sans lui elle ne pourrait jamais remporter de pareils triomphes. Il était étrange qu'un homme, en consacrant un certain nombre d'heures tous les jours à ses affaires, pût créer le confort et le luxe si complexes d'une maison comme la sienne. Elle se rendait compte des progrès incessants et sûrs qu'il avait faits depuis leur mariage ; à quel point sa prudence avait toujours été justifiée et qu'il avait fait tout ce qu'il avait annoncé. Et elle eut une vision de cette même force créatrice et miraculeuse qu'il possédait, en train de s'exercer dans un avenir très prochain sur Ladderedge Hall en vertu de sa volonté à elle.

Quelqu'un poussa la porte du boudoir avec précaution et Ingpen fit son entrée.

— Toute la soirée j'ai cherché une occasion de vous voir. Il y a une autre personne qui court après la maison de campagne, un individu d'Axe. Il est allé la visiter deux fois cette semaine. J'ai pensé que je ferais bien de vous donner le tuyau.

Hilda se tenait toute droite, les épaules effacées.

— En avez-vous parlé à Edwin? — demanda-t-elle brusquement.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Que c'était un truc du marchand de biens pour hâter l'affaire.

— Et vous croyez que c'est vrai?

— J'en doute, — répondit Ingpen sur un ton d'inquiétude. — Voilà pourquoi je voulais vous prévenir, Sa Seigneurie étant ce qu'elle est.

On entendit dans le hall des voix et celle d'Edwin dans le nombre.

— Dites donc, — murmura Ingpen, — je ne vais pas me laisser surprendre en train de conspirer avec vous. Ça me coûterait plus cher que ne vaut ma place.

Et il s'en alla.

Les voix s'éloignèrent et Hilda ferma la porte sans bruit. Tout était maintenant changé pour elle. Une terrible révulsion s'était opérée. Le rythme fortement marqué de la mazurka lui semblait horrible et affolant. Sa pensée se concentrait sur Edwin avec cette fureur froide dont l'amour seul est capable. Ce n'était pas sa faute si un rival était en train de mordre à l'hameçon de Ladderedge, mais c'était sa faute si la propriété se trouvait encore en danger. Elle voyait son plan grandiose entièrement ruiné. Elle était sûre que ce rival était puissant et résolu et qu'Edwin allait se laisser battre, soit en ne voulant pas surenchérir, soit simplement à force de temporiser. Elle avait le pressentiment que s'ils manquaient Ladderedge, ils resteraient à Trafalgar Road, Bursley, pour toujours. Et pourtant, tout irritée et désespérée qu'elle fût, elle n'accusait ni ne condamnait Edwin, pas plus qu'elle n'eût par exemple accusé un climat. Il était en fait le climat dans lequel elle vivait. L'instant d'auparavant elle avait dit : « On ne peut pas le changer ! » Mais à présent elle criait de toute sa volonté, de toute son énergie qu'il fallait le changer.

— Croyez-vous, ma chérie, — demanda-t-elle en se tournant vers Janet, — que vous puissiez supporter d'assister à une scène demain?

— Une scène? — répéta Janet sur la réserve.

L'expression du visage d'Hilda lui causait de l'alarme.

— Entre Edwin et moi. Je suis absolument décidée à prendre Ladderedge et peu m'importe au prix de quelle dispute.

— Les choses n'en sont pas à ce point? — murmura doucement Janet, l'experte conciliatrice.

— Si ! — répondit Hilda avec violence.

— Je me demandais l'autre jour après avoir lu une de vos lettres, — continua Janet avec la même douceur, — pourquoi, après tout, vous teniez tant à aller à la campagne. Je croyais que vous vouliez qu'Edwin entrât au Conseil municipal ou quelque chose dans ce genre. Comment peut-il le faire si vous vous en allez à un endroit comme Stockbrook?

— Oui, je voudrais qu'il entrât au Conseil municipal. Mais tout ce à quoi je tiens en réalité c'est l'arracher à ses affaires.

Vous ne savez pas, Janet, — continua-t-elle avec une émotion où se mêlait de l'amertume. — Personne ne sait, excepté moi. Il deviendra bientôt l'esclave de ses affaires, s'il continue. Oh ! je ne veux pas dire qu'il y consacre ses nuits ! Ça ne lui arrive presque jamais. Mais il y pense toujours. Il lui est tout simplement impossible d'arriver à son bureau une minute en retard. Tout doit passer après. Ça lui paraît tout naturel et c'est ce qui m'ennuie. Je vous assure qu'il ne considère sa maison que comme un endroit agréable où il peut rester tranquille en dehors de ses heures de travail. Je ne le lui ai jamais dit et je ne crois pas qu'il s'en doute, mais je le lui dirai un de ces jours. Il est très bon, Edwin, dans les petites choses. Il s'efforce toujours d'être juste. Mais il ne l'est pas, au fond. Son injustice est effrayante. Je me demande quelquefois où il s'imagine qu'est ma place. Bien entendu, il ferait n'importe quoi pour moi — excepté me donner une demi-minute du temps qu'il consacre à son imprimerie. J'aimerais mieux être pauvre et qu'il fût grossier, désagréable, impatient — ce qu'il n'est presque jamais — plutôt que de sentir tout le temps que son imprimerie a la première place et que tout le reste passe après. Ce n'est pas à cause de moi que j'en souffre — non vraiment, ou du moins très peu. C'est à cause de lui. Je trouve que c'est humiliant pour un homme de devenir ainsi. Ça devient le monde renversé. Mais je ne le supporterai pas. Je veux éloigner Edwin de son travail. Et, quand ça sera fait, je veillerai aussi à ce qu'il n'y aille pas le samedi. J'y suis bien décidée. Et s'il n'entre pas au Conseil municipal il peut faire partie du Conseil du Comté, — et je suppose bien que c'est tout aussi bon !

Hilda n'avait jusque-là jamais parlé aussi librement à personne, pas même à Janet. Son orgueil farouche lui avait toujours imposé de la réserve. Mais à présent elle n'éprouvait aucune honte à s'épancher. Il y avait des larmes dans ses yeux — et pourtant elle regardait Janet en face sans essayer de les dissimuler.

— Ma chérie ! — soupira celle-ci sur un ton de protestation. Elle perdait sa calme tiédeur virginale devant cette révélation de misère conjugale qui dépassait son expérience. Elle se disait :

« Comment, après ceci, la pauvre va-t-elle affronter ses invités? Tout le monde va voir qu'il s'est passé quelque chose. Ce sera terrible ! Vraiment elle devrait songer à la position dans laquelle elle est. »

Il y eut un silence.

La porte s'ouvrit avec un bruit sec, et Hilda détourna la tête, comme si la gueule d'un canon était soudainement devenue visible. On pouvait distinctement entendre la musique et, au-dessous, le bruit sourd du glissement des pieds sur le plancher du salon. Manna Höst entra rayonnante, suivie d'Edwin et de Tom Swetnam.

— Hé bien, Hilda, — dit Edwin un peu timide et gêné, — je me suis débarrassé de votre maison. Voici les victimes de mes manœuvres.

— Nous l'avons visitée dans tous les coins, Mrs Clayhanger, — ajouta Manna Höst avec enthousiasme. — Elle est délicieuse. Mais comment pouvez-vous avoir envie de la quitter? Elle est si bien comprise !

S'apercevant du trouble que révélait le visage d'Hilda, Edwin baissa la voix en s'adressant à elle.

— J'ai préféré ne rien dire avant de conclure l'affaire de peur de vous donner une déception. Il achète à condition que je laisse quinze cents livres en hypothèque. C'est convenu. Mais bien entendu il voulait qu'elle se rendît bien compte elle-même, auparavant.

« Comme je suis injuste ! se dit Hilda en faisant à miss Höst une remarque banale. Ne sais-je point que je peux toujours m'en remettre à lui ? »

— Mr Clayhanger nous avait fait promettre de ne pas... — commença d'expliquer miss Höst.

— C'est bien de lui ! — l'interrompit Hilda en souriant.

Elle éprouvait un violent désir de bondir sur Edwin et de l'embrasser. Elle était sauvée. Son plan grandiose s'exécuterait. La maison une fois vendue, Edwin ne pouvait pas ne pas l'emporter sur n'importe quel rival en ce qui concernait Ladderedge Hall. Il l'aurait. Mais ce qui donnait sa profondeur à la joie d'Hilda, c'était la conscience de son pouvoir sur son mari.

Une heure environ plus tard, quand tout le monde sentit

que la soirée était finie, les invités, peu désireux de s'en aller et retrouvant de l'animation à la nouvelle que la maison avait changé de propriétaire pendant que la danse allait son train, se réunirent tous dans le salon. Miss Höst, la future maîtresse du logis, était maintenant plus que jamais l'objet de l'intérêt général. Aussi fraîche en apparence qu'au commencement de la soirée, et grignotant un biscuit d'un geste délicat, la blonde jeune fille au teint avivé répondait debout à des questions concernant son opinion sur l'Angleterre et surtout sur les Cinq Villes. Elle était très sûre d'elle-même et cette assurance était absolument charmante. Annunciata Fearns l'enviait ardemment. Les autres femmes éprouvaient quelque mélancolie, en songeant à toutes les désillusions qui l'attendaient inévitablement. C'était touchant de voir les regards qu'elle jetait à Tom Swetnam, exprimant si bien sa conviction de le comprendre à fond, et, avec lui, la psychologie de son sexe tout entier.

— Tout le monde sait, — disait-elle, — que l'Angleterre est la plus belle nation du monde et je crois que les Cinq Villes sont beaucoup plus anglaises que Londres. C'est pour cela que je les adore. Vous ne savez pas à quel point vous êtes Anglais ici. Ça me fait rire de penser à quel point vous êtes Anglais et sans vous en douter. Vous me plaisez.

— Vous nous flattez, — dit Stephen Cheswardine enchanté.

Tout le monde était ravi et attendait avec avidité ce qui allait suivre. On n'était pas habitué dans les Cinq Villes à recevoir ces petits témoignages d'attention, ces menus compliments. Peut-être, après tout, la haute idée qu'elles avaient d'elles-mêmes n'était-elle pas entièrement injustifiée.

— Ah ! — continua Manna prenant un ton de reproche. — Mais vous avez aussi vos défauts. Vous nous exaspérez terriblement, nous autres Danois. Je vous assure ! Vous nous exaspérez parce que vous ne voulez pas montrer vos sentiments !

— Voilà pour vous, Tom, je crois, — dit Charlie Fearns.

— Nous sommes trop fiers, — dit le docteur Stirling.

— Non, — répondit malicieusement Manna. — Ce n'est pas par orgueil. Vous avez peur de laisser voir vos sentiments. Vous êtes lâches, en cela du moins.

— Non, non ! — s'écria Hilda, transportée; et, cédant à

la tentation qui n'avait cessé de la tourmenter depuis qu'elle avait quitté le boudoir, elle mit ses bras au cou d'Edwin et l'embrassa. — Tenez !

— Vifs applaudissements ! — dit le jeune George assis sur le tapis roulé.

Il voulait être aimable, mais il s'exprima avec une certaine supériorité de ton, due peut-être au fait qu'il portait un pantalon long pour la première fois ce soir-là, et qu'il se considérait comme étant déjà presque Londonien. On battit quelque peu des mains.

Le regard d'Edwin avait séduit Hilda.

Et maintenant, comme Hilda le serrait contre elle devant tout le monde, la pensée délicieuse qu'elle avait du pouvoir sur lui, qu'elle déterminait de son geste large le contour de son existence, donnait à sa félicité quelque chose de solennel. En même temps, néanmoins, elle réfléchissait aussi avec une pointe presque imperceptible de dureté : « Après tout, dans le mariage, c'est chacun pour soi et je l'ai emporté. » Puis elle remarqua la blancheur du plastron de chemise sur lequel reposait son menton. Elle se rappela la manie d'Edwin pour arranger son linge suivant ses propres idées, dans son tiroir à lui et le soin absurde qu'il y apportait. Et elle eut envie de rire.

« Quel roman elle a fait de ma vie ! » pensait Edwin tout rouge et confus lorsqu'elle relâcha son étreinte. Et, bien qu'il promenât un regard affectueux sur ces murs qui bientôt ne lui appartiendraient plus, la grandeur de l'aventure que représentait l'existence avec cette créature, unique à ses yeux, ainsi que l'attente éternelle où il était de quelque extase nouvelle, remplissaient si bien son cœur qu'il n'y avait pas en lui de place pour un regret.

Il aperçut Ingpen tout seul dans un coin près du piano, caressant nerveusement sa barbe soyeuse. Il éprouva une grande pitié pour lui, mêlée d'une certaine condescendance.

ARNOLD BENNETT

(Traduit de l'Anglais par MAURICE LANOIRE)

LE BALLET MODERNE

Depuis vingt ans, la danse tient une place de plus en plus importante dans nos mœurs. La guerre même, si funeste à d'autres talents, ne lui a porté aucun préjudice. N'est-ce pas surtout à l'usage des permissionnaires, puis des démobilisés qu'on a vu se rouvrir, sous le nom de *dancings*, et dans les quartiers aristocratiques de la capitale, les bals publics relégués, depuis la fin du dernier siècle, aux plus populeux faubourgs? Le 24 décembre 1919, les ballets russes reparaissaient, brillants météores, à l'horizon parisien, traînant après eux une foule, plus dense que jamais, d'admirateurs éperdus. A leur exemple une jeune troupe, qui se défend de les imiter, se prépare à parcourir, elle aussi, les grandes scènes du monde, et c'est au goût français qu'elle a voulu soumettre d'abord ses essais, sous cette devise : « Comment peut-on être Suédois? » Enfin, le nouveau directeur de l'Opéra, qui devait commencer l'exploitation de son privilège le 1er septembre 1914, avait d'avance affirmé l'intention de restaurer, en faisant appel à toutes les ressources de l'art moderne, les grands spectacles et particulièrement des ballets, beaucoup mieux à leur place, en ce théâtre magnifique, que les drames psychologiques dont les explications demandent l'intimité. Il a tenu parole, malgré des difficultés dont nul ne prévoyait, en 1914, la gravité ni la durée : pendant la guerre, l'Opéra a mis à la scène sous forme de ballet un charmant ouvrage de M. Stravinski, *les Abeilles*, puis représenté pour la première fois, après cent trente-quatre années d'oubli, un opéra de Rameau, *Castor et Pollux*, en y maintenant les

ballets dont chacun des actes s'illustre tour à tour. La reprise de *Messidor*, de M. Alfred Bruneau, avait permis de réintégrer à sa place véritable le ballet et de lui donner la signification prévue par l'auteur. Depuis la fin de la guerre, on a pu voir encore à l'Opéra les *Goyescas* de Granados, dont un tableau entier mêle l'action à la danse, et *Sylvia*, ballet en trois actes de Léo Delibes, repris en de nouveaux décors, avec le concours des plus célèbres artistes de la danse et du corps de ballet tout entier. Cependant le ballet ne règne pas seul à l'Opéra, et cette année même la création de la *Légende de Saint Christophe*, de M. Vincent d'Indy, où la danse ne tient qu'une faible place, a montré que ce théâtre entendait poursuivre également sa tradition lyrique, et accueillir tous les ouvrages qui dans les genres les plus divers paraîtraient convenir aux moyens d'interprétation dont il dispose.

Le moraliste peut déplorer la frivolité de ces jeunes gens qui s'ingénient à agiter bras et jambes en cadence, celle aussi des spectateurs plus âgés qui suivent, la lorgnette haute, attentifs et connaisseurs, les pas savamment enchaînés d'une danseuse en renom. Encore la question n'est-elle pas si simple qu'elle paraît, et il resterait à savoir si le meilleur moyen de se débarrasser des passions de l'âme ne serait pas, comme l'a fort bien dit Aristote au sujet de la tragédie, de leur accorder un exercice illusoire. C'est à peu près ce qu'a voulu dire Renan lorsqu'il proclamait, dans *l'Avenir de la science*, l'utilité des gens du monde : « Ils débarrassent les lobes sains du cerveau de l'humanité du quadrille qui les obsède. » Ce propos n'est pas exempt de quelque secrète amertume : Renan ne savait pas danser. Alfred de Vigny, qui ne faisait guère meilleure figure dans le monde, a été plus généreux : il a écrit, en 1818, un poème sur le *Bal*, et s'efforce d'y représenter par d'ingénieuses périphrases les danses qui faisaient fureur en ce temps-là : la valse et la chaîne anglaise.

La harpe tremble encore et la flûte soupire,
Car la valse bondit dans son sphérique empire...
Le signal est donné, l'archet frémit encore :
Élancez-vous, liez ces pas nouveaux
Que l'Anglais inventa, nœuds chers à Terpsichore,
Qui d'une molle chaîne imitent les anneaux.

Alfred de Musset a célébré la valse, dans la *Confession d'un enfant du siècle* : « Cet exercice vraiment délicieux m'a toujours été cher ; je n'en connais pas de plus noble, ni qui soit plus digne en tout d'une belle femme et d'un jeune garçon. » C'est qu'il était lui-même excellent valseur. Il aimait tant la danse, qu'à ses heures de mélancolie il se découvrait l'âme d'un abonné de l'Opéra : « Mon imagination, fait-il dire à Fantasio, se remplira de pirouettes et de souliers de satin blancs ; il y aura un gant à mon sur a banquette du balcon depuis le 1er janvier jusqu'à a Saint-Sylvestre, et je fredonnerai des solos de clarinette dans mes rêves... »

Beaumarchais avait raison sans doute, quand il critiquait le choix d'un danseur, pour un poste où les talents d'un calculateur étaient requis. Mais un bon danseur peut en même temps être un grand poète. C'est ce qu'il suffit d'avoir prouvé pour l'instant, et on n'ajoutera que cette remarque, que la danse a toujours été en grand honneur chez les nations les plus civilisées. Les Grecs de l'antiquité s'intéressaient à cet art au moins autant que les Français d'aujourd'hui, et pour le pratiquer eux-mêmes, non moins que pour en applaudir les finesses et les traits de virtuosité. C'est de quoi on pourra se convaincre en lisant le remarquable ouvrage de M. Maurice Emmanuel sur la *Danse grecque antique*, où les témoignages fournis par les monuments figurés, surtout par les peintures de vases, sont confrontés de la façon la plus probante avec les documents pris sur le vif, dans les salles d'études de l'Opéra, à l'aide de la chronophotographie.

Si madame Isadora Duncan avait connu cet ouvrage, ce n'est pas au nom de la danse antique qu'elle eût entrepris la ruine du ballet moderne. C'est en l'année 1900 que cette extraordinaire artiste est venue pour la première fois en France et y fit admirer ses belles attitudes d'abord en des salons privés, puis sur les scènes du théâtre Sarah-Bernhardt et du Trocadéro. Réformatrice ardente, elle adressait volontiers au public qui venait de l'applaudir de petits discours d'une sincérité touchante, où elle demandait qu'on lui envoyât des élèves. Vingt ans ont passé depuis lors, madame Duncan a trouvé, surtout hors de France, des élèves qui l'imitent

de leur mieux, comme s'il était nécessaire de montrer qu'elle est inimitable.

Madame Isadora Duncan reproche au ballet de ne rien exprimer. C'est bien son droit, car elle a reçu personnellement en partage un talent d'expression merveilleux. Mais quelle que soit l'émotion qu'elle nous communique, nous ne saurions pousser la complaisance au point de lui accorder la suppression complète du ballet, que remplaceraient les seules danses de madame Isadora Duncan et de ses élèves. Plus libéral, le ballet a toujours admis ces pas de caractère, où elle excelle. Ils sont réservés à une catégorie particulière d'artistes, qui portent le nom de danseurs-mimes. Madame Isadora Duncan est une danseuse-mime de tout premier ordre, mais qui, faute d'éducation technique, ne possède qu'un répertoire limité, et ne peut formuler en préceptes les heureux résultats de son inspiration.

C'est pourquoi elle ne reconnaît d'autre guide que l'instinct et va prêchant, comme Rousseau, le retour à la nature. Rousseau donnait envie à Voltaire de « marcher à quatre pattes ». Pour la majeure partie du public français, madame Isadora Duncan restera « la danseuse aux pieds nus ». Madame Duncan croit que la danse a pour objet de mettre en valeur les formes naturelles du corps, et c'est pourquoi elle a choisi pour costume celui des statues grecques. Elle confond la chrorégraphie avec la sculpture. Aussi a-t-elle recruté ses plus fervents adeptes non parmi les danseurs ni les musiciens, mais parmi les peintres et surtout les sculpteurs.

La sculpture a pour instrument la matière immobile et pesante. La danse est l'art du mouvement. Dans tous les temps et tous les pays, elle a cherché constamment, non à accuser le relief, mais au contraire à le dissimuler, l'évider, l'effiler, le disperser en lignes changeantes, le résoudre en nimbes vaporeux. La suprême grâce d'une danseuse est une grâce immatérielle. Elle n'a pas de pieds, mais des pointes. Elle n'a pas de hanches, mais une taille fine jaillie d'un nuage de jupes ou de voiles. Il est vrai que les danseuses grecques, telles qu'elles nous sont représentées par les peintres de vases, ont presque toutes les pieds nus. Si ce n'est pas là une convention du dessin, il devait leur être beaucoup plus diffi-

cile qu'aux nôtres de se tenir sur les pointes et les demi-pointes. Pointes et demi-pointes n'en sont pas moins les conditions requises pour leurs pas où l'on reconnaît aisément les glissés, les fouettés, les jetés, les entrechats, les tours et les pirouettes de la danse moderne. Les danseuses chinoises, elles aussi, usaient des pointes, et avec une finesse rare, puisque les plus habiles parvenaient, dit-on, à ne pas dépasser en dansant le contour d'un bol ou le creux de la main. C'est même ce tour de force qui, par une déplorable émulation, aurait engagé les autres femmes, il y a de cela dix siècles environ, à s'amincir les pieds comme les nôtres se rétrécissent la taille.

Cependant l'effort de madame Duncan n'aura pas été entièrement stérile. Son apologie du corps humain a probablement inspiré les premières recherches de M. Jaques-Dalcroze, qui, quelques années plus tard, inventait la gymnastique rythmique, méthode d'éducation très remarquable qui, mettant en relation les gestes avec le rythme, développe à la fois chez l'enfant la vigueur physique et le sentiment musical. La gymnastique rythmique trouvait elle-même son application dans cette partie de la danse qui a pour objet l'expression des sentiments, et c'est pourquoi l'Opéra s'est adjoint, depuis trois ans, une classe de gymnastique rythmique. Mais les danseuses qui la fréquentent ont toutes passé d'abord par les classes ordinaires du ballet, et la gymnastique rythmique n'est pour elles qu'un cours de perfectionnement.

La tradition du ballet n'avait en réalité aucun besoin d'être réformée. Il suffisait de la bien entendre et de la cultiver avec soin pour lui faire produire de nouvelles beautés. Telle est la démonstration qu'allaient donner, à partir de l'année 1907, d'abord à la France, puis à l'Europe et à tout le monde civilisé, les ballets russes.

Cléopâtre, l'Oiseau de Feu, Shéhérazade, Petrouchka, les danses du *Prince Igor, Tamara, le Sacre du Printemps, le Chant du Rossignol;* noms à jamais glorieux, associés en notre mémoire à tant d'émotions, de passions, de splendeurs ; et cependant ce ne sont que des titres de ballets. Le ballet, au XIXe siècle, était un régal des yeux, mais un genre secondaire de la musique, sorte de concerto de danse destiné

à faire briller la virtuosité d'une Fanny Elssler, d'une Taglioni, d'une Grisi. Qui pouvait prévoir, au temps où Théophile Gautier célébrait tour à tour les grâces de ces trois charmantes rivales, que des ballets nous seraient montrés, où, sans paroles, le geste et le groupement, la couleur et la lumière atteindraient à des effets aussi puissants, plus puissants même, en leur soudaineté, que ceux du drame lyrique avec ses scènes et ses chants développés? Qui pouvait s'attendre à ce qu'un des plus grands musiciens de l'époque moderne, M. Stravinski, devînt presque exclusivement un compositeur de ballets et mît en des ouvrages destinés à la danse le meilleur de son génie?

Depuis que la troupe des danseurs russes est venue nous donner ses saisons, nous savons que le ballet peut être une œuvre d'art savamment composée, digne de l'attention la plus soutenue et capable de changer le cours de nos pensées. Nous devons cette découverte à un homme qui joint à ce dévorant appétit de connaissances, propre à la nation russe, un goût exquis et une hardiesse altière, qui vient à bout par le mépris de toutes les difficultés. C'est M. de Diaghilev qui a su grouper autour de lui des peintres tels que Bakst, Benois, Golovine, Korovine, Larionov, Henri Matisse, Roerich, Sert, Picasso, madame Gontcharova. C'est lui qui a commandé des partitions à Debussy, à MM. Reynaldo Hahn, Ravel, Florent Schmitt, de Falla, qui a mis à la scène Rimski-Korsakov, Balakirev, Moussorgski, et plus récemment Rossini, Cimarosa, Pergolèse ; c'est lui qui s'est attaché comme compositeur attitré M. Stravinski et l'a imposé à l'Europe quand la Russie le méconnaissait. C'est lui enfin qui a instruit et formé les maîtres de ballets chargés de traduire en pas déterminés et en évolutions réglées les conceptions du musicien, du poète, du peintre : MM. Fokine, Nijinski, Miassine.

Mais à la technique de la danse, il n'a rien changé, ne devait rien changer. Les danseurs et les danseuses de sa troupe, parmi lesquels, outre les trois maîtres de ballets, se sont distingués des artistes tels que MM. Bolm, Kremnev, Idzikovski, mesdames Karsavina, Nijinska, Schollar, Sokolova, ont été formés dans les écoles de danse des théâtres impériaux, organisées sur le même modèle et régies par le même

programme d'études que celle de l'Opéra de Paris. Ils ont, dès leur enfance, exécuté les exercices à la barre, les dégagements, les battements, les ronds de jambe, les échappés et les relevés sur les pointes. Sous leurs costumes éclatants, ces chefs barbares, ces nains et ces géants, ces oiseaux enchantés et ces âmes captives, ces sultanes et ces esclaves, ou même ces guerriers chinois, dont on croirait les groupes sculptés dans le jade, ne tracent sur le sol que des figures aisément réductibles aux « sauts de chat », aux « pas de bourrée », aux « tours en l'air », aux « attitudes » et aux « arabesques » de la théorie, et plus d'un parmi les artistes français, en les voyant, a murmuré : « Tout cela n'est vraiment pas bien difficile. » Opinion juste, si on ne considère que le talent de l'exécutant ; mais la difficulté était dans l'invention. C'est le maître de ballets qui a droit aux plus grands éloges pour avoir su composer, avec les pas traditionnels, de si mouvants ensembles et des enchaînements si pittoresques. Le langage dont il use n'est pas neuf par les mots, mais par le style. C'est à la qualité du style, non au nombre ni à l'audace des néologismes, qu'on reconnaît l'écrivain.

Le vocabulaire de la danse moderne a été élaboré, depuis la Renaissance, par un progrès continu. A l'origine, il était fort pauvre ; le ballet était un divertissement de société, et n'admettait que les danses en usage à la ville et à la cour : sarabandes, menuets, gigues, chaconnes, rigaudons. Peu à peu, les danseurs de profession et les maîtres de ballets introduisirent en ces danses plus de variété, et ce n'est qu'au cours du XVIIIe siècle que l'on commença de les analyser, d'en séparer les pas pour les combiner entre eux diversement. Noverre, qui a beaucoup contribué à ce changement de discipline par son exemple et ses ouvrages, fut aussi le premier à attirer l'attention sur l'importance du costume. Jusque-là le ballet tenait encore pour beaucoup de la mascarade. On y voyait les Vents habillés de plume « à cause de leur légèreté », le Soleil vêtu de toile d'or, le Temps chargé d'une faux et d'un sablier. Noverre fit supprimer les accessoires et réduire les costumes, afin de dégager les mouvements. « Je diminuerai des trois quarts, dit-il, les paniers ridicules de nos danseuses ; ils s'opposent également à la liberté, à la vitesse et

à l'action prompte et animée de la danse. Ils privent encore la taille de son élégance et des justes proportions qu'elle doit avoir ; ils diminuent l'agrément des bras, ils enterrent, pour ainsi dire, les grâces. » Les jupes ainsi raccourcies, mais toujours évasées, sont devenues le « tutu » adopté universellement, dès les premières années du XIXe siècle. En même temps, les escarpins, perdant leurs talons, prenaient la forme du chausson qui moulé sur le pied lui laisse toute sa mobilité, mais le soutient et affine la forme toujours un peu massive du pied nu. Ce costume peut être modifié, selon les circonstances, et pour les pas de caractère on peut l'abandonner. Mais il reste le costume classique de la danseuse, en ce qu'il est mieux que tout autre approprié à l'élégance et à l'agilité.

D'où vient que le ballet, en possession depuis le début du XIXe siècle de presque tous ses moyens techniques, n'ait pris qu'au XXe siècle ce merveilleux essor? C'est qu'il a été particulièrement favorisé, à ce moment, par les récents progrès de la mise en scène. L'art du décor a été complètement renouvelé depuis vingt ans, par les études qu'ont poursuivies, dans presque tous les pays d'Europe, des artistes tels que M. Gordon Craigh, pour ne citer que le plus original de tous. On trouvera dans le livre de M. J. Rouché, actuellement directeur de l'Opéra, sur l'*Art théâtral moderne*, l'exposé le plus complet et le plus clair de ces différentes recherches, où la Russie s'est particulièrement signalée. L'auteur en dégage le principe commun, qui est de mettre le décor en harmonie, dans chaque cas particulier, avec l'action, et exprime le vœu de voir bientôt la France s'en inspirer à son tour.

C'est le progrès de la science qui a rendu possible cette nouvelle forme d'art. Les études des physiciens sur la division des couleurs ont éveillé l'ambition des peintres impressionnistes. L'éclairage électrique, qui permet de répartir la lumière et d'en varier à volonté l'éclat et la couleur, a donné l'idée de mettre les héros du drame en valeur sur un fond non plus immuable, mais sensible et animé. Le décor ainsi entendu est une symphonie décorative qui enveloppe le sentiment et le geste, comme l'orchestre accompagne un chanteur. Une telle symphonie peut se déployer à l'aise dans le ballet,

n'y étant pas astreinte aux temps d'arrêt que nécessite, qu'il soit d'ailleurs parlé ou chanté, le discours. Mais le drame lyrique l'admet aussi, sous une forme plus discrète, non moins expressive, ainsi que l'ont montré les décors si largement modulés de M. Maurice Denis pour la *Légende de Saint Christophe*.

C'est ainsi que s'est constitué le ballet moderne. C'est grâce à cet heureux concours de circonstances qu'il a obtenu droit de cité dans l'art de la musique et de la scène. Quel est son avenir? On a remarqué que le programme de la dernière saison russe comprenait des œuvres lyriques, et on en a conclu que le ballet russe avait achevé sa carrière. Il est vrai que des malheurs publics sans exemple dans l'histoire, en mettant la Russie au ban de l'Europe, rendent fort difficile le recrutement des artistes, et, s'ils se prolongent, condamneront peu à peu cette troupe célèbre à disparaître ou à perdre sa tradition nationale. Il faut tenir compte aussi du tour d'esprit particulier de son directeur, toujours en quête d'inédit, merveilleux semeur d'idées dont il abandonne à d'autres la culture méthodique. Les ballets russes, même s'ils ne produisent plus d'œuvres nouvelles, en susciteront dans les pays qu'ils ont traversés. Car le ballet moderne n'est pas nécessairement russe. Il peut aussi être français. C'est à l'Opéra qu'il appartient de nous donner un ballet conforme à notre goût et digne de notre tradition. Il s'est, comme on l'indiquait au début de cette étude, déjà mis à l'œuvre. Il pourra, avec le concours assuré des maîtres de la musique et du décor, accomplir mieux encore sa mission, quand, de la crise qu'il traverse, il sera sorti plus fort, c'est-à-dire rajeuni et mieux discipliné.

LOUIS LALOY

LA FRANCE
EN AFRIQUE ÉQUATORIALE

Que la colonisation européenne procède de l'impérialisme économique, dont le prophète fut Joseph Chamberlain, ou qu'elle s'inspire de l'amour des hommes qui anima Livingstone, Brazza et bien d'autres, elle ne trouve plus qu'un seul champ absolument libre dans ce monde : l'Afrique. Dans le domaine de l'Amérique Sud, de jeunes républiques se sentent adultes : elles accueillent, elles sollicitent même des conseils et des directives ; elles repousseraient une tutelle. Quant au commerce avec elles, les États européens n'étaient déjà point les seuls à le faire avant la guerre, et ils ont vu leur part se restreindre encore depuis 1914, au profit des États-Unis et même du Canada. Dans l'Océan Pacifique, si la porte ne se clôt pas aux Européens, elle est largement ouverte à d'autres clients, Américains, Japonais, Australiens même. Dans la mesure où ces régions sont encore des régions coloniales, elles se tournent vers d'autres métropoles que l'Europe.

Au contraire, l'Afrique est, à proprement parler, un appendice de l'Europe. Bienfaisante ou malfaisante, désintéressée ou mercantile, c'est en Afrique que la politique coloniale de l'Europe peut librement et largement s'exercer. Quelqu'un a dit : « Le XXe siècle sera le siècle de l'Afrique. » Oui, sans doute, pour l'Europe.

Est-ce à la France de le redouter? La France possède le tiers du continent africain. Outre Madagascar et ses autres possessions orientales, elle y assume la gestion de trois domaines, très étendus, très peuplés et très riches : l'Afrique du Nord, l'Afrique Occidentale et l'Afrique Équatoriale. Dans les deux premiers, sa gestion s'est développée normalement, rapidement, sinon sans à-coups, du moins avec succès. Au contraire, en Afrique Équatoriale, on ne peut relever que lenteur, incertitude, et même, à certaines époques, comme une sorte de désintéressement de l'administration, de l'industrie et plus encore de l'opinion métropolitaines. Un ministre français a pu dire, il y a quelques mois, en plein Parlement, que l'Afrique Équatoriale était « la Cendrillon de notre Empire colonial ». Nous avons donné parfois à nos rivaux l'impression que nous n'étions ni désireux ni capables d'y accomplir notre tâche. Était-il sage, dans ces conditions, de l'accroître en ajoutant à la gestion de l'Afrique Équatoriale française celle de la quasi totalité du Cameroun allemand? N'est-ce pas aggraver à l'excès une charge déjà fort lourde?

Non, si la charge, en augmentant de poids et de volume, s'équilibre mieux et devient, de ce fait, plus légère à porter.

I

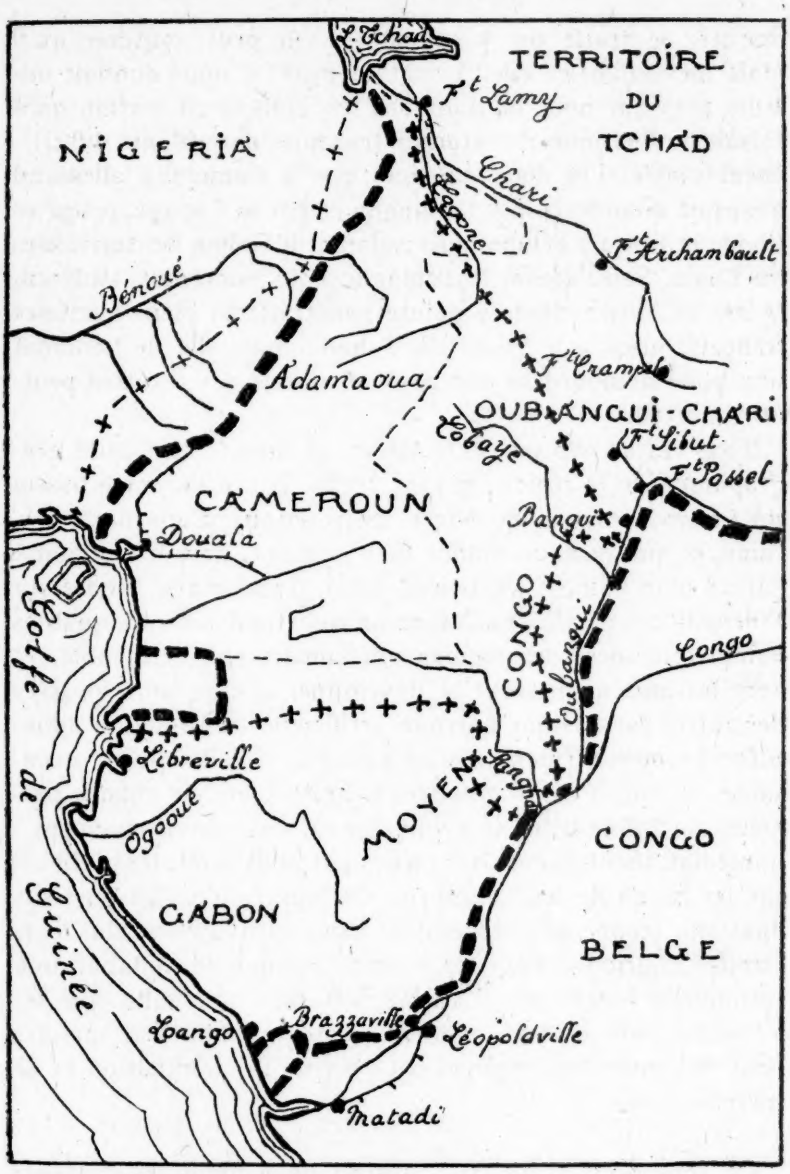
Des auteurs qui ne craignent point les métaphores ont dit que l'Afrique Équatoriale française de 1911 était un arbre aux nombreuses racines, aux vastes frondaisons, unies par un tronc excessivement grêle. Son domaine, sur une longueur de 2 000 kilomètres, avait au Sud une largeur d'environ 1 000 kilomètres au Gabon (les racines !) ; au Nord, une largeur à peu près égale, dans l'Oubangui-Chari (les branches !) ; mais au centre, il s'amincissait à moins de 200 kilomètres entre le Cameroun allemand et le Congo belge : c'était le tronc insuffisant, de son nom exact le Moyen-Congo.

En 1911, le tronc est, pour ainsi dire, supprimé. On peut

discuter le traité du 4 novembre. On peut soutenir qu'il était inévitable, et que, à tout prendre, il nous donnait ailleurs plus que nous ne donnions ici. Mais il est certain qu'il faisait de l'Afrique Équatoriale française une colonie difficilement viable. Les deux *antennes* que le Cameroun allemand avançait désormais, par la Sangha et par la Lobaye, jusqu'au Congo et jusqu'à l'Oubangui, isolaient le Gabon des territoires du Chari. Sans doute, l'Allemagne nous concédait, au Nord, ce *bec de canard* dont la pointe pénétrait, en plein territoire français, jusqu'à la route du Tchad ; mais elle ne bouchait une plaie douloureuse que pour en ouvrir deux autres peut-être mortelles.

Tous ces *découpages* se faisaient au mépris de l'unité géographique de la région, qui est réelle. Il y a là, entre bassin du Congo et bassin du Niger, un territoire d'une unité certaine, et qui, dans un monde bien ordonné, doit être organisé sur un plan unique. Unité non point géométrique, fondée sur l'identité des parties, mais économique, fondée sur les qualités complémentaires des régions qui constituent l'ensemble, et dont les unes ne peuvent se développer si elles sont séparées des autres par quelque barrière artificielle, politique ou douanière. Le morcellement n'était naturel, — j'allais dire : excusable, — qu'en des temps très primitifs, où sur chaque parcelle, une faible tribu ne vivait que de son « environnement » immédiat, les chasseurs dans leur canton de forêt, les pêcheurs sur les bords de leur étang ou de leur rivière, les pasteurs dans leur steppe de parcours, les rares cultivateurs dans leurs étroites clairières. Pour qu'à notre époque la collaboration rationnelle entre tous n'ait pu s'établir, il a fallu que les « civilisateurs » aient momentanément oublié leur mandat pour des querelles inspirées par l'esprit de domination et de mercantilisme.

La zone de cristallisation autour de laquelle les éléments divers de l'Afrique Équatoriale doivent s'ordonner, est une série de plateaux dont le dos s'allonge du bassin congolais au bassin nigérien, entre la dépression marine du golfe de Guinée et la dépression marécageuse du lac Tchad. De ces plateaux, on en trouve partout en Afrique ; ils constituent



- - - - Frontière franco-allemande jusqu'en 1911
+ + + + Frontière franco-allemande après 1911
+ - + - Frontière anglo-allemande jusqu'en 1914
▬ ▬ ▬ Limites actuelles de l'Afrique Equatoriale Française

toute l'ossature du continent. On retrouve donc ici les paysages familiers du relief africain. D'abord, une muraille ébréchée par laquelle le plateau domine une bande de plaines côtières : plaine du Gabon, plaine de Douala, plaine du Rio del Rey. Certaines portions de cette muraille sont à ce point dominantes et abruptes qu'elles font, vues de la plaine, figure de montagnes, et que les premiers Européens qui les ont aperçues les ont appelées les Monts de Cristal. En réalité, ici comme ailleurs, il n'y a qu'un rebord de plateau. Ce plateau descend, avec quelques ressauts et quelques fondrières, mais généralement en pente douce, vers l'intérieur : au Nord, vers la *cuvette* du lac Tchad ; à l'Est, vers la grande *cuve* du bassin du Congo. Enfin, ici comme en Afrique Orientale [1], mais moins nombreuses, moins continues et moins amples, des fractures, allongées du Sud au Nord, sillonnent sa portion occidentale. Le fond du golfe de Guinée s'est insinué dans une de ces entailles. Presque toutes ont ouvert le passage à des éruptions volcaniques, dont le témoin le plus imposant est ce grand Mont Cameroun qui, au nord de la baie de Douala, domine la mer de ses 4 000 mètres. Vers l'intérieur, des pitons, des massifs, des plateaux basaltiques, tous reliefs d'origine éruptive, jalonnent la ligne des fractures, jusqu'au massif de l'Adamaoua, le dernier d'entre eux, qui domine immédiatement la dépression tchadienne.

Tels sont ces plateaux de l'Afrique Équatoriale, plus monotones dans leur portion orientale, qui fut française jusqu'en 1911, et qu'on appelle le plateau du Moyen-Congo, plus accidentés dans leur portion occidentale, qui fut allemande jusqu'en 1914, et qu'on appelle le plateau du Cameroun. Ils constituent bien une seule et même région naturelle. Les partages successifs, souvent contradictoires, parfois absurdes, dont ils furent l'objet pendant trente ans, ne reposent en rien sur la nature des choses. Ces plateaux sont la base solide sur laquelle doit s'édifier, tôt ou tard, un organisme économique qui s'étendra du golfe de Guinée au lac Tchad et au Congo. Et puisque c'est à la France qu'incombe désormais la création de cet organisme, il convient que les Français sachent que

1. F. Maurette, *l'Afrique Orientale et l'Empire britannique.* (*Revue de Paris*, 1er décembre 1919, p. 650.)

cette terre n'est pas ingrate et qu'elle paiera au centuple tout effort intelligent et suivi.

Comme tous les territoires tropicaux possédant des zones d'altitude étagées, l'Afrique Équatoriale est dotée de « possibilités » économiques très variées. Comme l'Amérique Équatoriale, elle a ses *terres chaudes*, ses *terres tempérées* et ses *terres fraîches*. Sur les terres chaudes, les plus basses, possibilité de cultiver les plantes équatoriales, la canne à sucre, la banane, le riz. Sur les terres tempérées, aux altitudes moyennes, possibilité de cultiver le café, les céréales, blé, maïs, dourah sorgho, et les légumes. Sur les terres fraîches, aux altitudes les plus hautes, possibilité d'élever le gros bétail grâce aux pâturages des savanes. Déjà un troupeau de bœufs indigènes, rustiques mais bien constitués, n'attend que la sélection et la construction de frigorifiques pour fournir de la viande aux marchés d'Europe : avantage incomparable et, on peut le dire, surprenant pour beaucoup d'Européens, qui, étendant par une excessive simplification à toute l'Afrique Équatoriale la mauvaise réputation que méritent ses vallées et ses dépressions marécageuses, n'y voient qu'un vaste domaine pour la terrible tsé-tsé, tueuse de bêtes à cornes. Sans doute, les limites entre la zone chaude et la zone tempérée, entre la zone tempérée et la zone fraîche sont d'autant plus élevées que le climat est plus chaud, plus équatorial : un plateau comme le Moyen-Congo, situé sur l'Équateur, a beaucoup de terres chaudes, peu de terres tempérées, une étendue infime de terres fraîches. Mais déjà au Cameroun, pays plus tropical qu'équatorial, la limite de chaque zone s'abaisse, les terres tempérées sont nombreuses, et même les terres fraîches. Si les denrées coloniales y offrent de larges perspectives, celles qui s'ouvrent à la culture des céréales et des légumes, à l'élevage, ne sauraient être méprisées.

Pour achever la *gamme* des produits de l'Afrique Équatoriale, il ne faut pas rester sur le plateau.

Il faut descendre vers la plaine côtière, où une chaleur continue et des pluies abondantes (les plus abondantes que l'on connaisse sur le globe) ont fait pousser la forêt vierge jusqu'à la côte. Les ressources de cette forêt littorale sont

depuis longtemps connues et exploitées : caoutchouc et amandes du palmier à huile, bois d'ébène, d'acajou, de palissandre et d'okoumé, gomme copal, ivoire des éléphants, et puis, dans les plantations aujourd'hui nombreuses, le cacao, la canne à sucre, les épices.

Il faut aussi descendre à l'intérieur vers le Congo. On y retrouve, avec le même climat, la même forêt, mais plus vaste et plus riche. Toutefois, l'éloignement de la mer, la rareté des routes, les *glossines* qui infestent les bords des rivières et qui dispensent la mort au bétail et aux hommes, enfin une population d'indigènes très arriérés et peu laborieux : toutes ces causes conspirent pour limiter l'exploitation à la cueillette des amandes de palme, à la récolte du caoutchouc, à la pêche, à la chasse. Presque point de plantations ou de cultures autres que celles des indigènes, qui sont peu de choses. Mais cela passera : ouvrez quelques voies ferrées ou, plus modestement, quelques routes pour automobiles à travers la forêt, et les factoreries s'installent et les produits des cultures s'en vont vers la côte.

Enfin, — troisième direction, — il faut descendre aussi vers le lac Tchad. Là, à mesure que l'on va vers le Nord, le climat se dessèche. Autour du lac, il est presque aride : au lieu des quelque six mètres d'eau qui tombent annuellement sur le fond du golfe de Guinée, on obtient ici, pendant les bonnes années, une quarantaine de centimètres. La végétation, comme le climat, n'a plus la forme du *Soudan* ; elle prend celle de cette zone que les indigènes appellent le *Sahel*, c'est-à-dire le « rivage » : rivage du Soudan, du pays habitable aux sédentaires, sur la mer de sable, sur le *Sahara*, le pays des nomades. Ici la savane devient steppe ; aux bouquets de bois succèdent les buissons de plantes épineuses ; la prairie se plaque même parfois de lambeaux de déserts. Les zones de cultures se fragmentent, se rétrécissent aux bords immédiats des rivières et des marais. Mais partout où l'eau du sous-sol ou de la surface, courante ou stagnante, permet l'irrigation, l'ardent soleil fait mûrir les céréales les plus riches ; le bœuf, le cheval et surtout le mouton trouvent leur pâture ; l'arachide pousse, cet oléagineux plus précieux encore que l'amande de palme ; enfin le meilleur coton

y peut mûrir, qui donne des fibres aussi longues, aussi fines, aussi tenaces et brillantes que le coton d'Égypte. Tracez des routes jusqu'au Tchad et des canaux d'irrigation autour de cette médiocre lagune, et vous pourrez exporter vers la côte du grain, du cuir, de la viande, de l'huile, de la laine, et du coton, — six des principaux produits que demande l'Europe.

Voilà donc définie ce que l'on peut appeler l'unité de l'Afrique Équatoriale française, — aujourd'hui entièrement française. C'est l'unité d'un ensemble d'éléments complémentaires. Mais cette unité est plus encore de situation que de nature. Grâce au rentrant de la côte que dessine le fond du golfe de Guinée, grâce au pont solide et nu que tend, en arrière du golfe, le plateau du Cameroun et du Moyen-Congo, cette Afrique Équatoriale est la route la plus commode et la plus courte du golfe vers le Tchad et vers le Congo, vers les pays du coton et vers ceux du caoutchouc. Le lieu géométrique de toutes les routes unissant directement les territoires du Tchad et du Congo à la côte est la baie de Douala. C'est par un contre-sens économique qu'elle appartenait aux Allemands, quand lesdits territoires appartenaient aux Français. En un temps de guerre économique sourde, c'était les condamner sinon à la misère, du moins à une demi-prospérité, péniblement conquise, toujours précaire. Et donc, à s'en tenir au point de vue strictement économique, on pourrait dire que les Allemands avaient raison quand ils voulaient étendre l'*hinterland* de Douala jusqu'au Congo et jusqu'au Tchad. De ce point de vue, l'unité de la contrée sous la domination allemande aurait mieux valu pour elle que le partage franco-allemand. Mais seule l'unité sous la tutelle française pouvait procurer à l'Afrique Équatoriale le bénéfice entier de la civilisation, non pas seulement la prospérité économique qu'elle détermine, mais le progrès intellectuel et moral sans lequel elle ne serait pas la civilisation.

II

Entre le désert et la forêt vierge, presque également hostiles à l'homme, les plateaux relativement secs et nus du Moyen-Congo et du Cameroun furent de bonne heure des

routes de migrations et de commerce. Dans un article publié naguère ici-même [1], on a dit comment le peuplement de l'Afrique Centrale s'est fait par deux migrations, venues l'une du Nord, l'autre de l'Est. Cheminant depuis l'Afrique Orientale à travers la forêt congolaise ou les plateaux du Congo-Nil et de l'Oubangui, sont venus les Bantous : peuple primitif, partagé en une infinité de minuscules tribus, sans coordination, sans hiérarchie, n'ayant pas même entre elles la communauté du dialecte. Ils ont peuplé la région du Moyen-Congo et du Cameroun jusqu'aux environs du 5e degré de latitude Nord, c'est-à-dire jusqu'à cette zone qui marque la limite mouvante et incertaine de la forêt vierge congolaise et de la savane des plateaux. Elle est devenue une sorte de marche, où se mêlèrent aux Bantous les autres migrateurs, venus du Nord, les Soudanais. Ceux-là étaient plus grands, plus forts, plus intelligents. Des pays du Niger et du Tchad, ils se sont avancés jusqu'à la limite méridionale des savanes, utilisant les pâturages, établissant des cultures, ne laissant aux Bantous, sauf dans la marche où ils se sont mêlés à eux, que la forêt intérieure ou côtière. Il y a donc, en Afrique Équatoriale, deux races dominantes : les Soudanais, peuples de la savane, « peuples du mil », et les Bantous, peuples de la forêt, « peuples du manioc et de la banane ». La limite ethnique est une limite naturelle ; la première est indécise dans la mesure où la seconde est vague ; l'une et l'autre ne se marquent pas sur une carte par une ligne, mais par une zone, où les races comme les formations végétales s'interpénètrent.

Sans doute la réalité n'est pas absolument aussi simple. Sur les plateaux et sur les plaines sèches du Nord, il est des îlots de terres déshéritées : montagnes difficilement accessibles et plaines marécageuses. Là se sont réfugiées les premières venues des tribus soudanaises, quand elles furent refoulées par d'autres Soudanais, mieux armés pour la lutte, Foulbé et surtout Haoussa, qui apportaient avec eux la charrue, les céréales, le bœuf, l'usage de la monnaie, et aussi la religion islamique qui donne tant de force à ses adeptes pour la propagande et pour le commerce. Réfugiés dans leurs

1. *L'Afrique du Milieu* (*Revue de Paris*, 15 juin 1919, p. 880 et suiv.).

montagnes et dans leurs marais, ces « Vieux Soudanais » vivent misérablement de la chasse et de la pêche. Les autres, au contraire, établis sur les terres tempérées et bien drainées, sont les cultivateurs et les pasteurs riches, maîtres du commerce. Ils ont formé à certaines époques des sultanats éphémères, mais puissants. Ils ont, jusqu'à la forêt équatoriale, jalonné les routes de leurs marchés et de leurs comptoirs : dans toute la contrée, la langue du commerce est la langue haoussa.

De même, dans la zone des forêts, si partout la qualité de la civilisation est inférieure de plusieurs tons à celle des peuples de la savane, il y a entre certaines tribus des variations de nuance assez sensibles. Quelques cantons perdus de la forêt vierge abritent encore de ces Pygmées, établis bien plus anciennement que les Bantous, Négrilles de cette sorte que l'on trouve dans toutes les terres de la zone équatoriale, depuis la Malaisie jusqu'à la Guinée. Ce sont des chasseurs misérables et mal armés ; ils sont condamnés tôt ou tard à disparaître.

Autour d'eux, les Bantous ont inauguré une exploitation de la forêt plus intelligente, mais demeurée fidèle aux principes de l'économie destructive, et qui leur impose une sorte de demi-nomadisme. Groupés, en effet, dans des villages assez bien construits, ils les déplacent tous les six ou sept ans. Dès la construction du village, ils établissent dans les environs immédiats, par abatages et incendies, une clairière, un jardin de manioc, de patates et de fruits. L'année suivante, une fois les ressources de ce premier jardin épuisées, ils en installent un autre plus loin, dont ils vivent une année encore. Et ils continuent ainsi d'année en année, si bien qu'avant longtemps leurs plantations sont tellement éloignées du village qu'ils doivent lever le camp pour rapprocher leur maison de leur garde-manger.

On conçoit qu'il faille ici des centaines d'hectares pour nourrir quelques dizaines d'hommes. Il n'est pas jusqu'aux rapports des Bantous avec les Européens qui n'aient accru ce gaspillage de la terre. Ceux-ci demandent à ceux-là du caoutchouc. Or ceux-là ne connaissent guère encore d'autre façon de recueillir la précieuse gomme, qu'en abattant les

arbres ou en tranchant les lianes au lieu de les saigner. Toute cette exploitation très sauvage n'est compatible qu'avec une densité très faible de la population. Entre Soudanais et Bantous, l'écart n'est pas seulement de qualité, mais de nombre, au désavantage des seconds.

Quoi qu'il en soit des différences, qui sont profondes, entre les uns et les autres (et la partie la plus délicate de notre tâche sera peut-être d'élever les seconds au niveau des premiers), deux faits sont à retenir, qui les concernent.

Tout d'abord, c'est que les frontières politiques de 1914 (non plus d'ailleurs que celles de 1911) ne coïncidaient avec aucune limite ethnique. Pour la forêt, cela va sans dire, puisque, dans cette poussière de tribus, non coordonnées, non hiérarchisées, et *mouvantes*, toute délimitation est impossible. Mais dans les territoires soudanais, la frontière anglo-allemande entre Nigeria et Cameroun coupait en deux des vallées qui descendaient à la Bénoué ; elle mutilait par là même certaines tribus qui y sont établies. La nouvelle délimitation franco-britannique laisse en territoire anglais la totalité de ces vallées et de ces tribus, non sans raison. Et quant à la frontière franco-allemande, elle coupait, en tronçons dont les proportions varièrent suivant la fantaisie des accords antérieurs ou postérieurs à 1911, plus de dix grandes tribus. Ici, l'inconvénient était beaucoup plus grave qu'en pays bantou. Dans des tribus organisées, ayant des propriétés en commun, des marchés et des habitudes d'échanges, le tronçonnement nuisait très nettement aux intérêts des indigènes.

Le second fait, c'est que la région Congo-Niger avait, avant les partages européens, une sorte d'unité économique. Sans doute, il n'y avait point de relations commerciales suivies entre les habitants de la forêt. Le plus souvent un clan ne connaissait son voisin que comme un trésor de matières à piller : jardins et plantations, réserves de manioc et de poisson séché, hommes, femmes et enfants à emmener en esclavage. Pourtant, même dans la forêt, certaines tribus, spécialisées dans le travail du fer, vont partout échanger leurs serpes et leurs bêches grossières contre les produits d'une culture qu'elles ne pratiquent pas. Et d'ailleurs, pour

certaines tribus établies à la limite de la forêt et de la savane, des marchés périodiques se tiennent, où les naturels échangent leurs richesses contre celles du Soudan ou de la côte, et où l'on fait même usage de la monnaie de billon. Et quant au plateau, si les commerçants arabes n'y ont point pénétré comme dans d'autres régions du Soudan et dans l'Afrique Orientale, des Soudanais, instruits et islamisés à leur contact, les Haoussa, y jouent, à leur place et selon leurs méthodes, le rôle d'intermédiaires. Depuis le Tchad des colonies haoussa se sont établies sur toutes les routes du plateau ; certaines même se sont avancées jusqu'à la côte du Gabon, jusqu'aux rives de la Sangha, échangeant les cotonnades, les lainages, les cuirs et les armes du Soudan contre les produits du Sud et notamment l'ivoire. Les *caches* d'ivoire de la forêt eurent en eux leurs premiers clients. Si leur commerce était presque nul avec les peuples mêmes de la grande forêt, c'est qu'ils n'avaient que faire de ce que nous demandons, nous, à ceux-ci : le caoutchouc et l'huile de palme. Mais s'ils y avaient trouvé quelque produit intéressant, ils eussent noué avec la forêt comme avec les autres régions des liens permanents. Ainsi, avant la *période européenne*, l'unité économique de ces territoires existait, au moins à l'état embryonnaire.

Cette unité à peine esquissée, il semble que les Européens eussent dû l'affermir et l'étendre. L'*affermir*, car, bien armés par la civilisation, ayant le désir du gain, inspirés, dans leurs meilleurs représentants, par la noble ambition de tuer l'esclavage et de faire régner la paix, ils eussent pu donner au pays une unité de règle, que réclamait l'intérêt du commerce comme celui de la propagande philanthropique. *L'étendre*, car, au contraire des Haoussa, les négociants européens devaient regarder vers le Sud, dont le caoutchouc et l'amande de palme les intéressaient autant que le coton et l'arachide du Nord ; et c'était là, parmi les primitifs de la forêt, que l'œuvre de philanthropie était à la fois le plus urgente et le plus aisée. Or c'est précisément à partir de 1885, quand l'Association *internationale* du Congo conviait toutes les nations à une œuvre commune de civilisation en l'Afrique Centrale, que les convoitises *nationales* de certains États substituèrent à l'unité esquissée les partages, les luttes d'influence, la guerre économique.

III

L'œuvre de la conférence de Berlin comporte beaucoup de parties excellentes: elle les doit aux philanthropes, qui furent ses premiers parrains. Elle en comporte d'autres exécrables : elle les doit à Bismarck, qui fut son mauvais génie. On ne refera pas ici l'histoire de cette conférence, qui a été souvent faite, et bien faite. On rappellera seulement que, réunie à seule fin d'organiser la lutte contre la traite des indigènes et le commerce des armes et des spiritueux, et d'établir la liberté, ou tout au moins l'égalité commerciale dans le « bassin conventionnel du Congo », elle aboutit à une sorte de partage anticipé de l'Afrique, alors que l'Afrique n'était guère connue que sur ses bords. Un double principe fut reconnu et proclamé par elle. D'abord, l'attribution à chaque puissance européenne de toute portion de la côte d'Afrique qu'elle occupait, pourvu que cette occupation fût *effective*: un parti de quelques soldats et un consul y suffisaient. Ensuite, le droit pour ces puissances d'occuper l'arrière-pays de la côte qui leur était dévolue; leur domination serait enregistrée de *facto*, à mesure que l'occupation effective gagnerait sur l'arrière-pays ; il ne pouvait, d'ailleurs, être question de délimiter des zones d'influence, par la simple raison qu'on découpait une carte en blanc, dont l'intérieur était un mystère.

Dans la région qui nous occupe, ce fut alors la course au Tchad. Du bas Niger, les Anglais l'atteignirent dans la région du Bournou. Pour nous, maîtres depuis longtemps du Gabon, nous envoyâmes Brazza, qui, parti du Congo inférieur, nous acquit solidement, par son génie persévérant et persuasif, les pays de l'Oubangui. Une pléiade de grands explorateurs vint à la suite, Mizon, Maistre, Crampel et bien d'autres, qui étendirent notre domaine par le Chari, jusqu'au lac Tchad. Il ne dépendit pas d'eux que ce domaine ne se prolongeât jusqu'à l'Adamaoua, interdisant ainsi aux Allemands l'accès du Tchad, et limitant leur colonie au seul Cameroun, où ils venaient de s'établir, et d'où leurs invasions, activement poussées depuis 1888, heurtèrent dès 1892 la porte que les autres pensaient avoir solidement barricadée. Dans une série

de tractations qui aboutirent en 1894, l'œuvre des nôtres fut une première fois sacrifiée : les Allemands obtenaient un large accès au Tchad avec le cours supérieur de la Bénoué, l'Adamaoua, le territoire compris entre les deux affluents du lac Tchad, le Yadzeram et le Logone-Chari. On sait comment le traité de 1911 étendit leur domaine vers le Congo.

On doit dire qu'ils mirent une grande ardeur et obtinrent un certain succès dans l'organisation de leur colonie. Il est injuste de comparer l'œuvre allemande et l'œuvre française sur ce coin d'Afrique, en restant dans le domaine de l'absolu et sans tenir compte des circonstances. Au Cameroun, l'Allemagne travaillait sur le quart de son domaine colonial ; la France, en Afrique Équatoriale, sur le dixième. L'effort de celle-ci était, de ce fait, moins puissant. A une époque où la doctrine des colonies « en sommeil », « en réserve pour l'avenir », avait encore des partisans dans tous les pays, on conçoit, — cela est bien humain, — que les Français aient songé à « éveiller » d'abord les colonies plus accueillantes et plus immédiatement payantes. Doctrine contestable déjà en 1914, absolument insoutenable en 1920, alors qu'un monde appauvri réclame la mise en état de toutes les ressources latentes du sol. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans une certaine humiliation que les lecteurs du *Temps* pouvaient en février 1914 méditer sur ce tableau :

Chemins de fer en exploitation en Afrique Équatoriale allemande (Cameroun et Afrique Orientale).....	1 862 kilomètres
Chemins de fer en exploitation en Afrique Équatoriale belge (Congo belge).....	1 608 —
Chemins de fer en exploitation en Afrique Équatoriale française.....	Néant

Sur les 1 862 kilomètres de voies ferrées de l'Afrique Équatoriale allemande, le Cameroun, à la fin de 1913, en possédait 301, plus 133 en construction. Un câble allemand le reliait à l'Europe. En 1913, ses ports, et principalement Douala, avaient reçu plus de 600 navires, jaugeant plus de 1 700 000 tonneaux. Son commerce s'était monté à près de 80 millions de francs, dont plus de 44 aux importations et

près de 36 aux exportations ; le chiffre de ses seules exportations était égal au chiffre du commerce total de l'Afrique Équatoriale française, exportations et importations réunies. Parmi les produits exportés, sans doute les produits de la forêt côtière tenaient encore, et de loin, le premier rang : le caoutchouc représentait, à lui seul, les deux cinquièmes de la valeur des exportations ; les produits oléagineux du palmier (huile et amande de palmes), plus du quart. Mais déjà, à l'exemple des Anglais leurs voisins, les Allemands avaient développé les plantations de cacao : encore qu'on ne trouvât rien chez eux de comparable à ce que les Anglais ont fait au Gold Coast, aujourd'hui le premier producteur de cacao du monde, ce produit, d'une culture facile même pour les indigènes les plus retardataires, représentait déjà plus du cinquième des exportations de la colonie allemande. Certes, ce commerce est peu de chose quand on le compare aux formidables exportations de l'Allemagne de 1913 et à ses énormes besoins de matières premières et d'aliments, et l'on ne saurait voir dans ces chiffres médiocres, — comme le voudraient les Allemands, — la preuve que l'Allemagne ne peut vivre sans ses colonies d'Afrique. Mais ils prouvent bien, en tout cas, que déjà l'histoire du Cameroun était passée de la période des promesses à celle des réalisations.

Pour l'Afrique Équatoriale française, on en était encore aux promesses. Sans doute, depuis 1892, date de la constitution effective de la colonie, son commerce avait plus que sextuplé : en trente ans, il était monté de cinq millions et demi à trente-six millions de francs ; dans les dernières années qui ont précédé la guerre, la progression annuelle du chiffre commercial avait été de 13 p. 100. Mais ce chiffre n'atteignait pas encore la moitié du chiffre du Cameroun. Sans doute encore, sur ces trente-six millions, 65 p. 100 appartenaient aux exportations, et 35 p. 100 seulement aux importations, signe *apparent* de prospérité. Mais on sait que, dans un pays neuf, des importations très fortes sont le contraire d'un signe défavorable, si elles portent sur du matériel de chemin de fer, sur des machines, sur des outils de toutes sortes, instruments indispensables de la production, capital d'un placement sûr et d'un rendement certain. Si l'Afrique Équatoriale importait peu,

c'est qu'elle s'outillait mal, et qu'elle inaugurait sans vigueur la réalisation de ses ressources latentes. Autre preuve de la timidité de ses débuts : les exportations demeuraient presque absolument limitées au Gabon côtier ; de là provenaient la quasi totalité du caoutchouc et des huiles ou amandes de palme, la totalité des bois, du cacao et des produits secondaires exportés ; le Moyen-Congo ne figurait aux exportations que pour l'ivoire et pour un peu de caoutchouc ; l'Oubangui-Chari n'y figurait, peut-on dire, pour rien.

De ce marasme qui faut-il accuser? Les colonisateurs? Ils ont fait leurs preuves ailleurs, et notamment au voisinage, en Afrique Occidentale. Mais que l'on considère cette forme paradoxale à laquelle nos tractations avec l'Allemagne avaient réduit notre colonie : on ne pouvait la parcourir d'une de ses extrémités à l'autre sans décrire un cercle ; les communications y étaient, de ce fait, trois fois plus coûteuses que sur un territoire normalement constitué. Que l'on essaie d'imaginer l'itinéraire compliqué que devait suivre un voyageur ou un ballot de marchandises pour se rendre aux territoires français du Chari-Tchad depuis Matadi, à l'embouchure du Congo, en territoire belge : un parcours de 3 000 kilomètres empruntant trois moyens de transport différents, — chaloupe à vapeur, barques indigènes, portage à dos d'homme, — nécessitant au moins sept transbordements, et demandant, en temps normal et toutes chances d'accident écartées, de huit à neuf mois pour les marchandises ! Or, de Douala à Fort-Lamy, sur le Chari, en ligne presque droite, il y a moins de 1 200 kilomètres, dont plus du quart peut déjà se faire par voie ferrée et près des deux tiers se parcourent sur une excellente route d'automobiles. Même si les chemins de fer qui n'étaient qu'en projet en 1913, avaient été construits de Loango à Brazzaville ou de Libreville à la Sangha, il aurait toujours fallu, pour se rendre de la côte française de l'Océan à la côte française du Tchad, suivre les deux côtés de l'angle droit d'un triangle, dont l'hypoténuse, Douala-Tchad, était en territoire allemand. La seule route directe part de Douala

Or, aujourd'hui, nous avons Douala et le Cameroun. Qu'e ferons-nous ?

IV

Malgré les difficultés inhérentes à toute grande entreprise tropicale, la nôtre en Afrique Équatoriale est assurée du succès, si nous savons l'asseoir sur des principes qui nous attirent l'approbation du monde civilisé. L'unité territoriale de cette contrée, qui est fondée sur la nature, est devenue une réalité par l'extension de notre tutelle des rives du Tchad et du Congo à celles du golfe de Guinée. Mais elle ne deviendra réalité vivante et digne de vivre que si nous assurons le progrès des peuples qui nous sont confiés. Or nous n'y parviendrons pas, si nous n'assurons avant tout leur prospérité matérielle, en déterminant des courants d'échanges puissants et réguliers entre les régions complémentaires qui composent l'Afrique Équatoriale, en ressuscitant l'unité économique qu'avaient inconsciemment ébauchée les commerçants haoussa et que les rivalités des impérialismes européens avaient compromise.

Telle est donc la première tâche qui s'impose à nous : elle est d'ordre purement économique et consiste dans *l'exploitation intégrale* de cet immense domaine quatre fois étendu comme la France. Exploitation intégrale, qu'est-ce à dire? C'est-à-dire, d'abord, l'exploitation de *toutes* les régions de la contrée, et non point seulement des régions côtières. Il faut exploiter les pays du Tchad et de l'Oubangui comme ceux du Cameroun et du Moyen-Congo, comme ceux du Gabon, — tous. Et par conséquent il faut créer les voies de communication qui nous permettront d'exporter le coton que *nous devons* semer près du Tchad, la gomme de l'*Hevea*, l'huile du palmier que *nous devons* planter près du Congo, le cuir et la viande des bœufs que *nous devons* élever sur les hauts plateaux.

Exploitation intégrale, cela signifie, d'autre part, exploitation intensive. Il ne s'agit pas seulement — bien qu'il s'agisse avant tout — de fournir à la France les matières premières d'origine tropicale dont elle a besoin. En limitant la production d'une colonie à l'alimentation de la seule métropole, on en vient vite aux doctrines de Malthus. Il

s'agit de faire puissamment contribuer notre grande colonie à rétablir l'équilibre, que la guerre a détruit, entre les besoins du monde et sa capacité de production. Et donc, il n'y a point d'inconvénient, bien au contraire, à ce que l'Afrique Équatoriale française puisse fournir un jour du caoutchouc, de l'huile, du coton, de la laine et du cuir, non seulement à la France, mais à nos amies les puissances anglo-saxonnes, et même à l'Allemagne. La France y gagnera grandement. Le bénéfice que notre colonie tirera de ventes de matières premières aux Anglo-Saxons accroîtra sa faculté d'acheter nos produits fabriqués, car elle achètera d'abord nos produits, si nous savons lui inculquer avec nos goûts, notre civilisation. Il accroîtra donc, du même coup, notre richesse et notre capacité de nous libérer de nos dettes à l'égard desdits Anglo-Saxons. Ce sera la réalisation, à notre bénéfice, de ce que lord Milner, se plaçant au point de vue britannique, appelait le « triangle économique », triangle dessiné par les paiements des clients étrangers à nos colonies, de ces colonies à la France dont elles sont les clientes, et de la France enfin aux étrangers dont elle est la débitrice. Bénéfice analogue, sinon bénéfice identique, dans les exportations de matières premières de notre colonial domaine vers l'Allemagne. Celle-ci paiera celles-la, et, en outre, elle trouvera dans ces matières premières le moyen de faire travailler ses usines, et de payer, en définitive, les dettes qu'elle a contractées envers nous par ses déprédations.

Ainsi, qui dit exploitation intensive, dit également, sinon liberté, du moins égalité commerciale. Si, d'ailleurs, notre intérêt bien entendu ne nous y inclinait, le traité de Versailles nous y obligerait. L'article 22 du pacte de la Société des Nations précise que les conditions d'aliénation des anciennes colonies allemandes à des mandataires « assureront aux autres membres de la Société des conditions d'égalité pour les échanges et le commerce ». Au reste, le Gouvernement français l'a compris. Dès que l'accord s'est fait, entre la France et l'Angleterre, au sujet des futures frontières, et sans attendre l'examen et l'approbation de la Société des Nations, qui seule peut donner force légale à l'accord, il a pris la décision (28 août 1920) d'étendre à la partie française du Cameroun le régime douanier

appliqué par le décret du 11 octobre 1912 à toute l'Afrique Équatoriale, le Gabon excepté, c'est-à-dire le régime d'égalité internationale prescrit pour le « bassin conventionnel du Congo ». Et tout irait encore mieux si ce régime était appliqué au Gabon lui-même, réalisant, pour cette unité géographique qu'est l'Afrique Équatoriale, l'unité douanière, condition de l'unité économique.

Nous réaliserons donc, — c'est entendu, — l'exploitation intensive de l'Afrique Équatoriale, pour le plus grand bénéfice de la France et du monde entier. Mais si notre tâche devait se limiter là, nous ne serions ni plus ni moins qualifiés pour l'accomplir que n'importe quelle puissance de l'Europe industrielle et commerçante. A notre colonisation, pour la légitimer, nous devons donner notre marque spéciale, c'est-à-dire la rendre *humaine*. La lutte contre la traite, contre le commerce des armes, des munitions, des stupéfiants et de l'alcool, l'hygiène publique, l'établissement de contrats de travail libéraux, — tels sont les premiers articles de notre programme, dans toutes nos colonies : il va de soi qu'ils s'appliqueront ici comme ailleurs. Mais surtout le relèvement des indigènes, si bas qu'ils se trouvent aujourd'hui dans l'échelle sociale, relèvement qui doit avoir pour fondement premier l'*instruction*, — voilà la tâche spéciale d'une colonisation purement française. Tâche très délicate. Il ne s'agit point, en effet, d'importer tout faits nos programmes d'enseignement sous l'Équateur, et d'apprendre aux négrillons de la forêt tropicale les départements français, avec toutes leurs sous-préfectures. Si la décentralisation, qui semble être à l'ordre du jour de notre actuel ministre des Colonies, s'impose en quelque matière, c'est bien en matière d'instruction. Le programme d'enseignement de l'Afrique Équatoriale ne doit pas être le même que celui de l'Afrique Occidentale ou de l'Afrique septentrionale, à plus forte raison de l'Indochine. Et dans l'Afrique Équatoriale même, si le but idéal à atteindre pour les élèves les plus intelligents doit être de leur inculquer la notion de la solidarité qui existe entre les différentes régions de la contrée, on ne peut concevoir un enseignement identique et du même degré pour les Soudanais et pour les Bantous, ni, parmi ces derniers, pour les nègres du Gabon et pour ceux

de l'intérieur. Tout repose sur un examen prudent de chaque groupe de tribus et de ses moyens intellectuels. Pour les plus retardataires, un enseignement que l'on peut qualifier de professionnel doit, au moins dans les premières décades, suffire, avec une initiation aux cultures les plus faciles, qu'ils peuvent seules pratiquer; palmier à huile, caoutchouc, cacaoyer. Ainsi, par une route longue, parfois pénible et semée d'obstacles, les nègres de l'Afrique Équatoriale s'achemineront vers l'assimilation, sans doute très lointaine, mais dont on peut dire que nous manquerions à notre devoir si nous la perdions de vue un seul instant.

Cela bien établi, j'avoue qu'une question, dont certains se préoccupent, me paraît sans intérêt : à savoir si nous tiendrons le Cameroun d'un *mandat* de la Société des Nations, ou en toute propriété, sans aucune obligation. Car il paraît que la question n'est pas encore résolue.

Lors de la discussion du traité de Versailles devant le Parlement, le ministre des Colonies de l'époque, M. Henry Simon, qui avait participé aux négociations de paix, se préoccupa de démontrer que, notre « titre juridique » à la possession du Cameroun, et aussi du Togo, étant constitué par une décision du Conseil des Cinq en date du 7 mai 1919, nous n'avions pas de *mandat* sur ces colonies. En effet, tandis que ladite décision portait que, pour le Sud-Ouest africain, « le *mandat* serait confié à ... », et ainsi pour toutes les autres colonies allemandes, pour le Cameroun et le Togo il était dit simplement : « La France et la Grande-Bretagne établiront de concert leur futur statut, qu'elles recommanderont à la Ligue des Nations. » Ainsi donc, pour M. Henry Simon, point de mandat : « J'en conclus d'une façon nette que nous n'avons pas de mandat. » Il est vrai que notre statut devra être réglé « de concert » avec la Grande-Bretagne. On pense bien que, pour que l'accord existe, l'égalité commerciale doit être proclamée dans le statut. Et quant à la « recommandation » du statut à la Ligue des Nations, que signifie-t-elle, sinon que nous sollicitons pour celui-ci au moins l'approbation morale de la Ligue? Mais enfin, point de mandat, c'est la thèse officielle.

Telle est aussi la thèse de M. René Besnard, rapporteur

devant la Chambre des Députés des clauses coloniales du traité : « Seules, des obligations d'ordre général doivent nous incomber. L'autorité territoriale doit garder la plus grande liberté et sa pleine souveraineté... La décision (de mai 1919) semble avoir écarté pour ces deux territoires le mandat, qui était adopté pour les autres possessions allemandes. »

Au Sénat, M. Lucien Hubert, rapporteur des clauses coloniales du traité, tient un langage assez différent : « En se plaçant au seul point de vue français, l'acquisition du Togo et du Cameroun complète heureusement notre expansion sur la côte occidentale d'Afrique. Mais, — et ici il y a lieu d'appeler l'attention des pouvoirs publics, — si nous acquérons de nouveaux territoires, nous contractons une dette à l'égard de la Société des Nations. En effet, quelle que soit la forme du mandat imparti au pays colonisateur qui recevra la gestion d'une parcelle de l'ancien empire colonial allemand, nous aurons à justifier devant elle que nos méthodes colonisatrices valent mieux que celles de nos ennemis. » Il semble bien que, pour M. Hubert, nous ayons un mandat.

De même pour M. Léon Bourgeois, rapporteur général du traité de paix devant le Sénat : « Quelles que soient les limites plus ou moins étroites dans lesquelles l'action de la puissance mandataire est appelée selon les contrées à s'exercer, il est d'ores et déjà acquis que le statut de la totalité des pays soumis à mandat sera régi par un certain nombre de règles communes, garantissant l'égalité commerciale pour les ressortissants des États membres de la Société des Nations, assurant les mesures propres à hâter le développement des races primitives. Ce sont les obligations qui incombent à la France pour la partie du Togo et du Cameroun qu'un accord avec l'Angleterre doit nous laisser, et qu'il lui sera bien facile d'accomplir, car elle a donné déjà largement l'exemple de cette politique humaine. »

Toutes ces affirmations, parfois discordantes, sinon contradictoires, furent également approuvées par le Parlement français. Peut-on le lui reprocher? Bien au contraire, car il a montré ainsi que le désaccord, s'il existait, portait sur la forme, et non sur le fond. Au fond, l'attitude de la France à l'égard de ses nouvelles colonies a été excellemment définie,

dans les mêmes séances, par une déclaration de M. Henry Simon. Nous pouvons la donner en conclusion à cet article, puisqu'une déclaration récente de M. Albert Sarraut nous apprend qu'elle définit aussi l'attitude du Gouvernement actuel : « Sous la réserve que nous soit reconnu notre droit de recruter des indigènes, comme nous l'avons fait jusqu'ici, dans nos colonies d'Afrique, de les employer non seulement pour la défense en territoires nouveaux, mais pour celle de la mère-patrie ; sous réserve aussi que nous puissions établir une union douanière et administrative entre ces territoires nouveaux et anciens, que nous gardions notre entière liberté dans les travaux publics, nous sommes décidés à donner à tous les membres de la Société des Nations le régime de la porte ouverte et d'égalité commerciale et fiscale, tout en restant maîtres des tarifs. Nous y prendrons toutes les mesures pour la pacification du pays, l'abolition de la traite de l'esclavage et du travail forcé ; nous limiterons strictement le commerce des armes, des stupéfiants et de l'alcool. Nous nous engageons à appliquer toutes les mesures internationales relatives à ces objets et les mesures contre les maladies épidémiques qui désolent ces contrées. J'irais même jusqu'à admettre que nous publiions chaque année un Livre Jaune sur l'administration de ces nouveaux territoires. Bref, nous prétendons administrer sans mandat, mais dans l'esprit du mandat. »

Dans ce programme, il n'est pas un des engagements exigés des mandataires par l'article 23 du pacte de la Société des Nations, qui ne soit pris explicitement et formellement. Alors qu'importe qu'il y ait mandat ou non? Les deux seules additions faites par le ministre aux prescriptions du pacte tendent, l'une, à assurer la défense de la métropole et à renforcer les liens entre elle et ses colonies, ce qui n'est point contraire à l'esprit du pacte ; l'autre, à *unifier* enfin ces territoires de l'Afrique Équatoriale, qui, nous le répétons encore, ne peuvent prospérer que dans l'unité commandée par la nature.

Et quand, grâce à cette unification sous notre tutelle, l'Afrique Équatoriale aura pris dans le monde le rang qu'elle mérite, qu'importe que nous dressions publiquement notre

bilan sous forme d'un Livre Jaune adressé à tous les États ou d'un rapport présenté à la Société des Nations? Nous ne chicanerons pas alors sur la forme, si le fond doit être pour nous un titre, non point de justification, mais de fierté, produit non point pour un contrôle, mais pour l'exemple et pour l'édification des autres nations colonisatrices.

FERNAND MAURETTE

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante au sujet de l'article de M. Ancel sur Essad Pacha, *paru dans notre numéro du 1er août dernier.*

Monsieur le Directeur,

La *Revue de Paris* a publié dans son numéro du 1er août dernier, un article sur Essad Pacha signé Jacques Ancel. Je n'ai pu prendre connaissance que récemment de cet article absolument outrageant envers la mémoire de mon beau-frère, ce qui m'a mis dans l'impossibilité d'user plus tôt de mon droit en vous demandant, conformément à la loi, en mon nom et au nom de ma sœur, la veuve du général Essad Pacha, d'insérer la présente réponse dans votre plus prochain numéro.

Je ne connais pas M. Jacques Ancel, j'ignore à quelle source il a puisé ses renseignements. Il a oublié de le faire connaître à vos lecteurs. Dire d'un homme assassiné : « On l'accuse de... » « On répand le bruit que... » « Ses plus proches parents (lesquels?) lui reprochent... », c'est faire preuve d'une singulière méthode de documentation. M. Jacques Ancel accuse ou insinue. Il n'oublie que de prouver. Qu'Essad Pacha ait eu des adversaires et même des ennemis, c'est une certitude. Mais n'est-ce pas le lot de tous les hommes politiques? — même en France?

Ce qu'il faut reconnaître c'est que beaucoup de ces ennemis commencent déjà à reconnaître que sans lui l'Albanie indépendante et autonome est une chimère.

Le rêve d'Essad était d'assurer cette indépendance par une politique de paix avec ses voisins.

Puisque l'histoire d'Essad est obscure pour M. J. Ancel, qu'il me soit permis de dissiper cette obscurité :

C'est en 1891 pour la première fois qu'Essad Toptani est venu à Constantinople pour se marier; il avait alors vingt-sept ans. Après vingt-trois jours, il est reparti avec sa femme, ma sœur, en Albanie, où il ne s'occupait que de ses domaines. Ses parents lui avaient laissé de grandes propriétés et une importante fortune. Ses revenus annuels étaient de tout temps au moins de 200 000 francs, somme considérable pour celui qui vit en Albanie. Il n'avait donc nul besoin « d'espionner » ou de « voler ». Et voilà du même coup réfutées les odieuses accusations dont M. Ancel s'est fait l'écho à la page 666 de son article en disant les formules qui ont sa prédilection : « *on* le trouve avec son frère Gani à Constantinople vers 1884 ; *il passe* pour un agent du Sultan et *on l'accuse* de plusieurs méfaits. »

Essad fut nommé commandant de gendarmerie à Yanina *en 1893*. C'est la première fois dans sa vie qu'il occupait des fonctions près du Gouvernement. C'était là d'ailleurs un titre honorifique qu'on accordait au temps de Hamid aux personnes riches, influentes et populaires.

La valeur militaire d'Essad s'affirma pendant la guerre turco-grecque, en 1897. L'armée du général Hifsi Pacha avait battu en retraite, et entrait en déroute à Yanina. Essad, commandant de gendarmerie, était arrivé à former une armée de milice et à repousser l'ennemi au delà du fleuve Arta. Après cette victoire éclatante, il fut nommé général de brigade.

Je n'ai pas l'intention de faire ici une biographie complète d'Essad. Mais les quelques lignes qui précèdent démontrent combien les renseignements recueillis par M. Ancel sont inexacts. J'affirme et mets au défi M. Ancel de prouver le contraire :

1° Que personne n'a pu sérieusement suspecter Essad du meurtre d'Ibrahim Moch (?) Je ne connais pour ma part qu'un ami intime et très aimé d'Essad qui s'appelait Ibrahim Moste et qui est décédé d'apoplexie à l'âge de soixante-dix-huit ans à Constantinople.

2° Que Djavid Bey, qui avait fait assassiner Gani Bey, a été à son tour assassiné par un serviteur de Gani Bey, Hadji Moustapha, citoyen d'Akdjé Hissar. Ce dernier, qui avait vu naître Gani Bey et ne l'avait jamais quitté, a voulu le venger.

3° Que Moussa Effendi, Mufti de Tirana, n'avait aucune parenté avec Essad, et que c'est le tribunal de Durazzo qui l'a condamné parce qu'il avait fait mettre le feu à tous les biens des Toptani à Tirana.

4° Qu'Essad a soutenu la retraite serbe avec 10 000 hommes rassemblés très rapidement, comme l'attestent de nombreux documents diplomatiques,

5° Qu'Essad et son armée sont restés à Naples sur les instances de l'Italie, qui ne leur a pas fourni les moyens de débarquer aux Balkans, et qu'en 1916 ce sont les navires français qui vinrent chercher à Sorrente et à Capri l'armée albanaise.

En parlant de la conduite francophobe d'Essad à Salonique, M. Jacques Ancel accuse, indirectement, les diplomates français accrédités auprès du Gouvernement albanais, M. le vicomte de Fontenay et M. Craiewski, et même le Gouvernement français qui a honoré Essad de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre.

J'ajoute que tous ses papiers politiques sont entre les mains du ministère des Affaires étrangères du Gouvernement français, M. Jacques Ancel peut s'y renseigner sur la fidélité d'Essad à la cause de l'Entente.

Je n'ajouterai qu'un mot puisque M. Ancel a cru devoir s'en prendre même au docteur Aziz, beau-frère d'Essad, et à la veuve du Pacha. Je ne pouvais pas résider à Genève pendant la guerre mondiale, pour l'excellente raison que je suis parti de Paris pour Constantinople le 20 août 1914 après avoir vainement tenté de me faire enrôler à la Croix-Rouge française. Si M. Denys Cochin avait assez bonne mémoire pour se rappeler la visite d'un homme aussi insignifiant que moi, au moment où sa patrie était en danger, il pourrait dire que je suis allé à son hôtel même, pour le prier d'appuyer ma demande à la Croix-Rouge.

N'ayant pas réussi ici, je suis retourné en Turquie où j'ai fait mon service militaire, *comme chirurgien à l'hôpital français de Damas, chez les Sœurs françaises de Saint Vincent de Paul, qui y étaient restées*, et dont la principale est la sœur Gautier. Comme j'étais le seul pensionnaire logé et nourri chez ces sœurs durant 1915-1918, elles peuvent fournir tous les renseignements sur ma conduite et mes sentiments. Je pourrais citer également le témoignage de nombreux prisonniers blessés anglais que j'y ai soignés.

Enfin, j'appartiens à toutes les sociétés médicales de la Turquie, mais *je n'ai jamais appartenu à une association politique*. Mon nom figure pour la première fois dans un journal qui n'est pas médical, grâce à M. Jacques Ancel.

Mais laissons de côté ma personnalité; ce que je regrette avant tout, c'est qu'un article comme celui de M. Ancel fasse méconnaître le grand patriote albanais, dont ma sœur et moi entendons défendre la mémoire chaque fois qu'elle sera outragée.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

DOCTEUR AZIZ FIKRET

Le gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

LA 3e DIVISION D'INFANTERIE

par le général Regnault.

Pendant la guerre, la véritable unité tactique a été la division. C'est là que les ordres venus d'en haut rencontrent les soucis, les observations des chefs combattants. Le rôle le plus ingrat et le plus délicat est sans doute celui du divisionnaire, qui doit adapter des directives générales aux conditions sans cesse changeantes de la bataille. Aussi est-ce un livre précieux que celui où le général Regnault, fidèle à la méthode déjà employée par lui avec succès dans son livre *la Conquête d'Athènes*, nous fait assister, jour par jour, heure par heure, aux circonstances dans lesquelles il a dû prendre ses décisions. Le lecteur y verra les conséquences des hésitations, des variations de la volonté du commandement supérieur ; les inconvénients d'ordres ou contradictoires, ou trop minutieux, ou incomplets. Un coin de la bataille des frontières — l'action de la 3e division en Argonne, en août 1914 — se trouve ainsi éclairé d'une lumière froide et crue, la lumière de la vraie histoire.

L'ALLEMAGNE A L'ŒUVRE

par Ambroise Got.

Il est bon, en paix comme en guerre, d'avoir un œil toujours ouvert sur le rival, sur l'adversaire. M. Ambroise Got joue pour nous, à l'égard de l'Allemagne, ce rôle de témoin vigilant. Voici le troisième volume qu'il consacre à l'histoire de ce qui se passe de l'autre côté du Rhin, depuis l'armistice. Le titre en est assez suggestif. On fera bien de lire ces pages vives et claires où l'auteur montre la nouvelle Allemagne procédant, après avoir vaincu l'anarchie, aux réformes urgentes : vote d'une constitution républicaine, modification du régime électoral, organisation des conseils économiques et des conseils d'ouvriers. Dans cette œuvre qui couronne la trilogie, s'entend comme le bruit des marteaux de fer.

LITTÉRATURE FRANÇAISE DE LA GRANDE GUERRE

par Albert Schinz.

La littérature de guerre a déjà fait l'objet d'études, dont la plupart n'ont envisagé qu'un certain nombre d'œuvres, ou se sont bornées à des considérations générales sur la façon dont l'art a rendu ou déformé la plus émouvante des réalités. M. Albert Schinz a su concilier les deux méthodes, en cet exposé à la fois complet et philosophique de notre littérature de guerre. Il a dégagé trois périodes principales, trois modes successifs de réaction de l'homme aux prises avec la Mort. Et dans le détail, son analyse reste sobre et juste.

PSYCHOLOGIE DES MYSTIQUES CATHOLIQUES ORTHODOXES

par Maxime de Montmorand.

L'auteur a volontairement restreint son sujet en n'étudiant qu'une catégorie de mystiques, sur lesquels les témoignages de première main et les études spéciales sont assez nombreux pour permettre d'aborder ce délicat problème dans les meilleures conditions. Il y a ajouté, pour sa part, bien des considérations nouvelles, auxquelles l'a amené sa fréquentation, non seulement des mystiques et des théologiens, mais des neurologues. On lira avec fruit, en fin de volume, une étude approfondie sur la pathologie de sainte Thérèse. Peut-être les conclusions scientifiques auraient-elles gagné à être dégagées avec plus de franchise. Mais le livre reste excellent comme instrument d'analyse et de documentation.

H.-G. WELLS

par Édouard Guyot.

Le public français n'a vu dans Wells qu'un autre Jules Verne. Il ignore le philosophe aux intuitions divinatrices, qui entrevoit la venue prochaine d'une civilisation pénétrée de socialisme, à l'outillage scientifique formidable, à la morale renouvelée, dégagée de l'incurie, du snobisme, de l'esprit de routine, — il ignore l'âpre critique de l'Angleterre contemporaine empêtrée dans son passé, si lente à se transformer, si instinctivement empirique et comme incapable d'action rationnelle. C'est la première fois dans notre pays qu'on cherche à faire la synthèse de cette œuvre puissante, et à retrouver le lien qui unit *la Guerre des Mondes* à *Dieu l'Invisible Roi*.

LA ROUMANIE NOUVELLE

par A. Muzet.

L'auteur a déjà présenté « les Pays balcaniques » dans un premier ouvrage dont ceux qui connaissent les Balcans ont pu apprécier la documentation et la vérité. Il s'est attaché à étudier de plus près, toujours en ingénieur, la Roumanie pour laquelle le public français a tant de sympathies, mais qu'au fond il connaît si peu. Après quelques pages nécessaires sur la guerre, M. A. Muzet étudie tous les aspects du pays roumain, — ancien royaume et nouvelles provinces — et insiste particulièrement sur la Roumanie industrielle et agricole. Par ses seules céréales et son pétrole, la Roumanie est appelée à devenir en peu d'années un État très prospère. Mais il faut pour cela un effort énergique de la France pour aider la Roumanie à triompher de ses énormes difficultés présentes.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.